

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DES LETTRES

L'Organisation
de la
Production, du Crédit et de l'Echange
en Chine de 1894 à 1914

THÈSE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
(MENTION : LETTRES)

PAR

柯象峯

KO Siang-feng



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU
42, Quai Gailleton, 42

1929

L'ORGANISATION
de la PRODUCTION, du CREDIT et de l'ECHANGE
en CHINE de 1894 à 1914

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DES LETTRES

L'Organisation
de la
Production, du Crédit et de l'Echange
en Chine de 1894 à 1914

THÈSE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
(MENTION : LETTRES)

PAR

柯象峯

KO Siang-feng



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU
42, Quai Gailleton, 42

—
1929



*Les numéros d'ordre en caractères gras se réfèrent
à la Bibliographie.*

*Système de transcription française
des mots chinois adopté pour les thèses de l'Université de Lyon.*

Avant-Propos

La paix de l'humanité dépend généralement de la bonne entente des différentes nations. Mais pour que cette entente puisse se réaliser dans la mesure où elle est possible, il faut que les nations se comprennent les unes les autres ; et pour qu'elles se comprennent, il est indispensable qu'elles communiquent, qu'elles sympathisent, qu'elles se fassent connaître mutuellement sous leurs divers aspects. Ce petit ouvrage a pour but de faire comprendre aux Occidentaux, d'une façon sommaire, l'organisation économique de la Chine.

La Chine a été fort longtemps et est encore incomprise de la plupart des étrangers. On la considère comme un pays mystérieux, comme une nation pas encore parfaitement civilisée. Qu'une telle conception de la Chine soit plus ou moins injuste et ne conduise qu'à accentuer la tension passionnée entre les Chinois et les autres peuples, les gens cultivés et sans préjugés nationaux ne tardent pas à le reconnaître. Aussi tenons-nous à affirmer que la situation sociale des nations de l'Est est, plus ou moins, différente de celle des nations de l'Ouest. Or, la Chine a un milieu, ma-

tériel aussi bien que social, qui lui est particulier ; elle a donc une civilisation à part, dont les divers aspects doivent être précisés. Dans cette thèse, nous nous occuperons d'exposer la civilisation chinoise au point de vue de son organisation économique. Cela intéressera, croyons-nous, aussi bien le sociologue que l'économiste, aussi bien ceux qui s'intéressent à la paix mondiale que ceux qui s'occupent du développement économique de l'humanité.

De plus, cet ouvrage aura, nous l'espérons, un intérêt pratique pour les commerçants et les industriels, qui font ou voudraient faire des transactions avec la Chine. Depuis presque trois quarts de siècle, la Chine est devenue un marché international, tant pour les marchandises que pour les capitaux. Or, la situation générale d'un tel marché et ses variations économiques, c'est là justement ce que désirent savoir tous ceux qui y sont intéressés. Cette thèse se propose de le leur faire connaître.

Bien entendu, le cadre de ce travail ne nous permettra pas d'embrasser tous les détails, ni d'étudier l'organisation économique de notre vieux pays tout au long de son histoire. Nous ne nous bornerons donc qu'à parler des faits principaux dans l'organisation de la production, du crédit, et de l'échange en Chine de 1894 à 1914, époque où les transformations diverses, notamment la transformation économique, furent définitivement accentuées. Mais, sur certains points, afin de suivre plus attentivement leur évolution, nous citerons des faits antérieurs à 1894, et afin

d'éclairer leur orientation, nous indiquerons aussi quelques faits postérieurs à 1914.

Nous prions, au seuil de cette modeste étude, nos maîtres, Messieurs les Professeurs Jean Bourjade et Maurice Courant, de trouver ici l'expression très sincère de notre respectueuse gratitude pour l'inlassable bienveillance qu'ils nous ont toujours témoignée en nous guidant dans notre travail. Si notre effort a porté quelques fruits, c'est en grande partie à eux que nous le devons. Aussi à Monsieur le Professeur Maurice Courant, pour l'honneur qu'il nous a fait d'accepter la présidence de notre thèse, nous adressons ici nos remerciements très cordiaux.

Enfin, nous tenons à affirmer notre reconnaissance à nos anciens professeurs de l'Université de Nanking, dont l'enseignement initial nous a été si précieux.

Lyon, Juin 1929.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'ORGANISATION de la PRODUCTION, du CRÉDIT et de l'ÉCHANGE en CHINE de 1894 à 1914

Introduction

La Chine, bien qu'elle soit une des plus vastes contrées du globe, n'est malgré tout qu'une unité dans le monde. Pour mieux comprendre sa situation parmi les autres pays, il est à propos de jeter un rapide coup d'œil sur l'évolution générale de l'humanité et sur les rapports qu'a eus la Chine avec les autres Etats.

Il a été maintes fois prouvé que l'individu ne peut vivre isolément et se suffire à lui-même. Qu'est-il au fond, sinon l'élément d'un ensemble organisé, la partie consciente du tout social, la cellule d'un corps ? Il sent, pense et agit à la manière de ses semblables ; son existence individuelle est étroitement dépendante du milieu matériel et humain. De même, un peuple ne peut vivre par lui-même et isolément dans un monde où les contacts mutuels sont d'ailleurs facilités par tant de moyens de communication. La façon de vivre d'un peuple influence tôt ou tard la vie de ses

voisins et de là à travers les âges celle du monde entier.

Cette constatation s'affirme dans l'histoire moderne. Y recherchant le processus social, nous reconnaissons que les différents stades d'évolution parcourus par telles nations ont été ou seront tôt ou tard parcourus par les autres. Une évolution apparaît, soit créée par les exigences d'une société elle-même, soit provoquée par une force externe. Arrivons aux faits. Prenons pour exemple la révolution industrielle (1) qui a transformé totalement l'ancien mode de production. Ce fut en Angleterre que, spontanément, elle éclata ; bientôt elle gagna toutes les nations européennes et même le Japon, et voilà qu'elle pénètre depuis quelques années en Chine.

Ce ne fut que vers 1750 qu'eut lieu dans les industries anglaise un bouleversement aussi retentissant. Des inventions techniques se font successivement ; le machinisme est introduit dans la fabrication ; de gros capitaux sont accumulés ; les grandes usines sont créées. Voilà l'ancien système d'économie renversé, une nouvelle organisation industrielle est née. Cette transformation remarquable est d'une haute importance, car elle a exercé en Angleterre une influence considérable non seulement sur l'organisation économique, mais aussi sur toute l'organisation sociale, politique et morale. Et comme cette influence se propagea fatalement sur les autres pays, nous pouvons dire que ce fut là un fait capital dans l'histoire de l'humanité. Relatons parmi les effets de cette transformation ceux que nous jugeons les plus impor-

tants : la production s'étant concentrée sur certains points, l'agglomération de la population s'y accentua, et ainsi furent formées les grandes villes. Le résultat de l'entrée en scène des machines dans la fabrication fut la possibilité de fabriquer par masses énormes. D'abord on put suffire à la consommation du pays. Puis on ne tarda pas à dépasser ses besoins. Il fallut donc chercher des débouchés sur les marchés étrangers afin d'écouler la surproduction. Parmi les marchés recherchés, les marchés agricoles furent les premiers atteints. Alors l'expansion économique entraîna du même coup l'expansion politique anglaise. Les peuples soumis à une telle exploitation s'émurent. Quel parti devaient-ils choisir ? Se laisser exploiter passivement ou prendre une position défensive qui deviendra un jour peut-être autant agressive ? C'est ainsi que la France, au début du XIX^e siècle, ou plus précisément de 1825 à 1830, profitant de la leçon qui lui était donnée, remédia à la situation en introduisant elle aussi le machinisme dans sa fabrication ; et vingt ans plus tard, de 1845 à 1850, l'Allemagne emboîtait le pas. Toutes les nations européennes ne tardèrent pas à suivre successivement ces exemples. Ce fut alors que le résultat de cette situation économique développa l'expansion générale de ces nations d'une manière plus pressante encore. Le flux s'accrut bientôt de l'Ouest à l'Est. Les colonies sont fondées. Des concessions s'établissent. Les peuplades de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie sont soumises les unes après les autres à la domination des nations plus avancées. En Extrême-Orient, c'est le Japon, qui

le premier s'adapte au nouveau stade économique ; la Chine est aussi plus ou moins influencée (2).

Mais l'évolution économique chinoise récente semble bien résulter plutôt d'une provocation de l'extérieur que d'une exigence de l'intérieur. Avant le XVIII^e siècle, la Chine vivait, depuis les temps les plus reculés, dans un état d'isolement presque complet vis-à-vis de l'étranger, surtout des pays occidentaux : ceci dû, d'une part à sa position géographique particulièrement favorable à l'indépendance, d'autre part à diverses influences traditionnelles qui empêchèrent le contact avec d'autres nations. De temps en temps seulement, il y avait quelques relations commerciales plus ou moins insignifiantes avec les voisins, la Russie par exemple. Alors tout rapport avec les étrangers paraissait à la Chine inutile. Mais les puissances extérieures, poussées par leur inéluctable besoin d'expansion économique, insistèrent à diverses reprises pour que la Chine leur ouvrît ses portes. Comme elles se montraient plus ou moins agressives, la Chine s'efforça de se défendre en prenant les armes. Mais ses soldats, armés alors à la légère, furent toujours vaincus et il lui fallut accepter les conditions du plus fort (3).

Parmi les conflits les plus aigus, notons : la Guerre de l'Opium, avec l'Angleterre en 1840, et la Guerre Sino-Japonaise, de 1894. Elles ont été importantes parce qu'elles ont eu sur la Chine une influence décisive non seulement du point de vue politique, mais aussi du point de vue économique. Tout d'abord, la Guerre de l'Opium fut la première lutte engagée avec

un pays de l'Europe moderne, l'Angleterre, qui fut victorieux. Au début, un simple malentendu existait entre les deux pays. Mais accentué par d'autres accidents et conflits, il dégénéra en guerre. Pour résumer cette page d'histoire, M. le Professeur Maurice Cou rant a donné dans son ouvrage « En Chine » (4) l'explication suivante : « L'exportation n'atteignant pas le total de l'importation, surtout à partir de l'introduction de l'opium, ils contractèrent à l'égard des étrangers, une dette toujours accrue qui créa un malaise toujours grandissant. Des mesures violentes prescrites par le hoppo à diverses reprises : augmentation des droits, suspension du commerce, mise à mort de Chinois devant les factoreries, détention et exécution de plusieurs étrangers, le manque de toute règle constante pour les rapports et les transactions, enfin la faillite des hannistes, la destruction des caisses d'opium, amenèrent la guerre dite de l'opium en 1840 », et enfin la signature du traité mémorable de 1842 à Nanking. Le même sinologue dit encore que les étrangers de Canton ne peuvent être déchargés de tout reproche pour leur attitude à l'égard des Chinois; les relations entre les uns et les autres manifestent une incompréhension mutuelle. La guerre de 1840 est mémorable parce que la faiblesse de la Chine était ainsi montrée au monde entier. Et dès cette époque la Chine devint le point de mire de l'expansion économique étrangère. Puisque cet ouvrage est une étude sur l'organisation économique de la Chine, remarquons ici les effets qui en résultèrent sur sa propre économie. Par le traité de Nanking, la Chine s'enga-

geait à ouvrir officiellement cinq ports importants au commerce étranger et les marchandises importées, une fois affranchies de la douane, étaient exemptes de toutes les autres obligations, transportées à loisir sur tous les points du territoire (5). Il ne s'agit pas seulement du traité de 1842, mais aussi de tous les traités conclus jusqu'à 1894. Pendant cette période, la Chine dut également signer avec d'autres puissances des traités par lesquels elle leur reconnaissait d'autres droits importants : l'exterritorialité est établie ; l'établissement des droits frappant les marchandises à l'entrée et à la sortie doit désormais être approuvé par les puissances ; les navires étrangers peuvent circuler librement sur les fleuves et les rivières à l'intérieur ; même l'exploitation de certaines mines est concédée (6).

La Guerre Sino-Japonaise est, elle aussi, mémorable. Après une défaite très humiliante, les faiblesses de la Chine furent affirmées aux yeux des puissances qui se montrèrent de plus en plus audacieuses dans leur agression : ce qui aggrava pour l'instant sa position économique. Car, par le traité d'armistice, outre les autres droits, les Japonais étaient autorisés à établir en Chine des usines propres à toutes sortes de fabrications et les machines industrielles importées par eux et pour eux devaient être traitées comme les marchandises. De plus, sur la base de « la clause de la nation la plus favorisée », toutes les puissances pouvaient prétendre aux mêmes bénéfices (7).

Il nous semble permis de dire que l'année 1894 (7) fut pour notre pays une date mémorable, tant au

point de vue économique qu'au point de vue politique, parce que, cette année-là, la Chine se trouva tout à coup soumise à toutes les fantaisies des puissances extérieures. Les marchandises étrangères entrent au tarif douanier le plus réduit ; les marchés internationaux sont établis ; les usines étrangères sont organisées sur son sol ; les banques étrangères ont la prédominance ; et la circulation des marchandises étrangères rend impossible la concurrence de l'industrie indigène. La pression économique du dehors se fait sentir de plus en plus ; la vie du peuple chinois est donc menacée. C'est alors qu'une réaction se produit, réaction morale, politique et économique. Puisque l'organisation économique est, comme l'admettent beaucoup d'auteurs, le facteur primordial dans la vie sociale, l'étude de l'organisation économique de la Chine paraît s'imposer. Nous exposerons simplement l'organisation de la production, du crédit et de l'échange dans la dernière époque, ainsi que les changements qu'ont apportés les influences économiques des pays étrangers. Ne pouvant adopter une date précise pour cette époque de transformation décisive, nous prendrons la période comprise entre 1894 et 1914 comme objet principal de la présente étude.

- (1) Bibl. **10**, ch. 7, sec. 59.
- (2) Bibl. **10**, ch. 7 et 10.
- (3) Bibl. **11**, ch. 1, p. 1-2.
- (4) Bibl. **31**.
- (5) Bibl. **11**, pp. 13-22.
- (6) Bibl. **11**, pp. 22-33.
- (7) Bibl. **11**, pp. 33-34.

PREMIÈRE PARTIE

Organisation de la production

Généralités

Le milieu est la base essentielle de la vie économique des peuples. Tel peuple est pêcheur, tel autre est pasteur, à cause du milieu où l'un et l'autre évoluent. Pourquoi, au XIX^e siècle, l'industrie et le commerce ont-ils prédominé en Angleterre, et l'agriculture était-elle plus prospère en France ? C'est encore à cause du milieu respectif, de la position géographique de ces pays. Il en est de même pour la Chine. C'est son milieu, qui a confiné cette immense contrée pendant de longs siècles dans son agriculture et ses industries familiales, qui l'a isolée de presque tout contact avec les Européens. Il paraît dès lors utile de commencer cette étude par un aperçu de ce « milieu ».

Le milieu matériel ⁽¹⁾

La Chine couvre des territoires immenses ; elle s'étend sur 61 degrés de longitude et 36 degrés de latitude. Elle est limitée par la Sibérie, le Turkestan, l'Afghanistan, l'Inde, la Birmanie, l'Indo-Chine française et la Corée. A l'Est, l'Océan Pacifique lui sert de frontière. Elle comprend : la Chine proprement dite, composée de dix-huit provinces, la Mantchourie (ou actuellement les trois provinces de l'Est), la Mongolie, le Turkestan chinois (actuellement nommé province de Sin-kyang), et le Tibet. Sa superficie totale est de 4.278.352 milles carrés (11.123.750 kilomètres carrés). Elle est très peuplée, notamment la Chine proprement dite. On ne peut donner aucun chiffre précis ; les manuels indiquent généralement le chiffre approximatif de 438 millions d'habitants ^(1^a).

Outre cela, sa configuration naturelle fait de cette nation une des plus favorisées. Elle possède tous les privilèges qui assurent la richesse et la puissance : montagnes, fleuves, prairies fertiles, ports sur le vaste Océan. De grandes montagnes à l'Ouest la séparent de l'étranger et donnent naissance aux fleuves qui fertilisent ses plaines : le Yang-tseu-kyang (fleuve Bleu) qui l'arrose sur une longueur de 4.196 kilomètres, traversant les provinces de Seu-tchhwan, Yun-nan, Hou-pei, Kiang-si, Ngan-hwei et Kyang-sou ; le Hwang-ho (fleuve Jaune), traversant les provinces de

Kan-sou, Chàn-si, Chan-si, Ho-nan, Tché-li et Chantong. Au sud se trouve le Tchou-kyang, traversant les provinces de Kwang-tong et Kwang-si. Nous ne mentionnerons pas les fleuves de second ordre assez nombreux, toutefois cette énumération suffit pour faire entrevoir la fertilité des plaines du centre et de la partie méridionale.

Au nord et au nord-ouest, c'est la région des forêts, des marais et des prairies, région particulièrement favorable à la chasse et au pâturage. Au centre, à l'est, au sud-est et dans la partie méridionale, c'est la partie la plus vaste de la Chine, où les plaines immenses, fertilisées par les eaux fluviales, sont propices à toutes les cultures. Sur les côtes du Pacifique et sur les rives des fleuves, la pêche est une ressource très productive.

Le climat présente de fortes variations suivant la latitude, mais il est généralement salubre. Au nord, un froid rigoureux sévit en hiver ; au sud, la chaleur est souvent excessive pendant une période assez prolongée en été ; au centre, la température est modérée. La moyenne des pluies, d'après Reclus, est à Canton de 1 m. 18 ; à Changhaï, de 1 m. 67, et à Péking, de 0 m. 61. La flore et la faune se trouvent donc dans des conditions favorables à peu près équivalentes à celles de l'Europe. Mais peut-être les productions les plus diverses y sont-elles possibles, vu les privilèges naturels que nous avons énumérés. Aussi la Chine est-elle par excellence un pays agricole où s'exercent, en outre, mille petites industries familiales accessoires.

Le milieu social ⁽²⁾

Il est venu s'édifier dans le milieu matériel, mais ici il convient de laisser à l'homme toute son influence qui est grande.

Chacun de nous a sa conception particulière de la vie. De même que les individus, chaque nation envisage la vie sociale à son point de vue. Les peuples occidentaux et les peuples orientaux ont incontestablement des idées bien différentes sur les destinées humaines. Mais lorsqu'on veut préciser ces différences, les opinions se divisent. En général, les Orientaux prétendent que leur être n'est qu'un point infime sur la roue de l'univers qui l'entraîne vers une destinée inconnue. Puisque la vérité de l'univers est inconnaissable et notre vie si précaire, il n'y a qu'à s'abandonner à la roue fatale et laisser faire la nature. C'est bien là, nous semble-t-il, la cause de ce sommeil séculaire dont la Chine vient seulement de se réveiller.

Nous avons trois philosophes anciens qui ont fortement impressionné la mentalité chinoise : ce fut d'abord Lao-tseu et son disciple Tchwang-tseu qui répandirent des idées de libéralisme et de naturalisme, enseignant à tous l'attitude de passivité. Il faut « laisser faire » toute chose. Leur but était de ramener tout objet créé au principe premier source de l'univers existant et se développant par lui-même. Le Bouddha, en deuxième lieu, eut une influence plus

considérable encore sur l'esprit chinois. Il s'adressait surtout à la classe inférieure du peuple et enseignait que la source du bonheur consistait à savoir rejeter tout souci pour vivre renfermé en soi-même. D'ailleurs, l'homme, jouet de la fatalité, est sage en restant calme et en cherchant le bonheur du monde spirituel. En troisième lieu, vient Confucius, le Savant de nos savants, humanitaire, positif et pratique. Sa pensée domina et domine encore la plupart des modes d'activité en Chine. Mais il nous semble avoir trop fortement insisté sur les rapports d'homme à homme : entre souverain et sujets, parents et enfants, mari et femme, frères et sœurs, ami et ami. C'est pourquoi en Chine le bonheur de la famille entre toujours en première ligne. On est toujours prêt à n'importe quel sacrifice pour le bonheur familial. Le but de l'activité se restreint trop souvent à ce cercle borné et étroit. La nation, en Chine, apparaît non comme une collection d'individus, mais comme une agglomération de familles et parfois de grandes familles. Ne pourrait-on appeler « familisme » cette conception qui revêt en Chine un aspect tout particulier. Il aurait sa place entre les deux termes extrêmes : individualisme et nationalisme.

Sans doute, d'autres traditions ou institutions ont influencé la vie du peuple chinois ; il serait trop long de les énumérer ici. Cependant, il nous semble déjà plus aisé de dégager maintenant le vrai caractère du Chinois, influencé tant par le libéralisme et le naturalisme de Lao-tseu, que par le fatalisme dégagé du bouddhisme et par le familisme dégagé du confucia-

nisme, que par le milieu agraire où vit un peuple agricole, paisible, optimiste, content de soi. C'est justement là, nous semble-t-il, la raison qui explique que la production en Chine est caractérisée par une prédominance de l'agriculture avec annexes d'industries familiales, tandis que le système de crédit et l'organisation commerciale sont très restreints — nous les verrons plus tard.

Lorsque les Orientaux et les Occidentaux se trouvèrent en contact intime, une transformation énorme se produisit en Chine : les sciences, le christianisme, l'industrie et l'économie à l'européenne y furent introduits. Les ports furent ouverts, les grandes villes formées. La Chine, réveillée, se trouva mêlée au jeu fatal des civilisations auquel elle ne put plus résister.

(1) Bibl. 1, 1^{re} partie; Bibl. 36.

(1 A) D'après M. Tchhen Tchhang-heng, voir son article, *La Population Chinoise depuis 180 ans*, dans *The Eastern Miscellany*, n° 18, septembre 1927.

(2) Bibl. 36.

CHAPITRE PREMIER

Agriculture

Notions générales

SA PLACE DANS LA PRODUCTION. — L'agriculture est la ressource principale de la Chine, elle y tient une place unique ; les 85 % ⁽¹⁾ de la population travaillent la terre et en vivent. D'après les statistiques ⁽²⁾ du Ministère de l'Agriculture et du Commerce, en 1914, la superficie totale des terres mises en culture pour le riz, le blé, les fèves, le mûrier, le thé, le coton, le chanvre, est de 1.578.347.925 meou ⁽³⁾ (6 millions kilomètres carrés environ). Sans doute, beaucoup de terres restent encore en friche. Mais aussitôt que la situation politique sera améliorée, une exploitation immédiate aura lieu sur une grande échelle.

LES PRODUITS AGRICOLES IMPORTANTS ⁽³⁾. — La Chine ayant des climats divers, possède une riche gamme de

cultures dont les éléments varient suivant les régions : septentrionale, méridionale et centrale. Parmi les produits les plus importants, il faut citer le riz, le blé, les fèves, le thé, la soie, le coton, le chanvre, le tabac, les huiles végétales, la canne à sucre, etc. Le riz tient, sans contredit, le premier rang. On le cultive partout, dans le Sud-Est, le Sud et le Centre, dans les bassins des grands fleuves, Yang-tseu et Tchoukyang. La Chine occupe le premier rang dans le monde pour la production du riz. Pour la partie septentrionale, la culture alimentaire par excellence est le blé. Cette récolte a dans le nord autant d'importance que celle du riz dans les autres parties. Quant au nombre de récoltes annuelles, il varie suivant les régions : au Sud, trois récoltes ; au Centre, deux ou trois ; au Nord, une. Par suite, la vie est plus facile dans le Sud et dans le Centre, bien que la population y soit plus dense.

MODE DE TRAVAIL ⁽⁴⁾. — Malgré l'immense étendue des terres cultivables et malgré le travail acharné des habitants laborieux et patients, les récoltes ne sont même pas suffisantes pour la consommation du pays. Cela est dû avant tout au manque de science agricole ; l'outillage est primitif, le travail individuel et la main-d'œuvre familiale sont les caractéristiques encore existantes de la culture chinoise. Les animaux le plus employés pour les travaux des champs sont les buffles, les bœufs et les chevaux. Quand les améliorations dues aux nouvelles méthodes seront introduites, non seulement les récoltes suffiront aux besoins, mais elles les dépasseront.

I

La population rurale

A. — SA COMPOSITION. — En étudiant les statistiques (5) du ministère de l'Agriculture et du Commerce, on remarque encore deux choses. Premièrement, la population rurale comprend plus des 3/4 de la population totale. On comptait, en 1914, 60 millions de familles de cultivateurs environ, chaque famille groupant 5,25 (5^a) personnes environ (d'après l'enquête de M. J. Lossing Buck, professeur à la Faculté d'Agriculture de l'Université de Nanking), le total de la population rurale dépasserait donc 315 millions d'habitants, non compris les journaliers ; on sait que la population totale de la Chine est de 438 millions d'habitants environ.

Deuxièmement, les cultivateurs sont habituellement détenteurs de petites propriétés, dont ils sont soit propriétaires, soit fermiers à bail. D'après une autre statistique (6) du même ministère, parmi les cultivateurs, 36 % sont possesseurs de domaines inférieurs à 10 meou ; 27 % détiennent de 10 à 30 meou ; 20 %, 30 à 50 meou ; 11 %, 50 à 100 meou ; 6 % seulement ont à leur disposition plus de 100 meou.

La population rurale, qui se compose de tous ceux qui demeurent à la campagne, peut être classée en trois catégories principales avec leurs subdivisions (7) : 1° les propriétaires des fermes ; 2° les fermiers ; 3° les ouvriers agricoles. Parmi les premiers,

certains sont très riches et quittent généralement la campagne pour la grande ville, ils louent leurs domaines aux fermiers ; d'autres, qui demeurent à la campagne, emploient des ouvriers pour travailler les terres sous leur surveillance ; d'autres encore travaillent leurs terres eux-mêmes, avec ou sans l'aide de journaliers ou domestiques. Dans la deuxième catégorie, il y a aussi plusieurs classes, il y a d'abord les fermiers qui sont déjà petits propriétaires, mais prennent à bail d'autres terres pour augmenter leurs revenus. Puis d'autres qui sont seulement fermiers à bail, travaillant sur les terres d'un propriétaire. Quant aux ouvriers agricoles, qui forment la troisième catégorie, ils sont loués soit pour un long terme, soit au jour le jour par les propriétaires et les fermiers selon les besoins.

Parmi toutes les classes de la population rurale, les plus nombreuses sont : les peits propriétaires, les propriétaires-fermiers et les fermiers à bail. D'après un rapport statistique, les petits propriétaires représentent les 59 % des cultivateurs chinois ; les propriétaires-fermiers, les 18 % ; et les fermiers à bail, les 23 %. A vrai dire, les chiffres ci-dessus ne représentent que des moyennes ; ils varient beaucoup suivant les régions. Au Chan-tong, par exemple, les propriétaires sont 77 % ; les propriétaires-fermiers, 12 % ; les fermiers à bail, 11 %. Au Kyang-sou, les proportions sont les suivantes : 24 %, 23 % et 53 % ; les fermiers à bail y sont donc plus nombreux. Pourquoi ? Parce que le facteur essentiel qui détermine la proportion est le revenu de la terre. Si les terres, dans

une région, ne sont pas assez fertiles et si la récolte est rare ou incertaine, elles sont souvent possédées par les cultivateurs propriétaires eux-mêmes. Dans les endroits où le sol est fertile et où plusieurs récoltes annuelles sont possibles, les terres sont généralement travaillées par les fermiers à bail et cela se conçoit aisément. En général, le métayage est pratiqué plus généralement dans le bassin du Hwai-ho et au Sud de ce bassin jusqu'à Canton. Et en comparant l'extension de la tenure en Chine avec son extension dans d'autres pays, on constate qu'elle est bien moindre chez nous qu'en Angleterre, beaucoup plus importante qu'au Danemark ou au Canada, et équivalente à celle du Japon et de l'Allemagne.

Il faut remarquer que le pourcentage des fermiers à bail s'est accru de jour en jour dans une période récente (8). Si nous prenons 1905 comme base de comparaison, les nombres-indices nous ont montré que la proportion des cultivateurs qui sont devenus fermiers à bail s'est accrue de 25 % en 1924 à Kwen-chan, Kyang-sou ; de 98 % en 1914 et de 13 % en 1924 à Nan-thong, dans la même province ; de 56 % et de 42 % à Sou-hyen, au Nord de la province du Nganhwei. Les causes principales de ce passage de cultivateur à fermier à bail peuvent être les résultats d'une plus grande densité de la population (héritage partagé entre un plus grand nombre de frères), et de la vie chère (pression économique du dehors et mauvaises récoltes dues à diverses catastrophes). Beaucoup de gens ont de la sorte été ruinés, forcés de vendre leurs propriétés et de devenir des fermiers

dépendants. D'autre part, les fermiers désireux d'acheter des terres, n'en ont généralement pas les moyens, car ils ne trouvent pas facilement des crédits. Ce sont de plus en plus les nouveaux enrichis qui achètent les terres. Les entreprises industrielles et commerciales des grandes villes ont d'ailleurs attiré beaucoup de propriétaires campagnards qui ont vendu ou quitté leurs propriétés. En conséquence, les propriétés se sont agrandies de plus en plus, la production des fermiers à bail ne cesse d'augmenter, et la superficie de chaque ferme diminue. C'est une tendance fâcheuse au point de vue de l'économie de la population rurale. Des mesures doivent être prises et ont été déjà proposées pour une réforme.

II

La tenure ⁽⁹⁾

A. CONTRATS. — Quand un propriétaire veut louer sa terre, il rédige un contrat avec son fermier. L'analyse d'un contrat nous découvre les précisions et stipulations suivantes :

- 1° Désignation du terrain, nom du propriétaire ;
- 2° Montant du fermage ;
- 3° Epoque et lieu pour le paiement du fermage ;
- 4° Signature du propriétaire, des témoins, du fermier, du garant du fermier, et du secrétaire ;
- 5° Date,

Le cheptel est parfois fourni par le propriétaire et figure au contrat. En outre, des arrhes (ya-tsou ou ting-cheou) équivalant à peu près à la somme à verser en deux ou trois années sont parfois constituées en garantie au propriétaire. Le propriétaire est en droit de renvoyer le fermier si ce dernier ne se conforme pas au contrat. Dans certaines régions, les conditions du contrat sont parfois différentes, les arrhes ne sont pas toujours exigées.

B. SYSTÈME DE FERMAGE. — Le système de fermage en Chine, comme dans d'autres pays, varie d'une région à l'autre et parfois même dans la même région, quoique un système soit en général prédominant dans une région déterminée. On trouve en Chine des types de fermage semblables à ceux des autres pays, avec des variations dans chaque type. Nous exposerons simplement les systèmes les plus importants.

Il y a deux types principaux. D'un côté, c'est le *métayage* sur le principe de la division annuelle de la récolte dans certaines proportions consenties par les deux parties. D'autre part, c'est le *fermage* proprement dit sur le principe d'évaluation consentie à l'avance avec paiement annuel d'une certaine somme d'argent ou remise d'une certaine quantité de récolte pour chaque meou. D'ailleurs, la première catégorie, le métayage, peut être encore subdivisée en : « la moitié et la moitié », les deux cinquièmes, les trois cinquièmes, et le « cropper system », celui-ci mentionnant que le propriétaire doit fournir tout ce qui est nécessaire à la culture, et qu'il recevra alors une

portion plus grande de la récolte. De même, la deuxième catégorie, le fermage proprement dit, comporte aussi paiements en argent, en récolte, et en argent-et-récolte.

Une grande variation règne dans les contrats de métayage et de fermage, suivant les régions et parfois dans la même région. En général, le métayage est plus répandu dans les provinces du Nord. Quant à la clause de portion divisible, la moitié, deux cinquièmes ou trois cinquièmes, elle varie selon que le propriétaire fournit ou non la semence, l'engrais et les locaux d'habitation de son fermier. En un mot, la productivité de la terre, le travail et le capital fournis par chaque partie dans la collaboration servent de base pour déterminer les différentes portions de revenu pour les deux collaborateurs. Le métayage est en effet préféré par les fermiers parce qu'ils sont fréquemment exposés chez nous aux catastrophes, inondations, sécheresses, etc., et ils peuvent ainsi supporter les risques de pair avec leur propriétaire.

Le système du fermage proprement dit est plus commun dans le bassin du Yang-tseu et au Sud où les terres sont très fertiles et les récoltes plus abondantes. Dans ce cas, les fermiers préfèrent un fermage fixe parce que le gain est proportionné au travail. Quant au taux de ce fermage pour chaque meou, il est déterminé par la récolte. Pour les propriétaires, ceux qui sont absents ou qui demeurent dans une ville éloignée préfèrent le paiement en argent, afin d'éviter le souci de la surveillance du travail des fermiers et le transport des récoltes, tandis que ceux qui

demeurent tout près et sont pourvus de granges préfèrent le paiement en nature ou en argent-et-récolte, car ils peuvent attendre une occasion favorable pour vendre les produits de leurs terres.

C. EXÉCUTION DES CONTRATS. — Dans le cas du métayage, aussitôt la saison de la moisson arrivée, le fermier doit en faire connaître la date à son propriétaire afin qu'il vienne apprécier la récolte et répartir les portions de chacun. Le propriétaire ou son procureur doit être présent pour cette opération. Généralement, un dîner est préparé par le fermier en l'honneur de son propriétaire ou du représentant de celui-ci. Dans le cas du fermage proprement dit, le procédé est plus simple. On solde simplement le paiement fixé, soit au propriétaire, soit à son procureur. Mais l'année où la récolte a été détruite par des catastrophes, le fermier a la faculté de demander au propriétaire une réduction de la somme à verser. Le propriétaire ou son représentant est donc invité à examiner la perte et généralement il consent à une réduction suffisante.

D. SYSTÈME DE GESTION. — Dans cette variété de fermage, on remarque une particularité dans l'exécution des contrats. Les grands propriétaires absents se font, en général, suppléer par un intendant ou procureur pour surveiller leurs terres et leurs fermiers. Beaucoup de difficultés naissent par là dans les rapports entre propriétaires et fermiers. Cet intendant est toujours tenté de profiter de sa situation pour

s'enrichir. Ses fonctions consistent à prélever ce qui revient au propriétaire, à décider du renvoi ou du maintien des fermiers et à s'occuper de tous les rapports entre les deux parties. D'une part, il va extorquer tout ce qu'il pourra au fermier et, d'autre part, il donnera le moins possible au propriétaire qui ne peut guère contrôler l'exactitude des détails fournis. C'est ainsi que s'aggravent les situations entre propriétaires et fermiers dont les relations deviennent de plus en plus difficiles.

E. LES RELATIONS ENTRE PROPRIÉTAIRES ET FERMIERES.

— D'une façon générale, plus la propriété est vaste, plus les rapports entre le propriétaire et le fermier sont lâches, les intérêts entre les deux parties doivent être confiés à un intermédiaire, l'intendant par exemple. Par suite, la distinction des classes et les malentendus s'accroissent de plus en plus. Mais les rapports entre le petit propriétaire, qui surveille personnellement sa propriété, et son fermier, sont au contraire très aisés et même intimes. Quand le fermier a besoin d'argent ou de quoi que ce soit, le propriétaire est toujours prêt à l'aider. En revanche, quand le propriétaire a besoin de travail en des occasions exceptionnelles, telles que le mariage de ses enfants ou des funérailles, le fermier est toujours à sa disposition.

Au sud de la province du Kyang-sou, où l'on compte un grand nombre de fermiers, de gros propriétaires absents ou de propriétaires résidents, les propriétaires n'ont souvent aucune considération pour leurs

fermiers qu'ils regardent comme éléments d'une classe absolument inférieure. Pis encore, dans certaines régions, les propriétaires considèrent leurs fermiers comme de véritables esclaves. D'un autre côté, les fermiers de ces régions, vu leur ignorance, se considèrent eux-mêmes comme de pauvres êtres qui doivent respecter leurs propriétaires comme des seigneurs. Dans une conversation, les fermiers ne peuvent s'asseoir sans permission devant leurs propriétaires. Il y a même à Kwen-chan et à Tchen-tsœ des prisons spéciales où sont détenus les fermiers qui ne règlent pas leurs droits contractuels. Dans certaines régions encore, les propriétaires se sont arrogés le droit d'employer gratuitement leurs fermiers pour tous les travaux. Dans une telle situation, il est bien naturel que les deux parties se défient l'une de l'autre et essaient de prendre l'une sur l'autre le plus d'avantages possible. Si le fermier se rend compte que le propriétaire essaye de prendre plus que la part qui lui est due, il va, s'il est malhonnête, tromper à son tour son propriétaire dans toutes les circonstances propices. D'autre part, le propriétaire va faire avec son fermier un contrat aussi rigoureux que possible car il sait bien que son fermier essaye de le tromper.

F. DURÉE ET AUTRES CONDITIONS DE LA TENURE. — En Chine, comme dans les autres pays, la propriété d'une ferme appartient souvent intégralement à un certain propriétaire qui peut soit la travailler, soit la louer à son gré à un certain fermier. Si son fermier ne lui plaît pas, le propriétaire peut en changer. Mais si le

fermier observe régulièrement le contrat, il peut, selon la coutume chinoise, travailler toute sa vie pour le même propriétaire. De plus, après sa mort, ses enfants lui succèdent et continuent à travailler les terres pour une autre génération.

Il y a pourtant des exceptions à cette condition générale. Dans certains endroits, comme à Song-kyang, Tchhong-ming et Hai-men, « on distingue ^(9a) dans le sol le *thyen-ti* (fonds de la terre) et le *thyen-myen* (surface de la terre). Celui qui possède le fonds s'appelle *lyang-hou* (tributaire), parce que c'est à lui de payer l'impôt foncier. Celui qui possède la surface, et auquel néanmoins appartient le droit de louer le fonds pour la culture, s'appelle *thyen-hou* (fermier), comme les simples locataires... Celui qui ne possède que le fonds ne peut le cultiver lui-même, mais il doit le louer à celui qui possède la surface et qui a droit d'affermir le fonds indéfiniment et le propriétaire du fonds ne peut à son gré congédier le locataire, sauf dans le cas où le montant des termes non payés donne une somme égale à la valeur de la surface. Quand le propriétaire de la surface a contracté cette dette, on lui retire la culture du sol et la surface appartient au propriétaire du fonds, qui peut alors vendre la surface à un autre, ou la louer avec le fonds ». Des situations analogues se présentaient ailleurs encore, par exemple dans les anciennes provinces de Fong-thyen et de Tché-li, comme suite de la conquête mantchoue.

III

La famille fermière

Après avoir exposé quelles sont la composition et les différentes catégories de la population rurale et quels sont les rapports entre les propriétaires et les fermiers dans le système de la tenure, étudions la famille fermière, l'élément premier de la production agricole en Chine.

Masse ou importance de la famille fermière dans diverses régions de la Chine

d'après M J. LOSSING BUCK

Régions —	Nombre de familles par région —	Nombre total de personnes —	Nombre moyen de personnes par famille —
Ngan-hwei :			
Tchhoutcheou	139	1002	5,04
Sou-hyen A	432	2737	6,33
Sou-hyen B	400	2029	5,07
Ho-nan :			
Tcheng-hyen	229	1327	5,74
Swei-hyen	374	2170	5,80
Yong-tchheng	297	1590	5,35
Yong-tchheng et Po- hyen (Ngan-hwei)	173	826	4,77
Kyang-sou (Kin-ling- tao) :			
Mai-kaohkhyao ...	199	1286	6,46
Syuan-hwa-tchen..	409	1886	4,61
Chen-tshœ-men ...	448	2198	4,91
Chan-si :			
Yi-chi-hyen	1056	5118	4,85
Total..	4216	22169	
Moyenne.....			5,26

A. MASSE OU IMPORTANCE DE LA FAMILLE FERMIÈRE ⁽¹⁰⁾.
D'après un rapport statistique de M. J. Lossing Buck, professeur de l'Université de Nanking, le nombre moyen de personnes de la famille fermière en Chine est de 5 1/4 environ. Cette proportion paraît normale vu que les régions choisies et étudiées sont typiques et que l'on peut y trouver facilement comme guides des indigènes. D'ailleurs, l'enquête a été effectuée en 1924 dans des conditions assez normales et elle peut représenter également la situation antérieure à 1914. Le tableau comprend 4.216 familles fermières particulièrement représentatives du type patriarcal, pour onze régions de huit communes dispersées dans quatre provinces. La masse totale des familles est de 22.169 personnes et la moyenne est donc 5,26.

D'après ce tableau nous voyons que la masse moyenne de la famille fermière en Chine est 5 ou 6 personnes parce que les régions des quatre provinces étudiées représentent la population rurale du Nord et du Sud de la Chine proprement dite. S'il y avait des exceptions dans d'autres endroits, ces chiffres représenteraient du moins le phénomène ordinaire de la plus grande partie du pays. Nous avons vu d'ailleurs que sur la base de ce chiffre (5,26) il n'y avait que 3 ou 4 enfants à côté des parents eux-mêmes dans chaque famille. Cette faible natalité dans les familles fermières est anormale. Les fermiers sont des hommes forts et leurs femmes sont loin d'être stériles. Vu leur ignorance, ils ne connaissent d'ailleurs pas bien les méthodes préventives susceptibles de donner le contrôle des naissances. Une femme chi-

noise a ou peut avoir 5 ou 6 enfants en moyenne. S'il n'y a que 2 ou 3 enfants environ dans chaque famille, le taux de la mortalité infantile a été forcément très élevé soit à cause de la nourriture insuffisante, de la négligence dans les soins donnés ; peut-être aussi, y a-t-il un certain nombre d'infanticides commis par des gens très pauvres. Ce sont là des faits très pénibles dus à la misère excessive. Toutefois il faut noter que parmi les enfants survivants, les garçons sont toujours plus nombreux que les filles. Ce sera d'ailleurs un des points ressortant du tableau suivant.

B. SA COMPOSITION ⁽¹¹⁾. — Pour examiner la composition de la famille fermière, il faut encore se reporter au tableau ci-dessous dû aussi à M. J. Lossing Buck qui a recueilli des informations sur 2.927 familles dans huit régions rurales diverses.

Composition de 2927 familles fermières de 8 régions rurales diverses en Chine

MEMBRES de la FAMILLE : leurs relations avec le chef (vivant ou décédé) par génération	Nombre total des membres spécifiés	Pourcenta- ge de familles ayant les membres spécifiés	Age moyen de chaque membre de la famille
<i>Génération du chef de la famille :</i>			
les chefs	2857	97,6	43,8
leurs épouses	2331	78,4	39,1
leurs frères	662	16,7	29,7
leurs sœurs	106	2,9	13,
leurs belles-sœurs (épouses des frères)	406	11,1	31,6
les beaux-frères (maris des sœurs)	2	0,1	24,0
les cousins germains	2	0,1	11,5
les fiancées des chefs	2	0,1	13,5
les fiancées des frères	9	0,3	11,4

*Composition de 2927 familles fermières de 8 régions
rurales diverses en Chine (Suite)*

*La première génération précédant
le chef de famille :*

les mères	751	25,6	58,9
les pères	116	4,0	59,6
les oncles (paternels)	13	0,4	52,2
les tantes (épouses des frères des pères)	25	0,8	58,4
les tantes (sœurs des pères)	3	0,1	45,7
les parents des femmes des chefs.	»	»	»

*La deuxième génération précédant
le chef de famille :*

les grand'mères (paternelles)....	36	1,2	69,3
— (maternelles) ...	1	»	49,3
les grand-pères (paternels).....	3	0,1	69,3

*La première génération suivant
le chef de famille :*

les fils (fils mariés)	1100	31,0	28,4
— (fils non mariés).....	2167	44,7	11,3
les filles.....	1478	37,4	8,6
les brus.....	1098	28,4	26,1
les gendres	3	0,1	26,0
les neveux (fils des frères).....	367	7,9	12,8
— (fils des sœurs).....	5	0,1	26,0
les nièces (filles des frères)	204	4,8	6,7
— (épouses des neveux).....	73	2,0	22,8
— (filles des sœurs)	3	0,1	9,3
les fiancées des fils	30	1,0	12,0
les fiancées des neveux.....	7	0,2	11,4

*La deuxième génération suivant
le chef de famille :*

les petits fils (fils des fils).....	825	16,2	8,2
— (fils des filles).....	2	0,1	8,5
les petites filles (filles des fils) ...	515	11,8	6,1
les épouses des petits-fils.....	90	2,4	20,9
les petits-fils des frères.....	33	0,9	6,2
les petites filles des frères.....	16	0,4	8,3
les fiancées des petits-fils.....	5	0,1	10,2

*La troisième génération suivant
le chef de famille :*

les fils des petits-fils.....	35	0,9	2,9
les filles des petits-fils	17	0,5	2,2

Bien que le nombre moyen de personnes soit restreint, ces familles patriarcales comprennent six générations (la génération du chef de la famille, les deux générations précédentes et les trois suivantes). Alors que le nombre total des parents groupés dans les 2.927 familles est élevé, il est restreint pour chaque famille prise séparément. Le grand nombre des mères est expliqué par la coutume suivante: les fils souvent restent dans la famille même après leur mariage; si alors le père meurt avant sa femme, le fils succède comme chef et sa mère reste naturellement dans la famille. Le grand nombre de fils dans les familles provient de ce que les fils, même mariés, restent avec leurs parents, tandis que les filles quittent habituellement le foyer en se mariant, la différence entre le nombre des fils et celui des filles s'explique ainsi. En général, le pourcentage des parents en ligne paternelle est plus élevé. Les pourcentages les plus élevés pour les différents parents après le chef de la famille et sa femme sont les suivants: fils 76,7 % (non mariés 44,7 %), filles 37,4 %, brus 28,4 %, mères du chef de famille 25,6 %, frères 16,7 %, petits-fils 16,2 %. Une famille fermière typique est donc composée de son chef et de sa femme accompagnés environ de deux ou trois enfants et de deux ou trois parents: brus, mères, frères, ou petits-fils.

C. ETENDUE DE LA FERME ET AGRÉGATION FAMILIALE ⁽¹²⁾.

— L'observation montre que l'étendue de la ferme est en général proportionnelle à l'importance numérique de la famille qui en vit. D'après les statistiques,

on peut dire qu'une augmentation de 5,01 meou correspond à chaque membre additionnel dans la famille fermière. Mais, en Chine, l'héritage est divisé entre tous les fils: il en résulte donc des morcellements de la superficie des fermes. Comme l'étendue des fermes diminue et comme les familles s'accroissent, la demande pour plus de terre à cultiver est considérable et des complications en résultent.

D. DIVISION DU TRAVAIL ENTRE LES MEMBRES DE LA FAMILLE FERMIÈRE ⁽¹³⁾. — Sans mentionner les hommes, qui sont les travailleurs principaux, presque tous les membres de la famille ont des occupations à la ferme: les femmes, les vieillards, les enfants, sauf les plus petits, tous contribuent à la production de la famille. Les hommes, d'une façon générale, sont occupés dans les champs. Les femmes, parfois secondées par leurs parentes, vaquent aux travaux du ménage. Elles préparent les repas, lavent le linge, s'occupent des porcs, des poules, et des autres animaux domestiques. Quand les hommes ont beaucoup d'ouvrage aux champs, par exemple au moment des moissons, les femmes leur apportent leurs repas. Et s'il manque des bras, on les voit collaborer activement, soit à l'irrigation pendant la saison de sécheresse, soit à la moisson. De plus, si elles ont des enfants en bas âge et pas de belles-mères pour les seconder, elles sont contraintes de les nourrir et de les soigner elles-mêmes. Après la moisson, toute la famille est occupée aux métiers familiaux accessoires, et les femmes y ont toujours une large part. Les femmes sont, en géné-

ral, robustes, pouvant porter des fardeaux de 50 à 70 kilogrammes sans beaucoup de difficulté. Non moins que les fermiers, on peut affirmer que les femmes fermières chinoises participent d'une manière tout à fait effective au rendement agricole du pays. Elles sont dignes d'admiration et parfois même de pitié, travaillant souvent plus qu'elles ne doivent et ne peuvent le faire. Et, cependant, la situation actuelle de la Chine exige leur collaboration. D'ailleurs, aucun membre de la famille ne peut s'y soustraire. Les enfants ne sont pas moins producteurs que les autres membres de la famille, proportionnellement à leur âge. Ils gardent les bestiaux, les mènent paître. Dans le ménage, les enfants aident leurs mères dans tous les travaux qui sont susceptibles de leur être confiés.

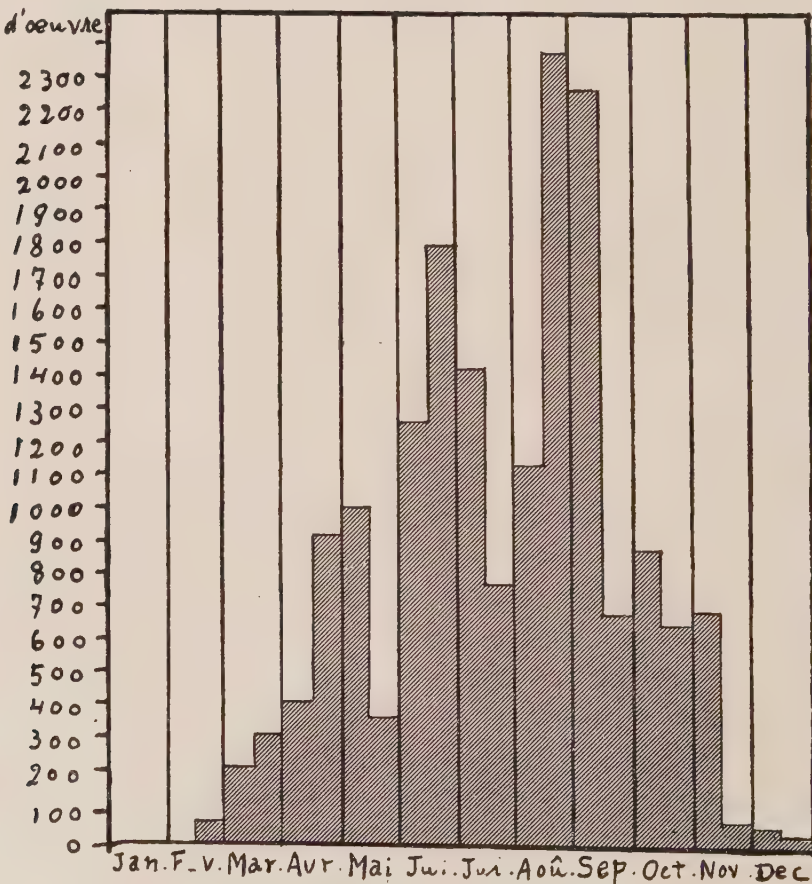
E. LA DISTRIBUTION ANNUELLE DU TRAVAIL (14). — D'après l'enquête de M. J. Lossing Buck, sur 150 fermes de Yen-chan dans la province du Tche-li (maintenant Ho-peï) et 24 fermes de Wei-hyen dans la province du Chan-tong et nombre de fermes de Wou-hou dans la province du Ngan-hwei, il nous est facile de nous rendre compte de la somme et de la distribution par quinzaine du travail de ferme au cours d'une année. Vu la place limitée, nous ne donnerons que le premier tableau; cela suffira, croyons-nous, pour nous faire connaître la situation générale.

Le tableau ci-dessous représente la distribution du travail agricole au cours d'une année. Evidemment, ceci ne peut servir de base à toutes les contrées de la Chine parce que la distribution du travail varie sui-

vant les sols et les cultures. Du moins, ce tableau met-il en évidence une condition défavorable, mais pres-

*Une enquête sur la distribution par quinzaine du travail
de 150 fermes de Yen-Chan, Tche-li*

Unité de
main-d'œuvre



que universelle en Chine: c'est que la distribution du travail y est très défectueuse. Tout d'abord, il y a un manque de travail pendant l'hiver. Pendant les qua-

tre mois d'hiver, on a peu à faire. Ensuite, pendant les trois saisons favorables au travail, la distribution de travail est fort inégale. A Yen-chan et à Wei-hyen, par exemple, au cours de la période active, il y a insuffisance de travail pendant la deuxième moitié des mois de mai, juillet et septembre. L'activité se développe pendant la période de la moisson du blé et celle de la préparation du sol à la culture des haricots, du maïs ou autres céréales. Le travail devient intense de la mi-août à la mi-septembre, époque où on prépare le sol et où l'on sème le blé. De même à Wou-hou on est occupé surtout pendant la récolte du blé et la culture du riz en mai, ainsi que lors de la récolte du riz, du coton, et autres céréales pendant le mois de septembre et la première moitié du mois d'octobre. C'est bien irrationnel comme distribution annuelle du travail.

F. LES MÉTIERS FAMILIAUX ACCESSOIRES (15). — En plus des cultures importantes, riz et blé, les fermiers sont aussi occupés à diverses cultures favorisées par le climat et le sol. Ce sont le thé, le chanvre, le coton, les haricots, etc. Souvent à chaque ferme sont annexés des lopins de terres pour la culture des légumes, des arbres fruitiers, des mûriers. Et l'élevage des poules, des canards, des oies, des porcs et quelquefois des ânes et des chevaux s'y joint presque toujours.

Les fermiers ne sont pas complètement inactifs pendant la morte-saison. Ils s'occupent généralement à de petites industries accessoires. Parmi les plus

importantes de celles-ci on doit citer d'abord la sériciculture et le tissage des cotonnades (toile de coton), ce sont des industries familiales exercées dans la plupart des fermes, principalement par les femmes, sur tout le territoire chinois. Puis viennent l'industrie des huiles végétales, du miel, de la résille, du papier, de l'encens, des feux d'artifice, des tresses de paille, de la poterie, des briques, etc. Sans doute, tous ces produits sont généralement fabriqués avec des outils primitifs et d'après des méthodes rudimentaires et la main-d'œuvre est le facteur principal dans tous les cas. Dans certaines régions, suivant les conditions locales, les fermiers remplissent aussi les fonctions de porteurs, de bûcherons, de mineurs dans les mines de charbons, de chasseurs ou de pêcheurs. Enfin d'autres sont marchands ambulants ou se livrent à de petits commerces de hasard.

G. LEUR VIE QUOTIDIENNE ⁽¹⁶⁾. — En somme, malgré leur travail pénible et incessant et leur grande ingéniosité, les fermiers vivent à peine au jour le jour. Si la récolte est abondante, ils vivent un peu plus aisément. Mais que la sécheresse ou l'inondation s'abatte sur leurs terres, les familles, qui n'ont jamais de réserves, seront en proie à la misère jusqu'à la saison suivante. D'après une enquête récente de M. J. Lossing Buck, sur l'économie d'une ferme typique, le revenu total d'une année ne dépasse guère 250 dollars chinois, soit à peu près 3.000 francs. Et si l'année est mauvaise, le revenu est dérisoire. D'autre part, les semences ou l'entretien de la ferme absorbent 90

dollars environ : il reste donc de 150 à 160 dollars pour la vie annuelle d'une famille de cinq à six membres, soit environ 3 dollars ou 35 francs par mois et par personne. Sans doute, les vivres sont bon marché, mais les moyens de subsistance sont cependant très limités.

Ces faibles ressources familiales sont répartis comme suit : pour les denrées alimentaires (54,7 %), le loyer (8,1 %), les vêtements (5,9 %), le chauffage et la lumière (18,1 %) ; le reste (13,2 %) est affecté aux besoins moraux et aux éventualités diverses : éducation, amusement, religion, maladies, etc. La vie des fermiers est donc très précaire, leur nourriture ne se compose que des aliments les plus ordinaires. Sauf les jours fériés, la viande (le porc) est rare sur leur table. Dans les années de mauvaise récolte, les privations augmentent. On est généralement très mal nourri à la campagne. Les logements manquent de confort, les pauvres fermiers ont des chaumières de trois ou quatre pièces aux murs lézardés, et recouvertes de paille. Ceux qui sont plus aisés ont, bien entendu, des maisons mieux installées. Les vêtements sont aussi très simples. Ils sont pour la plupart en cotonnade bleue, soit fabriquée par eux-mêmes, soit importée des grandes villes industrielles de la Chine, du Japon ou de l'Angleterre. Pour les autres nécessités, il ne reste que bien peu d'argent. Bref, au point de vue matériel, il ressort que les ressources du fermier chinois suffisent à peine aux besoins les plus élémentaires de tout être humain,

H. LE FERMIER ⁽¹⁷⁾. — Au point de vue matériel, le fermier est donc malheureux; il est mal nourri, mal logé, et mal habillé. Il travaille durement toute l'année, et, en particulier, pendant la saison des récoltes, souvent de l'aurore jusqu'à minuit sans beaucoup de repos; il fournit presque journellement 14 ou 16 heures de travail. En principe, il est laboureur, mais il est aussi jardinier et s'astreint en outre à des métiers secondaires divers. C'est en somme un être misérable.

Mais au point de vue moral, le fermier n'est pas nécessairement moins heureux que beaucoup d'autres. C'est un optimiste; nous le voyons la figure riante quoique hâlée par le froid ou la chaleur. Il a l'air paisible, la taille vigoureuse, ne paraît pas le moins du monde vaincu par la nature. Il travaille beaucoup et désire peu. Il est naïf et simple en paroles, honnête en action. Il observe fidèlement la maxime familière chinoise : « à la face du ciel je ne suis pas honteux, envers mes semblables je n'ai pas à me repentir ». Même sous le rude soleil d'été, il y en a qui chantent, heureux de travailler.

IV

Les paysans en communautés ⁽¹⁸⁾ (ou les associations paysannes)

Après avoir étudié les familles fermières comme élément dans la production, nous devons remarquer que les agriculteurs ne vivent jamais isolément. A

côté de sa vie personnelle et familiale, l'agriculteur a sa vie sociale ou communale. D'une façon générale, les familles fermières sont groupées en communes, en villages de plusieurs centaines de familles, ou en simples bourgades de quelques dizaines de familles. Parmi ces communes, il y en a qui sont composées de familles de différents noms tandis que d'autres sont formées de familles portant le même nom. Vu cette différence, nous pouvons appeler les premières communes rurales dans le sens ordinaire du terme et les dernières « clans ».

A. — LES COMMUNES RURALES (18^a). — Une commune rurale est l'association des familles d'un même village ou parfois de plusieurs villages voisins. A vrai dire, c'est une organisation de « self-government », et tous les membres y sont égaux, sauf la considération de l'âge. Pour délibérer des problèmes concernant la commune, on tient une assemblée à laquelle participent les chefs de toutes les familles. Le chef administrateur est le « syndic » qui est souvent désigné par l'assemblée à la quasi-unanimité des membres. Le syndic est d'habitude un ancien fonctionnaire, un lettré, un vieillard. Le lieu de réunion est souvent une bonzerie ou un temple. La commune est une organisation de coopération, d'assistance, de défense, qui touche même à la vie religieuse et sociale. Nous indiquons quelques-uns des faits visés.

Premièrement, coopération : Au printemps, quand les céréales germent, pour les protéger des animaux, on forme des escouades de gardes qui, tour à tour,

surveillent les champs jour et nuit; chaque maison doit fournir un homme. Il en est de même pour l'irrigation en été, pour paître les buffles et les bœufs, pour creuser les fossés, entretenir les levées et les digues, etc., etc.

Deuxièmement, assistance : Les communes et parfois les membres riches élèvent des greniers publics et y déposent du grain en vue de les donner ou les vendre à bas prix aux paysans pauvres en cas de mauvaise récolte. Si la récolte est bonne, chacun peut y mettre du grain en réserve. Certains villages ont des dispensaires ou des hospices pour les orphelins et les veuves; d'autres villages entretiennent des écoles publiques.

Troisièmement, défense : A la campagne il y a souvent des bandes de maraudeurs, voire de brigands. Pour se défendre contre eux, les paysans de chaque village ou bourg organisent des pelotons populaires armés, sortes de gardes civiques. Quelquefois, plusieurs villages ou bourgs se réunissent et assurent sérieusement la protection de tous.

Quatrièmement, les paysans célèbrent quelquefois dans l'année des fêtes en l'honneur des dieux protecteurs locaux; au culte se joignent des récréations théâtrales, jeux de cirque, tours d'adresse, musique, processions et autres divertissements. C'est aussi une occasion de réunion amicale avec les parents et les amis.

Ces organismes privés nullement officiels assurent très bien des services publics qui, ailleurs, incombent au gouvernement ou aux municipalités,

B. — LE « CLAN » ^(18b). — Tandis que les communes rurales sont plus récentes et se rencontrent surtout dans la Chine septentrionale, les clans sont plus anciens, datant de l'âge féodal et aristocratique et se trouvent encore très souvent dans les provinces du Sud et du Centre. Les clans de plusieurs milliers de personnes, occupant des districts entiers, y sont fréquents; ceux de quelques centaines, encore plus nombreux, détiennent un village entier; ceux de quelques dizaines comprenant les branches issues d'un même trisaïeul, sont de règle dans tout le pays. Les clans sont de texture plus serrée que les communes rurales, car, outre l'intérêt commun à l'égard de leur territoire situé dans la même région et outre leur désir de bon voisinage, les clans ont avant tout un lien très fort: c'est le sang. Tous les membres, portant le même nom, sont les descendants des différentes branches issues de la famille souche avec un ancêtre commun. Dans ces groupes, on garde une hiérarchie de pouvoir selon les générations et l'âge. Les personnes des plus vieilles générations sont les plus influentes. Un oncle jeune est supérieur à un neveu plus âgé et le frère aîné est supérieur aux frères cadets et aux cousins plus jeunes. L'organisation est donc plus hiérarchisée dans les clans que dans l'association rurale. Et la justice familiale est souvent poussée très loin. Les anciens sont comme les sénateurs. Et le chef du clan est désigné par ces anciens; la règle est de le prendre dans la branche aînée. Pour chaque clan il y a une grande bonzerie qui est aussi le centre des assemblées. Quant aux diverses œuvres organisées pour le groupe

entier, on a le même programme que pour les communes rurales. En somme, le clan « est un véritable Etat avec son territoire, ses greniers, ses écoles, ses bonzeries, ses chefs, ses lois, son histoire, ses temples, son culte patrimonial; et il se suffit à lui-même ».

En tout cas, ces organisations (commune et clan) sont créées spontanément par les paysans. Le gouvernement n'y a aucune participation positive. A la fin de la dynastie manchoue toutefois le gouvernement avait ressuscité des associations agricoles qu'il est bon de rappeler.

C. — L'ASSOCIATION AGRICOLE PROPOSÉE PAR LE GOUVERNEMENT (19). — En 1907, le Ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce proposa à l'empereur l'établissement d'associations agricoles pour le développement de l'agriculture en Chine. Des règlements sur leur organisation et leur contrôle furent exposés par le ministre et décrétés par l'empereur. Mais, en 1912, quand la République fut établie, les règlements ont été révisés par le Ministre de l'Agriculture et des Forêts. Ils furent alors exposés en 36 articles. Pour bien en comprendre l'organisation, la fonction, leur rapport avec le gouvernement régional, provincial, ou central, il suffit d'exposer les articles les plus importants.

ART. 1 : Le but principal de l'établissement des associations agricoles est l'amélioration et le développement de l'agriculture en Chine.

ART. 5 : Des organisations comprennent 4 catégories :

- 1) L'Union Nationale de l'Agriculture.
- 2) L'Association Provinciale de l'Agriculture.
- 3) L'Association Municipale de l'Agriculture.
- 4) L'Association Rurale ou Communale de l'Agriculture.

ART. 6 : Les membres de l'Association doivent être :

- 1) Ceux qui connaissent la science de l'Agriculture.
- 2) Ceux qui ont l'expérience de la culture.
- 3) Ceux qui possèdent des terres ou des prairies.
- 4) Ceux qui sont engagés dans les entreprises agricoles, fermiers et laboureurs.

ART. 7 : Les associations rurales ou communales sont organisées par les membres des communes ou des villages. Les associations municipales sont organisées par les députés des associations rurales ou communales. Les associations provinciales sont organisées par les députés des associations municipales. L'Union nationale de l'agriculture est organisée par les députés des associations provinciales (4 par province), et présidée par le Ministre de l'Agriculture et du Commerce.

ART. 9 : Avant d'établir une telle association, les règlements doivent en être approuvés par l'autorité de la région.

ART. 20 : Les associations peuvent proposer tous projets concernant l'amélioration et le développement de l'agriculture à l'autorité locale et celle-ci peut leur demander toutes informations au sujet des conditions agricoles. Pendant les années de famine, les associations doivent faire des rapports détaillés sur la situation.

ART. 22 : Les associations provinciales doivent établir des foires des produits agricoles et organiser des expositions agricoles.

ART. 23 : Les associations municipales doivent déléguer des membres pour la propagande des perfectionnements techniques concernant les cultures.

ART. 24 : Toutes les associations doivent établir des écoles pour les fermiers en hiver en vue de leur donner les informations importantes et nécessaires à l'égard de la culture.

Il n'est pas douteux qu'une grande bonne volonté et un patriotisme intelligent ont dicté ces projets d'association. Mais il est à remarquer que ces organisations ont été principalement composées de lettrés et de petits bourgeois. Les laboureurs et les fermiers n'ont point été touchés par cette réglementation. C'est pourquoi récemment sous le contrôle du parti Kwo Min tang on a créé des associations principalement composées de paysans.

V

Industrie forestière, la pêche et le pâturage

En ce qui concerne l'agriculture, on doit mentionner aussi l'industrie forestière, la pêche et le pâturage.

A. — L'INDUSTRIE FORESTIÈRE (20). — D'après les statistiques relatives à la superficie des forêts dans les différents pays, le Japon possède une étendue de forêts couvrant 59 % de sa superficie totale, pour la Russie la proportion tombe à 39 %, pour les Etats-Unis à 26 %, et pour l'Inde à 24 %. Quant à la Chine, son pourcentage en forêt n'est que de 5 % de sa superficie. Cela paraît d'autant plus bizarre qu'elle est un pays essentiellement agricole. Cette insuffisance forestière

doit être attribuée autant au défaut de reboisement dû à la négligence des paysans qui gaspillent le bois sans songer à renouveler les plantations qu'à l'inertie du gouvernement qui n'a pas encore institué de lois pour la défense des forêts et qui frappe les bois d'un impôt exorbitant. En Chine, il y a trois régions forestières principales: la Mantchourie, le bassin du fleuve Yuan dans les provinces de Hou-nan et Kwei-tcheou, et le bassin du fleuve Min dans la province du Fou-kyen. La valeur totale des bois produits annuellement dans ce pays est de 50 millions de dollars chinois environ (les dix-huit provinces produisant les $4/5^e$ et la Mandchourie $1/5^e$). La valeur du bois consommé annuellement est à peu près de 65 millions de dollars chinois. On est donc obligé d'importer chaque année de l'étranger pour 15 millions de dollars de bois. Pour avoir une quantité de bois suffisante à la consommation nationale, pour assainir le climat, et pour prévenir l'inondation ou la sécheresse, on se propose, à l'heure actuelle, d'entrer énergiquement dans la voie des réformes.

B. — LA PÊCHE ET LE PATURAGE (21). — La pêche et le pâturage sont aussi des industries de grand avenir, mais qui n'ont pas encore été développées. Il y a plusieurs millions de pêcheurs en Chine qui s'adonnent à ce métier principalement sur les lacs, les fleuves et les côtes de l'océan. Ils suivent fidèlement les méthodes de leurs aïeux, tout en employant aussi quelques méthodes nouvelles acquises par leur expérience propre. Ils sont très habiles et font généra-

lement des pêches fructueuses. Cependant, pour la pêche au large de la côte et pour les proies plus grosses telles que les baleines et les requins, leurs moyens apparaissent tout à fait insuffisants.

La Mongolie et la Mantchourie méridionale sont les régions renommées pour les pâturages de moutons. Il y a 700.000 Mongols occupés là, et sans doute d'autres tribus encore. Les moutons élevés sont en Mongolie au nombre de 1.400.000 environ, de 400.000 en Mantchourie. Les moutons atteignant un nombre total d'environ 30 millions dans le pays entier; une grosse quantité de laine est exportée annuellement. Dans les dix-huit provinces, 24 compagnies sont déjà établies pour l'élevage des divers animaux. Des procédés nouveaux pour améliorer les races ovines ont été proposés et examinés. Si le résultat se montre satisfaisant, l'industrie lainière chinoise sera appelée à un avenir considérable. D'après une statistique récente du ministère de l'Agriculture et du Commerce les autres animaux domestiques principaux élevés annuellement en Chine sont décomptés de la façon suivante : chevaux, 4.500.000; buffles, bœufs et vaches, 22.000.000 ; ânes et mulets, 5.000.000 ; porcs, 70.000.000. On voit par ces quelques chiffres l'importance que présente l'élevage des animaux domestiques qui est assez régulièrement réparti dans toutes les régions de l'immense pays.

(1) D'après M. Dubarbier.

(2) Bibl. 1, agriculture.

(3) Bibl. 1, agric.; Bibl. 34, ch. agric

(3 A) Un meou 7^a, 69.

(4) Bibl. 34, ch. agric.

- (5) Bibl. **1**, agric.
 - (5 A) Bibl. **46**, pp. 220 et 232.
 - (6) Bibl. **1**, agriculture.
 - (7) Bibl. **2**; Bibl. **43**, p. 29.
 - (8) Bibl. **43**, pp. 3-6.
 - (9) Bibl. **2**; Bibl. **43**; Bib. **4**, 1^{re} partie; Bibl. **20**.
 - (9 A) Bibl. **39**, N° 11, pp. 30 et 31.
 - (10) Bibl. **46**, pp. 220 et 232.
 - (11) Bibl. **49**, pp. 220-222 et 226-227.
 - (12) Bibl. **42**, pp. 62-63.
 - (13) Bibl. **2**.
 - (14) Bibl. **42**, p. 43; Bibl. **44**, p. 13; Bibl. **5**.
 - (15) Bibl. **2**.
 - (16) Bibl. **2**; Bibl. **42**.
 - (17) Bibl. **2**.
 - (18) Bibl. **2**; Bibl. **13**.
 - (18 B) Bibl. **31**.
 - (19) Bibl. **1**, agriculture.
 - (20) Bibl. **9**, ch. 18; Bibl. **1**, industrie forestière.
 - (21) Bibl. **1**, pêche et pâturage; Bibl. **9**, ch. 21.
-

CHAPITRE II

Industries diverses

I

Les petites industries

A. — LEUR RÔLE ET LEUR IMPORTANCE DANS LA PRODUCTION. — Dans l'étude des industries de la Chine, il est bon de distinguer les petites industries de méthode ancienne des industries à caractère moderne qui y existent depuis peu. Tout d'abord, considérons les premières qui continuent à jouer un rôle presque de premier ordre dans une grande partie de la Chine, surtout là où n'ont pas ou presque pas pénétré les moyens de transport modernes, dans toutes les petites villes et à la campagne, par exemple. Et dans la plupart des grandes villes, ces petites industries ont encore une place assez importante. Sans doute, il est bien employé certains produits fabriqués dans les usines des grandes villes ou importés

des pays étrangers; néanmoins, la grande part des produits consommés dans les familles sont encore fabriqués par les artisans.

D'après une statistique ⁽¹⁾ du Ministre de l'Agriculture et du Commerce, on comptait en Chine, en 1915, 2.394.334 maisons de fabrication (petits ateliers ou usines modernes). Le nombre total des ouvriers était de 10.759.071 comprenant 8.656.377 hommes et 2.103.594 femmes. Mais pour les ouvriers et les ouvrières des usines modernes, leur nombre n'était que de 637.551. En somme, cette constatation nous amène très clairement aux conclusions suivantes : Premièrement chaque maison de fabrication, en Chine, ne comprend en moyenne que 4 ou 5 personnes (dix millions d'ouvriers étant répartis en deux millions de maisons). Le nombre d'ouvriers par maison est donc très limité. C'est dire que l'industrie chinoise n'existe encore que sur une faible échelle. Deuxièmement, les ouvriers des usines n'égaleut que les 6 % du total des ouvriers. Cela prouve nettement que l'ancienne industrie est encore prédominante dans ce pays. Troisièmement, parmi les ouvriers, la proportion des hommes est $\frac{4}{5}$ et celle des femmes, $\frac{1}{5}$. Nous voyons par là que les femmes en Chine ont occupé une place assez importante dans la production industrielle.

B. — LES DIFFÉRENTES CATÉGORIES D'INDUSTRIES ⁽²⁾.
— Quant à la classification des petites industries l'on peut désigner au moins cinq catégories: 1° l'industrie familiale; 2° l'industrie itinérante ou ambulante;

3° l'industrie d'artisan indépendant ; 4° l'industrie domestique et 5° l'industrie manufacturière.

1° L'industrie familiale est constituée par les métiers accessoires des familles paysannes dont nous avons parlé dans le premier chapitre. En règle générale, les paysans se suffisent à eux-mêmes. Mettons de côté les produits alimentaires, ils peuvent encore construire de simples demeures d'habitation ; ils peuvent aussi faire des meubles simples en bois tels que bancs, tables, etc., et confectionner leurs vêtements. En un mot, ils produisent à peu près tout ce qui est nécessaire à leur vie domestique.

2° L'industrie itinérante ou ambulante comprend les artisans qui parcourent villes et campagnes pour aller chercher sur place des clients. En général, ils possèdent des outils spéciaux pour leurs métiers, tandis que leurs clients doivent leur fournir les matières premières et payer leurs services. Ce sont des cordonniers, qui portent sur leur épaule tout leur outillage et un petit approvisionnement de cuir ; des maçons, des rétameurs, des charpentiers, des raccommodeurs de parapluies et d'ombrelles, des raccommodeurs de porcelaines et de poteries. Quelquefois, ils cumulent les travaux de colporteurs et d'ambulants et recherchent des clients susceptibles d'acheter des produits déjà fabriqués.

3° L'industrie des artisans indépendants se distingue de la précédente en ce que ceux-ci travaillent la plupart du temps chez eux et font des étalages devant leur maison pour présenter aux passants les objets qu'ils ont fabriqués ; ces artisans travaillent aussi

à l'occasion chez les employeurs qui les demandent. Ils sont donc à la fois petits industriels et petits commerçants. Il y a aussi de petits entrepreneurs indépendants comme les tailleurs et les couturières, les forgerons, les chaudronniers, les rempailleurs de chaises, etc. Ceux-ci ne sollicitent pas la clientèle, elle vient d'elle-même à eux plutôt.

4° L'industrie domestique comprend un système par lequel les employeurs fournissent les matières premières et indiquent le travail désiré à des ouvriers travaillant chez eux. Dans cette catégorie on distingue les entrepreneurs ou capitalistes et les ouvriers à domicile.

5° L'industrie manufacturière: J'emploie cette épithète pour indiquer des entreprises déjà assez lancées mais non encore tout à fait modernisées. L'exploitation se fait dans un local assez vaste, bien installé avec un bon nombre d'ouvriers ou d'ouvrières; aussi le rendement est-il déjà bien plus important que dans les autres industries. Cette usine est en voie de devenir une usine moderne.

C. — LES ATELIERS OU MAISONS DE FABRICATIONS. — D'une façon générale, ce sont des maisons occupées par une famille qui y vit, y travaille, ayant ou non installé des étalages devant sa porte pour vendre les produits fabriqués. Cette famille peut se comparer à celle des fermiers; elle est composée de cinq ou six membres en moyenne: le chef de famille et sa femme, avec leurs enfants, la mère et parfois des frères, des belles-filles et leurs enfants, etc. Presque

toujours le chef de famille dirige lui-même son industrie, et assume la surveillance des ouvriers et apprentis. Si c'est une petite maison, le chef de famille travaille seul ou avec un petit nombre d'apprentis. Mais généralement l'atelier est composé du chef, puis des compagnons, ouvriers et apprentis. Les ouvriers sont soit ses parents, frères ou cousins, soit des artisans ambulants, c'est-à-dire sans ateliers à eux. Quant aux femmes, elles ne s'occupent pour la plupart que du ménage; elles ont donc la vie plus aisée que les femmes des fermiers. Ces maisons ou ateliers sont souvent situés dans les bourgades, les bourgs ou les villes. Bien entendu, elles sont mieux installées que les fermes des hameaux. Néanmoins, elles ne sont ni bien éclairées ni bien aérées. D'ailleurs, les laboureurs travaillent le plus souvent au dehors, tandis que les ouvriers travaillent toujours à l'intérieur. C'est pourquoi les conditions de travail pour les ouvriers sont moins favorables. Dans les bonnes années, les ouvriers sont occupés toute l'année et toute la journée. En règle générale, ils travaillent de 12 à 14 heures par jour. Ils n'ont aucun jour de congé hormis aux trois fêtes importantes : la fête de Midi au début de l'été, la fête de la Lune au milieu de l'automne, et le Nouvel An. C'est surtout pour le Nouvel An que l'on se repose; on s'amuse pendant deux semaines environ. Il y a cependant encore quelques autres jours fériés pour d'autres fêtes moins importantes comme le jour des arbres au printemps, le jour consacré au souvenir des ancêtres, etc., etc. Mais les ouvriers travailleurs ne suspendent pas leur travail pour ces occasions.

D. — LE RENDEMENT DU TRAVAIL (3). — Le travail est assez pénible pour les ouvriers parce qu'ils ne sont pas suppléés par les machines. En général, les forces musculaires de l'homme priment la force motrice. C'est ce qui explique l'insuffisance productive de la Chine comparée aux pays où la machine et la force hydro-électrique sont rationnellement utilisées. On travaille assurément beaucoup en Chine, mais la valeur et le rendement des produits y sont médiocres. Ce fait est mis en évidence par le tableau ci-dessous :

*Compararaison entre l'industrie de la Chine,
du Japon et des Etats-Unis*

PAYS —	Nombre des usines et des maisons de fabrications —	Nombre des ouvriers —	Valeur totale des produits fabriqués —
Chine (1915)...	2.394.337	10.759.971	1.200.403.031 (dollars chin)
Japon (1917)...	20.966	1.280.964	1.867.000.000 (yen)
Etats-Unis (1915)	275.791	10.658.881	\$ 24.246.475.000

D'après ce tableau, nous voyons que la Chine a une population ouvrière dix fois plus forte que celle du Japon et égale à celle des Etats-Unis, mais la valeur des produits fabriqués en Chine n'égale que les 60/100^e de celle du Japon et les 5/100^e de celle des Etats-Unis. En d'autres termes, un ouvrier japonais ou américain, grâce aux machines et à la force hydro-électrique fournit un travail environ 20 fois plus considérable que celui de l'ouvrier travaillant à peu

près uniquement à la main comme dans notre pays. Pour améliorer cette situation, il importe d'adopter les principes du système industriel moderne.

E. — LA VIE QUOTIDIENNE DES OUVRIERS (4). — Il est reconnu que si les ouvriers ne produisent pas énormément, ils ne consomment pas beaucoup non plus. Leur vie, bien que pénible, est pourtant moins rude que celle des petits fermiers. Leur logement est meilleur, mais il est plus éloigné de la nature salubre. Leur nourriture est aussi peu substantielle ; ils mangent rarement de la viande sauf au premier et au quinzième jour de chaque mois (au Sud ce sont au second et au seizième) et aux jours de fêtes. Les vêtements sont aussi bien simples et bien insuffisants. Bien entendu, on travaille beaucoup, mais avec plusieurs interruptions au cours de la journée. On se repose pour fumer ou pour boire une tasse de thé. Parfois on cause joyeusement ou on chante en travaillant. Les ouvriers d'usines modernes où le machinisme exige une attention constante ne peuvent pas comprendre les joies relatives de l'ouvrier chinois.

F. — APPRENTISSAGE (5). — L'apprentissage est attaché au système des petites industries depuis des siècles. Avant de devenir artisan, on doit passer par une période d'apprentissage chez un patron. Aussitôt qu'un garçon a douze ou treize ans, si ses parents désirent lui faire apprendre un métier, il est recommandé par un parent ou un ami de la famille comme apprenti à un patron du métier choisi. Il doit alors reconnaître le patron comme son maître et celui-là

l'accepte comme élève, ou plutôt comme quasi-esclave. L'apprenti doit rester chez son patron de trois à six ans. Pendant la première ou les deux premières années, l'apprenti est occupé principalement au service domestique qui ne concerne que partiellement son métier. Il sert le patron, les ouvriers et les membres de la famille. Il mange et couche chez le patron, mais celui-ci ne lui donne pas de gages, seulement des étrennes pour les fêtes les plus importantes. Si l'apprenti commet quelque faute ou erreur, s'il se montre ignorant ou maladroit, il est châtié, battu rudement. En somme, c'est un esclave dans la maison. Pendant les deuxième et troisième années le patron lui donne de temps à autre quelques indications concernant son métier. La période d'apprentissage terminée, l'apprenti le plus souvent reste ouvrier dans la même maison pour se perfectionner; et il est très mal payé. Ces habitudes traditionnelles sont évidemment un défaut grave qui devra être évité dans la réorganisation économique de la Chine.

G. — LES CORPORATIONS OU GUILDS D'ARTISANS (6). — Comme cela existait en Europe au Moyen-Age, il y a cinquante ans dans les bourgs ou les villes à l'intérieur de la Chine, les artisans avaient des organisations collectives pour soutenir leurs intérêts communs. Même à ce jour, dans les grandes villes, plusieurs de ces corporations existent encore à côté des syndicats récemment constitués. Ces organisations avaient un rôle de tous les jours dans la production, et aussi dans le commerce. A l'origine, ce n'étaient sans doute que des réunions amicales de parents et

d'amis du même métier, mais elles ont occupé peu à peu une grande place.

Ces associations sont très nombreuses et diverses; elles portent en chinois plusieurs noms, Hang, Kongso, Pang, qui sont usités suivant les régions et qui sont appliqués sans beaucoup de précision aux unes et aux autres. Il semble qu'il faille distinguer deux grandes catégories parmi les associations, les unes sont plutôt des corporations ou guilds, les autres des associations provinciales. De ces dernières, nous parlerons plus loin. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que ces matières n'étaient pas réglées par la loi, mais seulement par les conventions des parties ou même par des habitudes et des traditions. Parlons ici des corporations d'artisans. Dans les corporations, la plupart des membres sont les patrons des maisons de fabrication; les ouvriers et apprentis n'y ont pas de représentants. Les buts principaux d'une corporation sont les suivants : secours mutuel, conciliation des difficultés entre les membres, défense contre les agressions des concurrents, des fonctionnaires malhonnêtes, ect.; il s'agit aussi de monopoliser le marché, de surveiller les poids et mesures, de régler les prix des denrées, les salaires et les étrennes des ouvriers, le contrôle des apprentis. Chaque année, à date fixe, des réunions amicales avec banquet sont organisées; on prend gaiement contact les uns avec les autres et l'on rend hommage au dieu du métier. En même temps, on discute les questions générales, on propose des initiatives qui sont approuvées ou rejetées d'un commun accord. A certaines époques on

désigne les dirigeants. Ces organisations sont toutes démocratiques puisque chacun a une part égale d'autorité. Le contrôle sur les membres est très rigoureux; si des traîtres ont violé quelque règle, ils sont boycottés immédiatement et ne peuvent plus travailler dans la ville ou dans le voisinage. Ces corporations existent par la force de la coutume et vivent selon leurs traditions: l'Etat ne les connaît pas.

A l'heure actuelle, les usines s'étant développées, le nombre des ouvriers ayant augmenté, les conditions économiques ayant changé, les rapports entre régions diverses étant plus faciles, les anciennes corporations se transforment ou disparaissent.

II

Des industries modernes

A. — CAUSES ET HISTOIRE DE LEUR DÉVELOPPEMENT (7). — Aucune industrie à caractère moderne n'existait chez nous antérieurement à l'année 1862 où un chantier pour la construction des vaisseaux fut établi à Ngan-khing. Pour retracer l'histoire et les causes du développement des industries modernes jusqu'à nos jours, on peut, d'après M. Yang Hing-fu, distinguer cinq périodes depuis 1862 :

1° La Période de l'Industrie à base Militaire (1862-1881). Il y avait longtemps que la Chine avait pris contact avec les Européens ; mais elle connaissait encore très imparfaitement la fabrication mécanique

selon les méthodes modernes. Ce fut après avoir été témoin de l'efficacité des nouvelles armes européennes dans la soumission de la révolte de Thaï-phing et après que la Chine eut été battue par les puissances étrangères au moyen de leurs armes perfectionnées et de leurs navires de guerre, que le gouvernement de Péking reconnut la supériorité de la mécanique moderne. Comme la Chine ne voulait pas être toujours humiliée par ses voisins, elle s'ingénia à se procurer des moyens de défense. En 1862, Tseng Kwo-fan prit l'initiative d'établir le premier chantier pour la construction des vaisseaux à Ngan-khing et en 1865 de plus vastes ateliers furent installés à Chang-hai sous l'appellation anglaise : « Kiangnan Dock and Engineering Works ». En 1866, Tso tsong-thang organisa à Fou-tcheou le Bureau des constructions navales. En 1867, Li Hong-tchang organisa deux arsenaux : celui du Kyang-nan à Chang-hai et un autre à Nanking. En 1877, un autre arsenal fut établi au Seu-tchihwan. En outre, durant cette période, des personnages influents, tels que Tseng et Li, envoyèrent des étudiants en Europe et établirent une école navale à Thyen-tsin. Le but principal était de former des chefs pour l'armée et la marine. Malheureusement, tous ces efforts n'aboutirent pas à cause de l'insuffisance des connaissances fondamentales ; évidemment, on ne pouvait surpasser ni même égaler les pays étrangers où le progrès raisonné se poursuivait de jour en jour. Aussi, la Chine fut-elle de nouveau battue et toujours au plus grand profit des autres puissances.

2° La Période de l'Industrie basée sur la Coopération du Gouvernement avec les riches Commerçants et Industriels (1882-1894). Dans cette période, le gouvernement, en vue de développer la vie économique, comprit la nécessité de moderniser l'industrie chinoise. Les gouverneurs les plus importants, comme Li Hong-tchang et Tchang Tche-tong, sont les artisans à jamais fameux de cette immense entreprise. Li proposa, en 1887, l'établissement d'une usine de tissage à Chang-hai et organisa la même année des ateliers pour frapper la monnaie de bronze à Thyen-tsin et à Pao-ting. Tchang Tche-tong fit plus encore : il fit établir à Canton, en 1886, une filature de soie ; en 1887, un atelier pour frapper la monnaie du bronze et de l'argent ; et, en 1889, une usine de tissage de toile et une usine métallurgique ; puis, à Han-yang, une usine métallurgique et un arsenal, et à Wou-tchhang, des filatures et des tissages pour la soie, le coton et le chanvre. Sans doute, d'autres usines pour la fabrication des allumettes et des filatures furent aussi organisées en plusieurs endroits sur la base d'une coopération du gouvernement avec les riches commerçants et industriels, mais elles furent peu nombreuses.

3° La Période de l'Apparition des Usines Etrangères en Chine (1895-1902). Après la guerre sino-japonaise (1894-1895), la Chine dut signer un traité par lequel les étrangers avaient le droit d'établir des usines en Chine. Depuis cette époque, un nombre considérable d'usines étrangères, notamment japonaises et anglaises, s'installèrent chez nous. C'étaient

pour la plupart des usines de tissage et de filature, principalement à Chang-hai. Témoin des gros profits réalisés par ces entreprises, la Chine sortit de son engourdissement. Le projet militaire fut abandonné et des établissements industriels pour le développement de la production furent proposés. C'est alors qu'on voit s'organiser plusieurs industries chinoises, comme le Ta-cheng, filature de Nan-thong, et la « Compagnie de l'Imprimerie Commerciale », qui maintenant sont des firmes de première grandeur.

4° A la période précitée succéda la période d'encouragement gouvernemental jusqu'à la fin de la dynastie mantchoue en 1911. Tsai-tchen fut envoyé en Europe pour visiter et étudier les industries modernes des pays les plus avancés. Le ministère de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, qui n'existait pas encore en Chine, fut créé à ce moment et adjoint au gouvernement. Les règlements pour l'enregistrement des compagnies et les lois commerciales furent établis ; les écoles techniques furent fondées ; des expositions organisées. Le développement de l'industrie reçut durant cette période une impulsion décisive.

5° La Période de Participation du Peuple même au progrès industriel (depuis 1912). Pendant les premières années de la République, de nombreuses guerres civiles sévirent dans différentes parties de la Chine. Le gouvernement n'eut donc pas la possibilité de s'occuper de la marche du mouvement industriel. Puis la guerre mondiale éclata en 1914. Toutes les grandes puissances, excepté l'Orient et les

États-Unis dans les débuts, furent entraînées dans le conflit. Une bonne occasion pour faire progresser son industrie était offerte à la Chine. En outre, le Japon profita des circonstances pour envoyer un ultimatum au gouvernement de Péking réclamant des privilèges illégitimes formulés en 21 articles. Ainsi humilié, le peuple chinois s'efforça de boycotter les produits japonais. En conséquence, les usines chinoises, organisées avec des capitaux chinois, prirent une extension nouvelle. En 1903, le nombre d'usines établies est de 12.415; en 1916, il est de 23.765 ; il a donc presque doublé.

B. — CLASSIFICATION DES USINES ENREGISTRÉES AU GOUVERNEMENT (8). — D'après la statistique du ministère de l'Agriculture et du Commerce, cette classification est la suivante :

Filatures et teintureries de coton.....	80
Usines électriques.	83
Minoteries.	62
Fabriques d'allumettes.	50
Fabriques de bougies et de savons.....	28
Filatures de soie	20
Imprimeries.	18
Fabriques de cigarettes	17
Fabriques d'huile.	15
Moulins à riz	13
Usines métallurgiques.	10
Fabriques de poteries	9
Fabriques de conserves	8
Tuileries et briquetteries	8
Papeteries.	7

Tanneries.	7
Compagnies des eaux	5
Fabriques de vin	5
Verreries.	4
Fabriques de ciment	4
Usines à transformer les œufs.	4
Fabriques de camphre	3
Fabriques de potasse	3
Fabriques de glaces	3
Raffineries de sucre	2
Raffineries de sel	2
Fabriques d'asbeste.	2
Fabriques de sacs de chanvre.	1
Fabriques de poudre à blanchir.	1
Fabriques de crème de pois.	1
Total.	475

D'après cette liste, on peut remarquer que les industries les plus importantes sont les filatures et teintureries de coton, les usines électriques, les minoteries, les fabriques d'allumettes, les fabriques de bougies et de savons et les filatures de soie.

C. — RÉPARTITION DES USINES ET COMPAGNIES INDUSTRIELLES (9). — D'après une autre statistique du même ministère, les usines diverses déjà fondées en 1919 étaient dispersées dans toutes les provinces de Chine comme le montre le tableau suivant. Et l'on doit remarquer que le Kyang-sou tient le premier rang, vu qu'elle comprend Chang-hai, principal centre industriel de la Chine, ainsi que d'autres villes industrielles assez importantes, et que le Tche-li, le Tchœ-kyang, le Kwang-tong et le Chan-tong viennent ensuite.

*Usines et Compagnies Industrielles
officiellement reconnues par le gouvernement
dans les diverses provinces et le total de tous genres*

Provinces	Usines	Compagnies	Total de tous genres comprenant les privées
Péking	12	79	233
Tché-li.	45	74	1443
Fong-thyen	19	25	945
Fng-thyen.	19	25	945
Ki-lin.	4	50	570
Hei-long-kyang. . .	3	3	254
Chan-tong.	31	71	785
Ho-nan.	14	34	777
Chan-si.	9	26	1360
Kyang-sou.	155	285	1284
Ngan-hwei.	12	32	475
Kyang-si.	10	26	1650
Fou-kyen	20	52	1084
Tchœ-kyang	42	12	1465
Hou-pei	19	56	467
Hou-nan.	11	32	549
Chân-si.	3	4	376
Kan-sou.	1	5	152
Sin-kyang	0	0	27
Seu-tchhwan. . . .	17	40	3732
Kwang-tong.	33	75	1091
Kwang-si.	1	5	76
Yun-nan.	0	4	105
Kwei-tcheou.	0	3	81
Jehol.		1	181
Tchhakhar		6	146
Swei-yuan.			25
ailleurs.	4	4	
Total.	475	1202	21321

D. — OUTILLAGE DES USINES (10). — A ce sujet, les statistiques manquent. Avant la République, aucune

statistique n'avait été établie sur ce point, et depuis on ne possède que celles concernant les années de 1912 à 1915. Voici les données de celle de 1915 :

Usines :

Possédant la force motrice	488
Ne possédant pas la force motrice.....	20.258
Total.	20.746

Machines à vapeur :

Nombre de machines	353
Chevaux-vapeur.	53.597

Machines électriques :

Nombre de machines	261
Chevaux-vapeur.	16.105

Autres machines :

Nombre de machines	381
Chevaux-vapeur.	12.277

Consommation en charbon 1.206.322 tonnes anglaises.

D'après M. Yang Hing-fo, les usines possédant la force motrice se multiplient rapidement et le nombre de celles qui en sont dépourvues diminue dans la même proportion. Les usines reconnues par le ministère de l'Agriculture et du Commerce sont pour la plupart munies de la force motrice, parce qu'elles ont à leur disposition des capitaux considérables .

Quant à la répartition de la force motrice dans les usines des différentes provinces, on peut remarquer que le Kyang-sou est la province qui possède le plus grand nombre d'usines ayant la force motrice. Le Chan-tong et le Kwang-tong viennent aux deuxième et troisième rangs. Ce sont les provinces où l'indus-

trie est le mieux outillée. D'ailleurs, on peut remarquer aussi que la province de Tchœ-kyang a le plus grand nombre d'usines dépourvues de force motrice et que les provinces de Tche-li, Seu-tchhwan et Kyang-si viennent ensuite. Cela prouve que dans ces provinces, la main-d'œuvre joue encore le principal rôle.

E. — CAPITAUX DONT DISPOSENT LES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS (11). — D'après une statistique de 1913, les usines peuvent être classées comme suit d'après l'importance des capitaux dont elles disposent :

Capitaux	Usines
—	—
1. Au-dessous de 10.000 dollars chinois.....	258
2. De 10.000 à 50.000 — —	180
3. De 50.000 à 100.000 — —	41
4. De 100.000 à 200.000 — —	39
5. De 200.000 à 500.000 — —	27
6. De 500.000 à 1.000.000 — —	11
7. Au-dessus de 1.000.000 — —	9
Total..... 49.857.160	565

On voit par là que la plupart des usines ne possèdent que de faibles capitaux.

F. — LA MAIN-D'ŒUVRE (11^a). — La distribution de la main-d'œuvre dans les diverses usines est la suivante :

Industries	1912	1913	1914	Hommes	Femmes
Tissage et teinture ..	128.497	249.324	288.212	122.978	165.274
Machines et outils...	33.167	33.697	37.515	36.997	518
Produits chimiques ..	154.621	94.745	118.066	104.509	13.557
Aliments.....	208.900	181.732	141.566	91.450	50.116
Succédanées.....	30.726	64.352	30.004	21.054	3.957
Produits spéciaux...	5.773	4.040	9.161	9.147	14
Total.....	661.784	630.890	624.524	391.126	233.398

En somme, l'industrie du tissage et de la teinture absorbe la plupart des bras, ouvriers aussi bien qu'ouvrières. Le pourcentage des hommes est 65, celui des femmes 35.

G. — LES CONDITIONS DU TRAVAIL DANS LES USINES (12).
— Nous examinerons : 1° la durée du travail, 2° le salaire, et 3° le rendement.

1° La durée du travail varie selon la catégorie de l'usine. Dans les usines du gouvernement, on travaille en moyenne de 9 à 12 heures par jour. Dans les usines privées, la durée du travail est de 12 à 14 heures. Dans les filatures de coton, les machines sont en activité toute la journée et toute la nuit. Le travail y est divisé en deux parts : de six heures du matin à six heures du soir et de six heures du soir à six heures du matin. Les ouvriers de ces usines sont donc aussi divisés en deux équipes qui travaillent l'une après l'autre. En général, les ouvriers n'ont pas beaucoup de temps pour se reposer au cours de leur travail, sauf une demi-heure environ pour le déjeuner. Dans la plupart des usines, il n'y a qu'un jour de congé par quinzaine. En outre, on observe aussi le repos pour quelques jours de fête, comme le jour

de l'an, la fête nationale, et les trois fêtes de l'ancien régime.

2° Quant aux salaires, nous allons exposer leur moyenne dans chaque région. Le tableau ci-dessous indique les tarifs appliqués de 1914 à 1916 :

Provinces	Salaires en dollars chinois par jour			
	hommes		femmes	
	maximum	minimum	maximum	minimum
Péking.	0,30	0,14	0,09	0,07
Tche-li.	0,29	0,14	0,26	0,15
Fong-thyen.	0,33	0,18	0,15	0,12
Ki-lin.	0,45	0,20	0,10	0,06
Hei-long-kyang. . . .	0,28	0,17		
Chan-tong	0,25	0,19	0,26	0,14
Ho-nan	0,24	0,12	0,20	0,11
Chan-si	0,23	0,12	0,13	0,08
Kyang-sou	0,53	0,23	0,35	0,28
Ngan-hwei	0,24	0,16	0,21	0,16
Kyang-si	0,25	0,15	0,15	0,09
Fou-kyen	0,37	0,21	0,22	0,12
Tchœ-kyang	0,28	0,17	0,24	0,14
Hou-peï	0,32	0,15	0,20	0,12
Hou-nan	0,26	0,14	0,19	0,15
Chàn-si	0,19	0,10	0,13	0,08
Kan-sou	0,22	0,14	0,21	0,09
Sin-kyang	0,40	0,26	0,22	0,14
Seu-tchhwan	0,47	0,14	0,14	0,09
Kwang-tong	0,45	0,23	0,22	0,18
Kwang-si	0,45	0,23	0,25	0,14
Yun-nan	0,33	0,17	0,11	0,07
Kwei-tcheou	0,16	0,11	0,07	0,05
Jehol	0,21	0,18		
Tchhakhar	0,21	0,15	0,08	0,05
Swei-yuan	0,20	0,11		

D'une façon générale, avec un salaire si restreint, les ouvriers ne peuvent évidemment que vivre très chichement.

Ces salaires sont payés soit à l'heure, soit à la pièce. L'adoption de l'une ou l'autre de ces méthodes dépend de la facilité de contrôle dans chacune des productions. Mais il est à remarquer que dans le paiement à la pièce, il y a souvent un intermédiaire entre les patrons et les ouvriers. Quand le patron a fixé une certaine quantité d'objets à fabriquer, il se décharge le plus souvent sur un « chef-contremaître » qui assume toute responsabilité pour la bonne livraison des pièces désirées dans un délai déterminé. Ce chef-contremaître va donc distribuer le travail lui-même aux ouvriers ou laissera faire ses sous-contremaîtres qui le distribueront à leur personnel. Et c'est de la même façon que sont réglés les salaires. Cependant, les salaires subissent un prélèvement de la part des contremaîtres, bien que ceux-ci ne travaillent pas beaucoup en réalité; aussi le salaire d'un ouvrier est-il minime quand il lui parvient.

En dehors des salaires, il faut noter quelques suppléments dont profitent les ouvriers : participation à une partie des bénéfices, récompenses diverses, etc. Toutefois, ces avantages ne sont jamais très importants.

3° Quant au rendement du travail des ouvriers, une comparaison entre les ouvriers chinois et les ouvriers étrangers paraît assez difficile à établir, vu les différences aux points de vue social, physique

aussi bien qu'économique. Les ouvriers chinois étant mal payés et par conséquent mal nourris et mal logés, leur rendement est naturellement moindre que ce qu'il devrait être. Les statistiques nous montrent qu'un ouvrier anglais, avec un salaire double de celui d'un ouvrier chinois, peut donner un rendement trois fois plus important. Il faut néanmoins tenir compte des circonstances plus favorables où se trouve l'ouvrier anglais, mieux installé à l'usine, mieux aidé par les machines, entraîné par la discipline et l'éducation, fortifié par une bonne nourriture, etc., etc. Si un ouvrier chinois était mis dans de telles conditions, il est à croire qu'il ne donnerait pas un moindre rendement. La grève récente des porteurs de charbon, à Chang-haï, semble confirmer cette opinion. Ces ouvriers ayant été remplacés par des Russes payés deux ou trois fois plus qu'eux, ceux-ci ne donnèrent pourtant qu'un rendement égal aux 35 % de celui des ouvriers chinois. Cette constatation prouve que l'ouvrier chinois n'est pas personnellement moins productif que l'ouvrier étranger, mais la productivité industrielle est tout de même relative aux conditions dans lesquelles est placé l'ouvrier. Il semble donc utile d'envisager en Chine l'amélioration des conditions d'existence de la classe ouvrière pour assurer un rendement de travail supérieur.

H. — LES NOUVELLES CORPORATIONS OU TRADE-UNIONS (KONG-HWEI) (13). — Les ouvriers d'usines ont une organisation plus ou moins semblable à celle des artisans indépendants et des ouvriers des ateliers. Il

y a autant d'unions ou « Kong-hwei » qu'il y a de métiers. Mais le principe de ce sectionnement régional domine encore dans les organisations ouvrières. Les ouvriers originaires de la même région sont intimement associés entre eux. Et d'ailleurs, comme les usines modernes n'ont fait leur apparition en Chine que depuis peu de temps, les ouvriers proprement dits sont encore peu nombreux. Il n'y a que peu de discussions entre employeurs et employés. Néanmoins, les ouvriers appartiennent à des unions et choisissent leurs représentants en cas de pourparlers à engager avec les patrons ou pour défendre leurs intérêts. Les différends sont souvent réglés à l'amiable. Les grèves sont rares. Mais, au fur et à mesure que l'industrialisme se développera en Chine, que les usines et les ouvriers augmenteront, que les conditions de travail deviendront encore plus défavorables, et que la vie renchérira, les ouvriers devront s'organiser plus fortement et plus solidement. C'est pourquoi ils y pourvoient déjà dans les grandes villes comme Chang-hai, Canton, Hong-kong et S' ils sont bien dirigés, ces syndicats pourront avoir Wou-tchhang, par des syndicats très importants, une très heureuse influence.

I. — LES USINES ÉTRANGÈRES EN CHINE (14). — Selon le traité conclu entre la Chine et le Japon, en 1895, après la guerre sino-japonaise, et d'après « la clause de la nation la plus favorisée », tous les sujets étrangers peuvent établir des usines en Chine. Grâce à la technique plus avancée de l'Europe combinée avec le privilège de trouver sur place les ma-

tières premières, ces établissements ont joué, en Chine, un rôle très important et y ont réalisé des bénéfices sérieux.

Usines étrangères établies en Chine jusqu'en 1913.

Catégories d'Usines	Nombre
Fabriques de machines et de navires	22
Minoteries	17
Fabriques d'huiles	13
Fabriques de savons et de bougies.....	12
Usines traitant les laines	12
Filatures de coton	10
Fabriques d'albumine	9
Tuileries	9
Fabriques de cigarettes	9
Fabriques de glaces et de conserves	9
Fabriques de meubles	6
Tanneries	6
Usines à gaz	4
Raffineries de sucre	3
Fabriques de produits chimiques	1
Usines métallurgiques	1
Aciéries	1
Usines diverses	22
TOTAL.....	166

D'après cette statistique, au cours des 18 années écoulées, de 1895 à 1913, 166 usines étrangères ont été créées en Chine ; la plupart étaient la propriété du Japon et de l'Angleterre. Mais leur nombre augmenta de jour en jour. Aussi compte-t-on, en 1921, rien qu'au Chan-tong, 139 filatures de coton exploi-

tées par des Japonais. Des usines appartenant à d'autres catégories se sont également ouvertes et se développent dans des proportions plus ou moins grandes.

III

Les industries extractives ⁽¹⁵⁾

Un exposé de l'industrie en Chine serait incomplet si l'on ne mentionnait pas les industries extractives. Le sol chinois recèle dans son sein un grand nombre de richesses minières, mais le développement des industries est encore insignifiant. Les principales ressources minières sont le charbon, le fer, l'antimoine, le mercure, le zinc, l'étain et le cuivre. Le charbon se trouve principalement dans les provinces de Chan-si, Tche-li, Ho-nan, Hou-nan, Seu-tchhwan, Kwei-tcheou et Yun-nan, en quantités immenses ; d'après certains calculs, le charbon de la province du Chan-si pourrait suffire à la consommation mondiale pendant 10 ou 20 siècles ; cette évaluation, peut-être exagérée, nous donne pourtant une idée de la richesse de ces mines. Le fer existe principalement dans les provinces du Foug-thyen, Tche-li, Hou-pei, Ngan-hwei, Chan-tong et Kyang-sou. L'antimoine se trouve dans les provinces de Hou-nan, Kwang-tong, Kwang-si, Yun-nan, Tchœ-kyang et Seu-tchhwan. L'or est recueilli le long des fleuves et des rivières de l'Ouest, près de Tchang-tœ-fou, en Mantchourie, et

dans la province du Kan-sou. Mais jusqu'ici son exploitation a été presque nulle. Et on trouve également un grand nombre de salines ⁽¹⁶⁾.

A l'heure actuelle, les mines ⁽¹⁷⁾ exploitées depuis le début de la République sont au nombre de 4.049 seulement, sur une étendue de 22 millions de méou. La valeur des produits extraits annuellement était environ 100.000.000 de dollars chinois en 1917. Ces entreprises ont un développement trop lent sans doute à cause des troubles politiques aussi bien qu'économiques dont la Chine souffre continuellement. La consommation chinoise de ces produits représente 228.000.000 de taëls ; c'est pourquoi on fut obligé d'importer pour environ 160.806.525 de taëls de produits étrangers, en plus de l'extraction indigène, en 1919. Parmi les entrepreneurs et les propriétaires de mines, il y a le gouvernement soit provincial, soit régional, les industriels indigènes et les étrangers. Quant au personnel de cette industrie, de 1912 à 1914, il faut compter chaque année environ 12.000 officiers, 4.000 ingénieurs et 4.000.000 d'ouvriers. Il y a, comme on le voit, beaucoup de possibilités et d'avenir dans le développement des industries extractives.

(1) Bibl. 1, Industries; Bibl. 4, Industrie de la Chine .

(2) Bibl. 32; Bibl. 22, ch. 4, 5 et 6; Bibl. 12, ch. 1.

(3) Bibl. 1, Industrie; Bibl. 4, Industrie de la Chine.

(4) Bibl. 22, ch. 2.

(5) Bibl. 22, p. 28; Bibl. 12, p. 6; Bibl. 31, ch. 2.

(6) Bibl. 22, ch. 7; Bibl. 12, ch. 7; Bibl. 31, p. 26-53.

(7) Bibl. 4, Industrie de la Chine.

(8) Bibl. 1 et Bibl. 4.

(9) Bibl. 1 et Bibl. 4.

(10) Bibl. 1 et Bibl. 4.

- (11) Bibl. **1** et Bibl. **4**.
 (11 A) Bibl. **1** et Bibl. **4**.
 (12) Bibl. **4**, Industrie de Chine; Bibl. **22**, 2^e partie et Bibl. **12**, ch. 3.
 (13) Bibl. **12**, ch. 7; Bibl. **22**, ch. 7.
 (14) Bibl. **1** et Bibl. **4**.
 (15) Bibl. **1**; Bibl. **4** et Bibl. **9**.
 (16) Les districts salifères (voir Bibl. **39**, N° 15) :
 Cheng-king ou Mantchourie 7 salines
 Tchhang-lou 3 —
 Chan-tong 6 —
 Fou-kyen 12 —
 Lyang-tchè 29 —
 Lyang-hwai 15 —
 Lyang-kwang 19 —
 Ho-tong 1 —
 Kan-sou 14 —
 Seu-tchhwan 8.832 puits (32 salines)
 Yun-nan 24 puits (12 salines)
 (17) Parmi les mines exploitées les plus importantes sont les suivantes : fer de Ta-ye (Hou-peï) et charbon de Phing-hyang (Kyang-si) appartenant à la Compagnie Han-ye-phing à Han-yang; charbon de Tsao-tchwang et Yi-hyen (Chan-tong), antimoine de Tchhang-cha (Hou-nan); charbon de Khai-phing et de Lwan-tcheou (Tche-li); cuivre du Yun-nan mercure du Seu-tchhwan, etc. (Voir Bibl. **4**, Industries minières).
-

DEUXIÈME PARTIE

Organisation du crédit

Généralités

La base du commerce est la monnaie. Celle-ci, étant insuffisante dès qu'on est parvenu à un certain stade de développement, il faut avoir recours au crédit dont la base est, comme l'indique l'étymologie même du mot, la confiance.

Si le principe du crédit est universel, les systèmes diffèrent cependant de pays à pays. Mais ces différences sont particulièrement remarquables pour la Chine.

Dans les pays occidentaux, les organes du crédit sont les banques. C'est dans les banques que l'on dépose argent ou effets de commerce représentant la valeur des produits fabriqués, que l'on se fait ouvrir des comptes, et que les commerçants et les industriels font effectuer leurs virements. Toutefois, le crédit a pour gage les produits fabriqués (¹).

En Chine, il n'existe pas beaucoup de banques proprement dites. On prête ordinairement sur gage ; mais on prête aussi souvent sans gage ; le crédit « personnel » est beaucoup pratiqué. Entre commerçants ou industriels, on se livre des marchandises sur parole et on se fait crédit sans formalités, sans effets de commerce, représentant réellement une certaine quantité de produits. La parole et la confiance qu'elle inspire ont souvent en Chine une efficacité aussi grande qu'un gage matériel quelconque. Comme l'a bien dit un écrivain anglais : « Le crédit dans ce pays ne dépend pas nécessairement de la réserve en or des banques indigènes comme en Europe. Le crédit en Chine a un caractère très personnel ; et il est de fait, la confiance est rarement trompée. » En un mot, en Chine, le crédit est organisé selon les coutumes sociales et la moralité des individus plutôt que d'après des lois ou des règlements. Cela paraît être le résultat de l'attitude de laisser-faire du gouvernement.

Mais depuis que la civilisation européenne a pénétré la Chine, les systèmes modernes de crédit s'y sont également introduits. De là, la diversité actuelle des organisations de crédit. Nous nous efforcerons d'exposer aussi clairement que possible les diverses organisations financières qui existaient autrefois et celles qui existent de nos jours en Chine.

(1) Bibl. 3, vol. 3, p. 130.

CHAPITRE PREMIER

Les diverses organisations financières

Après avoir étudié l'organisation de la production, il nous faut maintenant examiner de quelle manière sont obtenus les capitaux nécessaires à l'industrie. Nous indiquerons d'abord comment sont financés nos petits agriculteurs et nos petits industriels ; puis dans une deuxième partie nous nous occuperons des gros industriels et des gros commerçants des ports et des grandes villes.

I

Les finances des petits agriculteurs et petits industriels

A. — LE PRÊT DIRECT (1). — Si un petit agriculteur a besoin d'un certain capital pour travailler sa terre , si un petit industriel manque d'argent pour alimen-

ter sa fabrication, ils vont, avant tout, tenter de se faire prêter directement la somme nécessaire par quelqu'un de leurs parents, amis ou voisins plus aisés; le prêt est généralement accordé sans difficulté. Toutefois, le débiteur est obligé de signer une reconnaissance indiquant la somme empruntée, l'intérêt à payer, et la date à laquelle devra être effectué le remboursement. Si le créancier ne connaît pas intimement l'emprunteur, la présence d'un témoin connu des deux parties est souvent exigée pour la signature du contrat. Un gage n'est pas toujours réclamé. Le prêt est basé sur la confiance en la réputation et la solvabilité de l'emprunteur ou du témoin. Parfois cependant, le prêt n'est consenti que sur hypothèque de la propriété, terre, maison ou meubles de valeur.

Une coutume assez répandue à la campagne et même dans les villes est, pour les paysans ou les pauvres, d'acheter les produits alimentaires sans payer comptant. On ouvre alors chez les commerçants un compte qui sera réglé à des périodes déterminées. On a toujours confiance dans les acheteurs qui sont réputés solvables.

Une enquête faite dans trois régions des provinces de Ngan-hwei et Kyang-sou montre que le prêt direct, dans les cas qui viennent d'être mentionnés, est pratiqué suivant une proportion de 80 à 100 % pour les petits agriculteurs. L'intérêt est en général de 30 % par an. Les familles qui empruntent le plus sont celles qui possèdent de 10 à 30 meou de terre. Celles qui ont une terre de moins de 10 meou ont d'autres occupations accessoires, les possesseurs de

terres de plus de 30 meou peuvent subvenir à leurs frais de production et à la vie de leurs familles. L'emprunt est généralement fait pour la consommation immédiate de la vie familiale plutôt que pour faciliter la production. Cela semble donc indiquer que les revenus annuels de ces paysans ne suffisent même pas à leur propre subsistance journalière et montre combien malheureuse est leur vie. Quant aux pauvres gens des bourgs et des villes, ils se trouvent dans des conditions non moins gênées.

B. — LES ASSOCIATIONS DE SECOURS MUTUELS (2).

Il existe en Chine, dans les organisations financières une particularité qui mérite d'attirer notre attention : ce sont les diverses associations ayant pour but l'entr'aide financière. Supposons qu'un individu désire emprunter une certaine somme. Il invite des amis et des parents à une réunion amicale, appelée en chinois le Tshing-hwei, ou le Yao-hwei, sorte d'association de prêts mutuels. Ordinairement, amis et parents acceptent l'invitation, vu l'esprit de solidarité qui règne parmi ces groupes généralement composés de huit à douze membres. Le solliciteur est le chef de la réunion. Il est obligé pour la première fois d'inviter les membres à un dîner ou un banquet. Il obtiendra le prêt sans intérêt. Mais il devra réunir à dates fixes l'assemblée des prêteurs. Pour être plus clair, supposons qu'il y ait onze membres en comprenant le chef et que le prêt soit de cent dollars. A la première séance, chacun des dix membres remet au chef 10 dollars, soit 100 dollars tout ensemble, que celui-ci rendra sans intérêt par fractions de dix dollars

dans les dix séances qui suivront. Dans les dix séances qui suivront, chacun des 10 prêteurs aura tôt ou tard son tour de ramasser la somme totale (100 dollars) payée chaque fois par ses 10 camarades. Mais après avoir ramassé cette somme totale, il doit payer désormais l'intérêt déterminé pour cette somme. Par le fonctionnement de ce système, ceux qui ramassent cette somme plus tard gagnent donc plus d'intérêt en outre des 100 dollars. Pour régler l'ordre individuel d'acquisition, on procède de deux manières : soit d'après la préférence et l'urgence des besoins des individus dans un arrangement consenti par tous, soit par la chance qui désigne les tours en jetant les dés ou en tirant au sort. C'est un très bon système d'économie, parce qu'il comprend un mécanisme de prêt à longue échéance et de remboursement divisé en plusieurs échéances. Pour ceux qui ramassent la somme totale les premiers, c'est un emprunt avantageux ; pour ceux qui la ramassent les derniers, c'est une épargne. Ce système a été et est encore très populaire en Chine. S'il peut être encore perfectionné, il sera très utile.

D'autres systèmes d'entraide plus ou moins analogues, existent encore dans les différentes provinces. Parmi les plus importants, citons d'abord « l'association des vieillards ». En Chine, à l'occasion des funérailles et des mariages, on dépense beaucoup. Ordinairement, on ne dispose pas des sommes nécessaires. Afin de remédier à l'embarras d'argent, on a créé des organisations appelées associations des vieillards. Supposons que l'association réunisse

10 vieillards. Quand l'un d'entre eux meurt, les neuf autres ou leurs familles sont obligés de verser une somme déterminée à la famille du mort. Et ainsi chacun aide ou est aidé jusqu'à la disparition du dernier membre.

Il y a des associations analogues pour l'aide mutuelle à l'occasion du mariage, et pour l'aide mutuelle en générale, les associations de « cent livres », etc., etc. Toutes ces organisations comprennent une vingtaine ou une trentaine de membres avec des dirigeants élus par eux. Suivant les circonstances, mariage, funérailles, incendie, tous les membres sont tenus d'apporter de l'argent, du riz ou de la farine pour aider l'intéressé. Pour tous les services ils sont également à sa disposition.

A côté des associations financières d'aide mutuelle, il y a aussi des associations financières organisées par les riches pour aider les pauvres en leur prêtant l'argent dont ils ont besoin. L'intérêt n'est pas toujours exigé. En tout cas, la confiance mutuelle et l'esprit de fraternité règnent toujours.

C. — LA MAISON DE GAGES, LE MONT-DE-PIÉTÉ (3).

La maison de prêt sur gage est très populaire aussi en Chine. Il y en a dans toutes les agglomérations. Tous les individus de n'importe quelle classe peuvent y souscrire un emprunt. Cette facilité offre de grands avantages aux petits agriculteurs et aux petits industriels.

Il y a quatre catégories de maisons de gage : Tang, Tyen, Tche et Ya. Elles varient seulement dans leur

importance, tandis que leurs natures sont presque sans différence. Pour établir de telles maisons, excepté la moins importante (la petite Ya), il faut au préalable obtenir une licence du gouvernement provincial qui, moyennant un impôt, assure sa protection. La Tang est la plus importante ; l'importance s'amointrit d'une catégorie à l'autre. Le capital d'une Tang ou d'une Tyen est de cinquante à cent mille dollars chinois. Les capitaux des autres catégories sont moins considérables. Quant au gage, toutes les valeurs mobilières, telles que bijoux et vêtements, sont acceptées. Dans les Tang et les Tyen, le taux du prêt est de 30 % sur les bijoux et de 20 % sur les vêtements. Dans les Tche et les Ya, il est beaucoup plus élevé. Dans les petites Ya, qui sont parfois interdites par le gouvernement, le taux est très élevé, jusqu'à 60 ou 90 %. Quant à la durée du prêt, dans les Tang et les Tyen, elle est généralement de 24 mois, parfois de 3 ans ; dans les Tche et les Ya, de 18 mois. L'argent prêté ne peut correspondre à plus de 40 ou 50 % de la valeur des objets mis en gage. Comme ces objets sont pour la plupart des ornements et des vêtements nécessaires, il est rare qu'on ne les reprenne pas dès que possible. Mais la durée du prêt étant expirée, les objets appartiennent aux maisons qui les vendent pour récupérer leur capital. Toutefois, si avant l'expiration de cette durée, on a payé l'intérêt, le prêt peut être renouvelé. L'organisation de ces maisons est surtout favorable aux gens pauvres qui peuvent, de la sorte, obtenir une aide financière à toute époque de l'année.

D. — LES ORGANISATIONS BANCAIRES INDIGÈNES (4).

Antérieurement à l'établissement des banques modernes existaient (il en existe encore) en Chine de petites organisations bancaires indigènes assez importantes et très populaires dans le commerce. C'étaient : 1° les comptoirs de change ou les changeurs (Tshyen-phou), 2° les grandes boutiques de change ou d'argent (Tshyen-tchwang), 3° les petites banques indigènes (Yin-hao), 4° les banques du Chan-si (Phyao-hao du Chan-si), 5° les fonderies d'argent (lou-fang ou Yin-lou) et les bureaux pour l'essai (Kong-kou). La révolution de 1912 et l'établissement des banques modernes bouleversèrent le système monétaire, et beaucoup de ces organisations firent faillite. Les banques mêmes du Chan-si, qui étaient autrefois très prospères, furent ruinées et remplacées par un autre genre d'établissement. Cependant, les banques modernes n'ont pas encore actuellement une influence directe sur la vie du peuple, surtout dans les petites villes et les villages. Par conséquent, les comptoirs de change, les grandes boutiques de change et d'argent ou les petites banques indigènes subsistent et se multiplient même encore. Leurs capitaux augmentent aussi, et leurs affaires se développent. Actuellement elles existent parallèlement aux banques modernes dans nos rapports financiers.

1°, 2° et 3°. *Les comptoirs de change, les boutiques de change et d'argent et les petites banques indigènes (Tshyen-phou, Tshyen-tchwang et Yin-hao).*
Les comptoirs de change (ou changeurs) et les

grandes boutiques de change et d'argent diffèrent par leur importance seulement. Les comptoirs avec des capitaux très limités et une installation rudimentaire, ne s'occupent que du change des dollars et des sapèques en ligatures, tandis que les grandes boutiques de change et d'argent se livrent souvent à toutes les opérations d'une banque ordinaire en outre des dollars, des taëls, du change et de l'argent monnayé. Les petites banques indigènes sont encore plus importantes et les plus grandes parmi elles sont reconnues par le gouvernement municipal ou provincial comme banques de la région ou de la province. On y dépose parfois des fonds du gouvernement. C'est pourquoi elles sont appelées : banques officielles. Pour être plus précis, examinons d'une manière générale l'organisation et les opérations de Tshyen-tchwang ou Yin-hao comme type représentatif des trois catégories.

a) *Organisation.* — Les Tshyén-tchwang sont établies soit par un particulier, soit par un groupe. Si la Tshyen-tchwang est établie par un particulier, celui-ci la dirige généralement lui-même. Si elle est fondée par plusieurs actionnaires, un directeur est nécessaire. L'usage fait considérer chez nous le pouvoir du directeur comme quasi-absolu. Il règle lui-même le taux de l'intérêt pour chaque dépôt. En outre, il y a parfois un sous-directeur, un employé comptable, un employé chargé du change ou des monnaies, un démarcheur à l'affût des transactions, et un ou deux apprentis.

Juridiquement, pour établir une Tshyen-tchwang, excepté à Péking, il n'est pas nécessaire d'obtenir l'approbation du gouvernement, mais on doit demander une autorisation au syndicat. On doit mentionner dans la demande : 1° le montant du capital, 2° la nature et les limites des affaires, et 3° les rapports entre les actionnaires et le directeur. Après avoir fait signer la demande par les actionnaires et le directeur, on doit chercher des témoins dans le syndicat ; puis on sollicite de lui la faveur de la réunion d'une assemblée qui décidera l'approbation ou le refus. Si la nouvelle Tshyen-tchwang est approuvée, elle doit payer une somme équivalant à la cotisation de chaque membre du dit syndicat. Aussitôt que les formalités sont remplies, elle peut commencer ses affaires.

Une Tshyen-tchwang a toutefois une responsabilité illimitée concernant son commerce. La faillite de la firme entraîne celle du patron. Mais, en certains cas, une Tshyen-tchwang a deux sortes de capitaux, le capital primaire et le capital secondaire (parfois emprunté). L'un est celui dont le montant est indiqué sur la demande d'autorisation, tandis que l'autre est le capital de réserve. L'intérêt du capital de réserve est toujours fixé d'avance, et il faut le payer en cas de succès comme de faillite, tandis que l'intérêt du capital primaire dépendant de la situation peut varier annuellement. S'il n'y a eu aucun bénéfice, on ne paye pas d'intérêt. Si, au contraire, il y a eu beaucoup de profit, après avoir payé l'intérêt dû au capital primaire, le surplus est partagé entre tout le per-

sonnel de la Tshyen-tchwang, patrons aussi bien qu'employés.

b) *Opérations.* — Les opérations principales des Tshyen-tchwang sont les dépôts, les prêts, l'émission des billets de banque ou la création des effets, l'es-compte, le change, l'achat et la vente de monnaies étrangères (notamment à Chang-hai), etc. Il faut remarquer que ces opérations varient selon les villes.

1). Les dépôts : Il y a deux sortes de dépôts : le dépôt mobile ou ordinaire et le dépôt fixe. Dans le premier, on peut remettre aux Tshyen-tchwang des monnaies, des billets de banque et quelquefois des lettres de change. Pour le dépôt fixe, le terme est soit un mois, soit un an. Un carnet est donné aux créanciers dans le premier cas, tandis que, dans le second, on donne seulement un billet de dépôt. L'intérêt fixe est débattu entre les clients et le directeur.

2). Les prêts : Les prêts comprennent : les excédents de compte, c'est-à-dire, outre le crédit, la somme qui a été prélevée au delà des versements au compte, et les prêts ordinaires.

Les hypothèques de propriété ou objets de valeur ne sont pas toujours exigées. Si le client inspire confiance, il peut emprunter aisément. L'intérêt n'est pas fixé d'avance. On doit suivre toujours le taux du marché. A la fin de chaque année (dans la dernière dizaine), on va remettre au compte toutes les sommes dues. Si le débiteur ne peut pas combler son compte à ce moment, tout crédit lui sera refusé au cours de l'année suivante.

Pour les prêts ordinaires, il y a les prêts sur gage (4^a)

et les prêts sans gage. Les périodes d'échéance sont les trois fêtes principales de la Chine. A Chang-hai, le terme le plus long pour un prêt est de six mois. Il n'y a pas de taux fixe pour l'intérêt. Il est discuté au préalable par les deux parties. En général, l'intérêt est à base mensuelle. Sont donnés en gage des effets représentant des marchandises ou des objets en dépôt. Il y a un escompte de 20 à 30 % sur les marchandises et les objets déposés dans les Tshyen-tchwang.

3). L'émission des billets et la création des effets : Au nombre des billets émis, il y a principalement les deux suivants : le chèque et le billet à échéance. Le premier est employé pour les prêts, l'escompte et les prélèvements aux comptes. Le deuxième est émis sur la demande des créanciers de dépôt fixe et il est employé pour payer les comptes divers et parfois même comme traite. Dans le dernier cas, la valeur de ces billets est équivalente au billet monétaire, aux billets de banques, ou au chèque signé par les banques. D'une façon générale, les billets payables à date déterminée sont d'un usage courant. Si le billet n'est pas remboursé, c'est, en principe, le dernier porteur qui subira la perte. Par contre, toutes les fois que le billet passe en de nouvelles mains, le nom de celui qui transmet le billet est toujours inscrit sur le livre de compte. Le client initial est, de la sorte, responsable de cette somme.

4). Quant aux autres opérations de banque comme l'escompte, les lettres de change, l'achat et la vente de l'or et de l'argent, le service de virement ou de

liquidation, et le « chop loan » sont également pratiqués dans les banques indigènes des grandes villes, notamment Chang-haï, mais très rares dans les banques des petites villes.

c) *Le syndicat ou la guild des petites banques indigènes.* — Dans les grandes villes on organise généralement des guilds ou syndicats de ces établissements pour établir les règlements : fixer l'intérêt journalier du prêt, du dépôt et de l'escompte; combattre la concurrence, résoudre les différends entre syndiqués, maintenir entre eux de bonnes relations. A la tête est un conseil composé de membres élus par l'assemblée générale. Généralement, pour les fêtes importantes et le nouvel an ont lieu des banquets. Le conseil peut réunir une assemblée à l'effet de concilier un différend entre deux syndiqués, de protéger un syndiqué contre un étranger et d'abolir tous les procédés illicites employés par les membres.

4° *Les banques du Chan-si (Phyao-hao du Chan-si).*

Les banquiers, hormis quelques indigènes des provinces du Tchœ-kyang et du Tche-li, sont pour la plupart des indigènes de la province du Chan-si. Les bureaux centraux sont, en général, situés au Chan-si, et des succursales existent dans toutes les villes et bourgs importants. Si un endroit n'a pas de succursale, les habitants peuvent se mettre en relation avec les succursales d'autres banques. Ainsi l'organisation s'étend de toutes parts. L'influence de ces banques est par suite considérable.

Leur fonction principale est d'établir les lettres de change et d'émettre les traites concernant le com-

merce de ville à ville et de province à province. Elles ont donc pu, à certaines époques, accaparer le commerce intérieur de la Chine. D'ailleurs, elles ont été engagées parfois dans les transactions de prêts et de dépôts. Mais on n'accepte ordinairement que des dépôts importants soit des particuliers, soit du gouvernement. Par contre, les prêts sont aussi élevés et à plus ou moins longue échéance d'après la confiance inspirée par l'emprunteur — les hypothèques ne sont pas souvent exigées.

Il faut noter qu'il y a des rapports étroits entre les banques du Chan-si et les boutiques de change (Tshyen-tchwang) ou les petites banques indigènes (Yin-hao). Celles-ci sont souvent alimentées par celles-là car elles ont des relations avec des fonctionnaires du gouvernement et de riches commerçants et laissent les petits clients comme les petits industriels et les petits commerçants aux Tshyen-tchwang et aux Yin-hao. L'intérêt des dépôts étant moindre et celui des prêts étant supérieur dans les banques du Chan-si, les Tshyen-tchwang et les Yin-hao sont naturellement favorisées par un plus grand nombre de transactions. Ce rapport ressemble donc à celui existant entre la Haute Banque et les banques ordinaires.

Les banques du Chan-si eurent à certaines époques une influence de premier plan dans les finances chinoises. Mais aussitôt que les banques étrangères furent établies dans les ports et que les banques privées ou gouvernementales modernes furent organisées, leur influence décrut de jour en jour. Enfin, la

révolution éclata (1911), nombre de prêts furent perdus et nombre de dépôts ne furent pas remboursés. Par suite, la plupart des banques du Chan-si furent déclarées en faillite ou se virent forcées de s'occuper d'un autre genre de commerce.

5° *Les fonderies d'argent (Lou-fang)*

et 6° *Les bureaux pour l'essai (Kong-kou).*

Les fonderies sont les maisons où l'on fond l'argent en argent sycée (*si-seu*, très fin), de meilleure qualité, ou *yuan-pao*. Mais, en outre, ces établissements font parfois des opérations bancaires (dépôts et prêts). C'est pourquoi ils sont aussi considérés comme des organisations financières. Parfois les fonderies sont en rapport avec les petites banques indigènes si celles-ci sont assez importantes. Les fonderies sont établies par décret et leur nombre dans chaque ville est toujours limité par les gouvernements. La fonderie achète elle-même l'argent pour le fondre en *yuan-pao*, ou bien elle le fait sur commande des banques qui lui fournissent l'argent. Dans ce dernier cas, un gros capital ne leur est pas nécessaire.

Moins importante que les banques du Chan-si, les boutiques de change et d'argent (*Tshyen-tchwang*) sont plus répandues dans le Sud tandis que les fonderies se rencontrent surtout dans le Nord. Dans certaines provinces du Nord où il n'y a pas beaucoup d'essai de métal, les fonderies garantissent la qualité de l'argent sycée et peuvent émettre des billets de banque d'après l'argent qu'elles ont en réserve. Au Midi, les fonderies sont plus rares et générale-

ment organisées par les guilds des boutiques et des petites banques indigènes.

Quant aux bureaux pour l'essai qui a pour fonction d'évaluer la qualité des lingots d'argent, il concerne plutôt la monnaie : on va donc en parler dans le chapitre suivant.

II

Les finances des gros industriels et commerçants dans les ports et dans les grandes villes

A. — LES BANQUES INDIGÈNES MODERNES (5).

Au début, il n'existait pour le commerce chinois que des organisations financières tout à fait réduites, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce chapitre. Mais lorsque les ports furent ouverts au commerce extérieur, on vit apparaître quelques banques ou des succursales de banques des pays étrangers. Ce ne fut que vers la fin de la dynastie manchoue que, graduellement, se fit sentir le besoin d'établir des banques modernes, et sur une grande échelle pour suppléer les petites banques qui s'avéraient insuffisantes dans les ports et les grandes villes. Mais les banques étrangères, avec leurs gros capitaux, prenant une extension de plus en plus grande, leur puissance augmentait, et les banques indigènes modernes ne pouvaient pas les concurrencer. Ce fut là l'origine de l'accaparement (qui persiste encore aujourd'hui) du commerce extérieur par

les banquiers étrangers. Les banquiers indigènes modernes ne se sont donc principalement occupés que du commerce intérieur et des opérations de dépôts, de prêts et parfois de l'émission des billets de banque, tandis que leur chiffre d'affaires pour l'escompte et le change est médiocre.

Depuis l'établissement de la République en 1912, les banques sont très prospères. Non seulement leur nombre a augmenté, mais il y a eu progrès de tous côtés. D'après un rapport récent, le nombre total des banques est de plus de cent-dix parmi lesquelles 70 environ sont très importantes. Sauf quelques-unes qui sont quasi-officielles, la plupart sont des entreprises privées. Sept seulement existaient avant la République, mais de 1912 à 1921, plus de 40 furent fondées, tandis que d'autres encore sont en cours d'organisation. Les sièges sont toujours situés dans les grandes villes ou les ports, comme Chang-hai, Péking, Thyen-tsin, etc...

Quant aux capitaux de ces banques, nous n'avons les chiffres que de soixante d'entre elles. Le total des capitaux de ces soixante banques est de 250.000.000 de dollars chinois, sur lesquels 90.000.000 ont été versés. Quatre de ces banques ont un capital nominal supérieur à 10.000.000 de dollars chinois ; neuf, supérieur à 5.000.000 ; les autres atteignent 1.000.000 de dollars. Les plus importantes sont la Banque de Chine et la Banque des Communications, qui ont respectivement un capital de 10.000.000 et de 5.000.000 de dollars. 24 banques seulement ont un capital réel supérieur à 1.000.000 de dollars chinois. On voit que

les capitaux des banques chinoises sont encore médiocres.

Quant aux chiffres d'affaires, un rapport nous dit que le montant des prêts dans les banques atteint 370.000.000 de dollars chinois et celui des dépôts 420.000.000 ; le bénéfice total est de 20.000.000 par an et l'intérêt annuel des capitaux est de 30 % environ. La banque est donc une entreprise très lucrative en Chine à l'heure actuelle.

Les règlements relatifs au contrôle des banques ont été proposés par le gouvernement et ont même été déjà pratiqués en partie. D'autre part, la coopération des banques modernes, dans un but d'aide mutuelle, l'établissement de bureaux de liquidation, la publication des journaux, l'organisation de syndicats dans chaque ville, ont atteint déjà un certain développement et sont pratiqués avec succès. Leur essor ne pourra, il faut l'espérer, que se développer de plus en plus.

B. — LES BANQUES ÉTRANGÈRES

Aussitôt que les ports de la Chine furent ouverts au commerce extérieur, on vit des banques ou des succursales de banques appartenant à différents pays s'y établir de plus en plus nombreuses pour féconder ce commerce par le crédit. Au début et même encore dans ces dernières années, elles eurent une influence unique sur l'économie chinoise ; le change et le commerce extérieur notamment furent et sont encore presque totalement accaparés par ces banques étrangères. Au reste, avec leurs gros capitaux, elles

purent financer les petites banques indigènes des ports et des grandes villes, et même pénétrer jusque dans la sphère politique de notre pays en se plaçant en intermédiaires entre le gouvernement chinois et les autres gouvernements pour payer les réparations chinoises aux puissances étrangères et pourvoir à des emprunts dont le gouvernement chinois avait besoin. Aussi jouissent-elles, en Chine, d'un privilège financier reconnu.

D'après une enquête de M. Dubois, les banques étrangères en Chine ont subi une évolution soit dans leurs caractères, soit dans leurs opérations bancaires. Au début, elles n'étaient occupées que des opérations de change qui constituaient alors leur principale source de bénéfice. Ensuite elles furent transformées ou du moins s'adjoignirent des banques de capitaux dont l'intérêt fut pour elles une nouvelle source de profit. Enfin, on arriva au stade actuel où leur caractéristique dominante est la distribution du crédit aux grandes affaires et où leur source principale de profit est, peut-on dire, l'industrie du pays. Bien entendu, les plus grandes banques font pour la plupart des opérations bancaires de toutes sortes, telles que : les prêts, les dépôts, l'escompte ; elles ont même une autorisation spéciale pour l'émission des billets de banque. Néanmoins, leur influence ou leur importance tend à diminuer ou diminuera aussitôt que les banques indigènes à caractère moderne se développeront ; étant plus puissantes, elles les remplaceront peu à peu. Et cette tendance se dessine déjà nettement.

La nomenclature des banques établies par les différents pays est donnée dans le tableau suivant :

BANQUES	Nationalité	DATE d'établis- sement	Capitaux			
			nominaux		réels	
Chartered Bank of India Australia and China	Angleterre	1853	£	2.000.000	£	2.000.000
Hongkong and Shanghai Banking Corporation	»	1865	£	15.000.000	£	15.000.000
Mercantile Bank of India, Ltd	»	1892	£	1.500.000	£	1.500.000
Banque de l'Indo-Chine	France	1875	Frs.	45.000.000	Frs.	250.000
International Banking Corporation	Etat-Unis	1901	\$	8.500.000		8.500.000
Asia Banking Corporation	»		\$	4.000.000		
Equitable Eastern Banking Corporation ..	»					
American Express Co	»					
American Oriental Banking Corporation .	»					
Nederlandsche Handelsmaatschappij	Pays-Bas	1824	\$	70.000.000	\$	70.000.000
Nederlandsche Indische Handelsbank, ...	»					
Banque Sino-Belge	Belgique	1902	Frs.	50.000.000	Frs.	30.000.000
Yokohama Specie Bank	Japon	1880	Yen	100.000.000		
Bank of Formosa	»	1896				100.000.000
Bank of Corea, etc.	»	1909				

En outre, il existe d'autres banques qui ont été établies avec des capitaux sino-étrangers. Selon une enquête, il y a une banque sino-russe, deux sino-japonaises, deux sino-françaises, deux sino-américaines, une sino-allemande et une sino-italienne. Grâce à la coopération des connaissances et des expériences étrangères avec celles de la Chine, ces banques-là sont très prospères. Mais leur importance, comme celle des banques étrangères, croyons-nous, diminue et diminuera avec le développement des organisations financières indigènes.

Les banques étrangères ne peuvent pas faire de transactions directes avec les indigènes ne connais-

sant assez ni la langue, ni les coutumes, ni les détails des organisations financières chinoises. Elles sont donc obligées d'employer des compradors comme intermédiaires. Les fonctions des compradors sont en général : 1° d'examiner les papiers et les monnaies indigènes; 2° de garantir la solvabilité des commerçants chinois; 3° de leur accorder des prêts. Quant à leur salaire, il comprend un salaire fixe et une commission sur les transactions. Pour amorcer ou favoriser les contacts entre étrangers et indigènes, le comprador paraît nécessaire. Mais, pour la bonne entente entre les uns et les autres, son action semble au contraire parfois nuisible : il vaudrait mieux le supprimer dès que possible.

C. — RAPPORTS ENTRE LES IMPORTANTES ORGANISATIONS FINANCIÈRES (7).

Quand on considère toutes les organisations financières de la Chine, les plus importantes semblent être les petites banques indigènes comprenant les Tshyentchwang et les Yin-hao, les banques indigènes à caractère moderne et les banques étrangères d'une époque toute récente. Les petites banques indigènes sont encore très populaires parmi les commerçants et même plus puissantes que les banques indigènes modernes. C'est que ces petites banques offrent divers avantages. Tout d'abord, elles sont ouvertes sans interruption tous les jours, même le dimanche, et de 12 à 14 heures pendant la journée. Ensuite, elles font des prêts sans gages, elles accordent de petits prêts, de n'importe quelle somme. Enfin elles connaissent

beaucoup mieux leurs clients. Elles ont donc plus de clients que les organisations plus grandes. Les banques et les commerçants étrangers, à Chang-hai, accordent une plus grande confiance aux effets créés par les petites banques qu'à ceux des banques modernes. C'est pourquoi elles peuvent s'engager dans des transactions souvent dix fois plus importantes que ne l'est la valeur de leurs capitaux constatés. Les banques à caractère moderne sont au fond le produit de l'époque récente, à peine ont-elles pris leur essor depuis l'établissement de la République. Elles ont certainement une meilleure organisation que jadis. Peut-être remplaceront-elles un jour les organisations anciennes et celles des autres pays ; mais jusqu'ici, elles n'ont encore dépassé ni les petites banques indigènes, ni les banques étrangères. Les banques étrangères ont joué un rôle prépondérant dans les sphères tant économiques que politiques. Elles auront une place marquée encore en Chine, avec une meilleure adaptation dans les nouveaux milieux.

Quant à leurs rapports, on peut dire qu'il y a une sorte d'interdépendance entre elles. Les petites banques sont les intermédiaires entre les commerçants et les deux catégories des grandes banques (banques modernes des étrangers et celles des indigènes). Et celles-ci leur avancent les capitaux suivant leurs besoins. Mais les banques indigènes à caractère moderne ont, elles aussi, une fois ou l'autre mis leurs réserves dans les banques étrangères. Il semble donc, en réalité, que les banques étrangères aient été de hautes banques des banques indigènes à caractère moderne

et que ces dénominations soient applicables aux petites banques ou Tshyen-tchwang. Maintenant les banques indigènes à caractère moderne, notamment les plus importantes, sont devenues tout à fait indépendantes et leur puissance s'est accrue, aussi les rapports entre les Tshyen-tchwang et les banques indigènes modernes deviennent-ils plus intimes de jour en jour.

(1) Bibl. **20**, 2^e partie.

(2) Bibl. **20**, 2^e partie.

(3) Bibl. **1** et Bibl. **14**.

(4) Bibl. **1**; Bibl. **14**; Bibl. **35**, ch. 2, sec. 1; Bibl. **35**, ch. 2, sec. 1 et Bibl. **50**, ch. 8.

(4 A) ibl. **39**, N° 11 : Le pacte *ti-ya* « hypothèque » diffère du pacte *tyen-tang* « antichrèse ». Dans l'antichrèse, le débiteur livre la chose et ne paie pas d'intérêt pour l'argent emprunté; le créancier jouit de la chose et en perçoit les fruits en guise d'intérêt. Dans l'hypothèque, le débiteur garantit le paiement intégral de sa dette sur le prix de l'immeuble, il ne cède rien, et il paie l'intérêt; le créancier n'a pas le fruit ni l'usufruit de l'objet; mais si l'argent prêté ne lui est pas remboursé, il a le droit de se payer sur le prix des biens immeubles inscrits en caution de sa créance.

(5) Bibl. **1**; Bibl. **50**, ch. 8 et Bibl. **19**, pp. 141-146, pp. 167-169.

(6) Bibl. **1**; Bibl. **14**; Bibl. **35**, ch. 2, sect. 2; Bibl. **50**, ch. 8, et Bibl. **7**.

(7) Bibl. **14**; Bibl. **50**, ch. 8.

CHAPITRE II

Le système monétaire chinois

Les opérations de crédit sont généralement basées sur la réserve monétaire. « La monnaie a pour fonction d'exprimer la valeur des objets et, par suite, de faciliter les échanges. » Après avoir parlé des organisations financières de la Chine et avant d'aborder l'étude des échanges qui s'y font, nous devons exposer le système monétaire qui constitue une partie des opérations de crédit faites par les banques nommées dans le précédent chapitre exposé, et qui servira de prélude à l'étude de l'échange à laquelle doit être consacrée la partie suivante.

A. — CARACTÉRISTIQUES (1). — La monnaie est ordinairement la mesure de la valeur employée comme base de l'échange. Elle diffère des marchandises en ce que sa valeur n'est pas soumise aux diverses influences économiques, quoiqu'une fluctuation très faible y soit parfois constatée. Sa valeur doit être

unique et stable, sinon, elle perd son rôle comme mesure commune. Vu cette caractéristique indispensable on peut dire que la Chine est encore loin d'avoir une monnaie aussi parfaite que celle des pays économiquement plus avancés. Cependant, étant donné son commerce très important, il faut qu'elle possède de sérieux moyens d'échange. Mais à cause des difficultés de communication, dans cet immense pays, les relations entre peuples de différentes provinces sont insuffisantes, les coutumes et les habitudes de commerce y sont souvent fort différentes ; de là l'existence de pièces de monnaie, notamment de pièces d'argent, ayant des formes, des titres et des poids divers. Un commerçant venant de Canton pour effectuer un achat à Chang-hai est dans l'obligation de faire changer son argent en argent de Chang-hai. On évalue cette monnaie, un taël par exemple, par sa qualité et son poids relativement à ceux de la monnaie de Chang-hai. A vrai dire, la monnaie de Chine n'a pas une frappe unique, on ne peut donc l'évaluer que par le poids. Selon l'appellation des économistes, c'est au fond une monnaie au poids parce qu'on ne tient pas compte de la valeur nominale de cette monnaie, mais de la valeur intrinsèque du métal. Une transaction entre individus de provinces différentes est ainsi non seulement un échange de marchandises, mais aussi un échange d'argent, mécanisme doublement compliqué, nuisible au développement commercial.

B. — L'ÉTALON ET L'UNITÉ (2). — Les sapèques (cash) en cuivre étaient employées il y a des siècles et des

siècles. Au début, le cuivre était donc l'étalon ou standard et la sapèque, l'unité. Mais aussitôt que le commerce extérieur commença à prendre son essor, les sapèques ne furent plus ni suffisantes, ni commodés pour les transactions opérées sur une grande échelle ; l'argent commença alors à être utilisé. D'un côté, les indigènes commencèrent à fondre des lingots ou des barres en argent, et, d'autre part, les commerçants étrangers, pour le paiement des marchandises exportées de Chine, employèrent des dollars en argent. Les dollars étant volontiers acceptés par le peuple, le gouvernement fit bientôt établir dans les provinces des hôtels de monnaie pour la frappe des dollars en argent. Simultanément, les pièces de 10-sapèques en cuivre étaient fondues en grande quantité. Cependant, il n'y avait encore aucun rapport déterminé entre les deux métaux. Et l'on n'avait pas fixé lequel des deux métaux devait être considéré comme étalon. Mais, en 1903, vu la dépréciation de l'argent et la grosse perte résultant du paiement des dettes aux créanciers étrangers, le gouvernement comprit la nécessité de régler le système monétaire. Des économistes, comme Jenks et d'autres, furent invités à conseiller le gouvernement et à proposer des moyens tendant à améliorer le système existant. Les opinions étant divisées, il y eut de sérieuses hésitations. Mais le gouvernement opta pour l'argent ; ce fut donc ce métal qui fut choisi. Quant à l'unité, il y avait encore des divergences d'opinions sur les poids, soit : 1 taël ou 0,72 taël. Enfin, en avril 1910, le gouvernement redressa les propositions du ministère des Finances en

adoptant l'argent comme étalon et le dollar de 0,72 taël comme unité ; les pièces de 10-sapèques furent monnaies auxiliaires. Un bimétallisme d'argent et de cuivre était donc établi. En 1914, le gouvernement, sous le régime de la République, publia, au sujet de la monnaie nationale, des règlements reconnaissant un même étalon et une même unité pour les monnaies en argent ainsi unifiées dans le but d'adopter ensuite l'étalon or. Mais les troubles politiques et les guerres civiles mirent des entraves à la réalisation de ce projet : c'est pourquoi les monnaies à poids divers et à titres différents existent encore chez nous.

C. — LES MONNAIES (3). — Pour donner une idée précise sur ces différentes sortes de monnaies, divisons-les en deux groupes principaux: 1° la monnaie métallique, et 2° le papier-monnaie. La monnaie métallique peut elle-même être encore subdivisée en monnaie de cuivre et en monnaie d'argent.

1° *La Monnaie métallique*

a). — La monnaie de cuivre comprend deux sortes de pièces : les sapèques et les pièces de 10-sapèques.

1). — *Les sapèques*. — Dans les premières sapèques fondues pendant le règne des Empereurs Mantchous, on distingue deux genres : les unes, les pièces-modèles (alliage de 60 % en cuivre et 40 % de zinc) gardées par le ministère des Finances comme échantillons de la frappe ; les autres, les pièces légales (alliage de 54 % de cuivre et 46 % en zinc), pour l'usage courant. Chaque nouvel empereur fit fondre des sapèques, mais la qualité et la dimension diminuaient de plus en

plus. Après la rébellion des Thai-phing, les fonderies officielles furent fermées. Le système monétaire fut alors plus défectueux que jamais : les petites fonderies régionales venaient de fondre des sapèques sans avoir égard au titre ni au poids, et il y eut même de nombreuses contrefaçons, d'où inflation de monnaie sans valeur. Et pour distinguer cette monnaie des pièces légales, on les nomma « monnaie privée ».

— Les pièces légales sont employées dans le paiement des impôts, de l'octroi et des traitements ou salaires des maisons de gages. Dans le commerce ordinaire, on mélange souvent des pièces privées à une certaine proportion de pièces légales. Voici un aperçu de ces proportions : 1 et 9 (c'est-à-dire une pièce privée et 9 pièces légales sur dix sapèques), 2 et 8, 3 et 7, 4 et 6, 5 et 5, 6 et 4, etc... Comme on voit, ce système est fort compliqué.

D'une façon générale, une pièce est nommée une sapèque, quoiqu'elle soit de 10, 20, 50 ou même 100 sapèques. Mille sapèques forment une *ligature*. Mais, en réalité, une ligature n'est pas toujours composée de mille sapèques. Au Sud et dans le bassin du Yang-tseu, on compte 980 sapèques pour une ligature. A Péking, Thyen-tsin, et dans les provinces du Chantong, du Tche-li, etc., au Nord, on compte une pièce légale pour deux et 500 sapèques pour une ligature. En Mantchourie, on compte 160 petites pièces pour une ligature. Enfin, se répandent les pièces de 10-sapèques, plus sont recherchées par les hôtels de monnaie les sapèques qui disparaissent de jour en jour.

2). *Les pièces de 10-sapèques.* — Après la rébellion des Thai-phing, les conditions financières devinrent très mauvaises. Les fonderies de sapèques étant fermées, la demande de sapèques augmentait pourtant de jour en jour et, par suite, leur prix varie aussi dans le même sens. Le gouvernement donna l'ordre de frapper des pièces de 10-sapèques en vue de remplacer les sapèques. Ensuite, seize hôtels des monnaies s'établirent dans douze provinces. En 1905, la frappe s'éleva au chiffre de 1.700.000.000 de pièces. L'année suivante, le chiffre augmenta jusqu'à 4.500.000. L'offre dépassait évidemment la demande. Le prix des pièces en fut, par suite, diminué, et le commerce troublé ; les commerçants demandèrent au gouvernement d'interdire la frappe. En 1907, le gouvernement, ému d'une telle situation, ordonna que tous les hôtels des monnaies suspendissent leur travail. Et, au mois d'août de la même année, cinq établissements importants furent seuls autorisés. Mais la frappe était encore considérable. Dans un an, on frappa 4.200.000.000 de pièces qui subirent comme avant une dépréciation considérable. En 1909, le ministère ordonna la fermeture de tous les établissements. En 1912, le gouvernement provisoire de la République fit frapper à Nanking 1 million de pièces en souvenir de l'établissement de la République. Le poids des pièces étant diminué et leur alliage inférieur, la frappe devenait plus lucrative, et l'abondance de ces pièces s'accrut de plus en plus. Survint la guerre mondiale : le prix du cuivre baissa et on diminua pourtant la proportion de cuivre de chaque pièce ; le profit des maisons de frappe fut

alors plus considérable encore, et tous les gouvernements provinciaux désireux de bénéficier de ces avantages se mirent également à frapper. L'offre dépassa outre mesure la demande. Et le résultat inévitable fut la dépréciation des pièces et une forte perturbation dans le commerce.

Lorsqu'on commença à frapper ces pièces de 10-sapèques, on avait l'intention de les employer au remplacement des sapèques. Mais aucun rapport ne fut jamais légalement déterminé entre les sapèques et les taëls d'argent. Le change pour les deux métaux a été toujours déterminé par la loi de l'offre et de la demande. De même, le rapport entre les pièces de 10-sapèques et l'argent ne fut non plus fixé et dépendit également de l'offre et de la demande. Puisque la proportion de cuivre dans les sapèques est différente de la proportion dans les pièces de 10-sapèques et puisque le poids de celles-ci n'est que trois ou quatre fois plus grand que le poids de celles-là, la valeur d'une pièce de 10-sapèques n'est jamais équivalente à celle de dix pièces de sapèques. Il y a une disproportion de titre et de poids entre ces deux monnaies et, par suite, un change existe entre ces deux sortes de monnaies de même métal. Par conséquent, les sapèques, les pièces de 10-sapèques et l'argent sont trois catégories de monnaie indépendantes l'une de l'autre, sans aucun rapport réel. Sans doute, il a été question d'établir un rapport déterminé entre ces monnaies (dix sapèques pour une pièce de 10-sapèques et 100 pièces de 10-sapèques pour un dollar). Mais, le principe du rapport de la monnaie principale avec la monnaie auxiliaire

n'ayant pas été bien défini, on n'a pu obtenir les rapports voulus. C'est là, la cause du mauvais système existant, compliqué et perturbateur. En 1914, le gouvernement de Péking publia les règlements de la monnaie nationale où il était décidé que le cuivre serait employé comme étalon auxiliaire et on précisait même la forme, le titre et le poids des pièces. Mais à l'heure actuelle, vu les troubles politiques, ces projets n'ont pu être encore réalisés.

b). — Dans la deuxième catégorie (monnaie métallique d'argent), on distingue aussi deux monnaies : le taël (lyang), et le dollar et les petites pièces d'argent.

1). *Le taël* (3^a) *d'argent* (yin-lyang). — L'argent fut employé pour la première fois comme moyen d'échange sous la dynastie des Song ; mais il ne fut jamais frappé, mais fondu en lingots. C'est vers la fin de la dynastie mandchoue qu'apparut la frappe des dollars en argent. Aujourd'hui, l'argent en lingot ou en barre et le dollar, existent parallèlement dans l'usage courant.

Il y a généralement 3 à 5 formes de lingots d'argent : (1) l'argent sycee de premier ordre (un morceau de 50 taëls environ), (2) l'argent de deuxième ordre (morceau de 10 à 20 taëls environ), et (3) l'argent de troisième ordre (morceau de 3 à 5 taëls environ), et (4) l'argent cassé ou petites barres. On doit remarquer que non seulement le poids de tous ces lingots de diverses catégories est variable (un morceau étant tantôt de 51 taëls tantôt de 49), mais aussi que le titre varie suivant les morceaux (un morceau d'argent est tantôt à 98 % tantôt à 97 % de fin).

Pour mesurer la valeur des marchandises échangeables, il faut un métal précieux. De même pour échanger les lingots d'argent, il faut une unité employée comme base de poids et de titre. L'unité adoptée est le taël d'argent (ou yin lyang) et ses subdivisions sont les suivantes (3a) :

1 taël = 10 maces (tshyen)

1 mace = 10 candarins (fen)

1 candarin = 10 li

1 li = 10 hao

1 hao = 10 seu

1 seu = 10 hou.

Mais en général, pour simplifier, on ne compte que jusqu'au candarin ou au li en considérant la fraction supérieure à 5/10 comme 10/10, mais si la fraction est inférieure à 5/10 on la néglige. On calcule, par exemple, 3 candarins et 6 li comme 4 candarins et 3 candarins 4 li comme 3 candarins.

En principe, le taël est à la fois unité de valeur, unité de poids et monnaie de compte. Mais, en réalité, c'est un terme abstrait car il existe rarement ou même pas du tout des pièces d'argent ayant exactement le même titre, la même finesse, le même poids comme cela devrait être. Prenons, par exemple, un taël dans une ville quelconque ayant 583.20 grains ou un poids de 37.783 grammes et dont le titre est de 98 %. Si un commerçant paye un lingot, on le pèse sur la base du taël et on l'essaie. Si le lingot est à 99 % de fin, on l'accepte comme métal de 1 % extra-fin et on le compte ainsi avec une majoration de 1 %. Ou bien, si l'argent apporté est à 96 % de fin, on l'accepte

comme métal inférieur de 2 % et on le compte avec un rabais de 2 %. On trouve dans l'usage courant des lingots de 50 taëls dits métaux précieux de 1,6 *pao*, de 2,4 *pao* ou de 2,7 *pao*: ce qui veut dire que le titre est de 3,2 %, 4,8 % ou 5,4 % extra fin comparative-ment au titre réglementaire dit sycée de 935.374 pour mille de fin.

De plus, il faut remarquer que le taël, tel qu'on l'entend, n'est pas uniforme, dans les différentes parties de la Chine. Son poids varie suivant les grandes villes et les provinces. Un taël de Chang-hai est différent d'un taël de Péking. Et souvent dans la même région, il y a plusieurs sortes de taëls en usage: chaque sorte est employée dans tel ou tel service ou commerce, car on emploie, par exemple, une balance pour peser l'argent à la douane et une autre pour le paiement du sel ou de la soie. Les balances ou *Phing* sont très nombreuses. En général, il y a des Phings principaux, plus populaires dans l'usage courant. Ce sont (1) le Khou-phing (un taël = 37,3173 grammes) d'après la balance du ministère des Finances employée pour peser l'argent destiné à payer les impôts, (2) le Hai-kwan-phing (un taël = 37.373 grammes) d'après la balance employée à la douane pour peser l'argent destiné à régler les droits, (3) le Tshao-phing (un taël = 36,59735 grammes) d'après la balance à l'usage populaire, et (4) Che-phing ou balance de marché, qui varie suivant les villes et les transactions.

En somme, le système monétaire est très compliqué. En outre, le change est un obstacle pour les commerçants, les étrangers aussi bien que les indigènes. C'est

pourquoi graduellement on substitue les dollars aux taëls.

2) *Les dollars et les petites pièces d'argent.* — Dès que la Chine eut entrepris de faire du commerce avec les pays étrangers, apparurent les dollars apportés par les commerçants de divers pays pour régler les produits indigènes importés. L'emploi facile des dollars ne tarda pas à être connu et se répandit dans toutes les provinces. Il y eut les piastres de l'Espagne, les dollars mexicains, les dollars de Hong-kong (frappés par les Anglais), les dollars du Japon, les dollars des Etats-Unis, et les piastres de l'Indo-Chine. Ce furent les dollars mexicains qui, un moment, dominèrent en Chine surtout à Chang-hai, tandis que les autres furent plus ou moins usités selon les régions où l'influence commerciale de tel pays était prédominante, comme les dollars du Japon en Mantchourie, les dollars de Hong-kong à Canton, etc.

Bientôt, le gouvernement impérial de la Chine éprouva la nécessité de frapper des dollars lui-même en vue d'obtenir un profit et d'empêcher l'importation des dollars. En 1891, à l'hôtel des monnaies de Canton on commença à frapper des dollars. Ensuite plusieurs autres provinces comme Fong-thyen, Ki-lin, Ngan-hwei, Kyang-sou, Hou-peï et Fou-kyen emboîtèrent le pas. Mais le titre et le poids des dollars difféèrent les uns des autres suivant les provinces. En 1903, pour unifier la forme et le poids des dollars, l'empereur Kwang-syu ordonna l'établissement d'un hôtel central des monnaies qui fut inauguré en 1905. En 1911, on commença de frapper des dollars d'argent du

poids de 7 maces et 2 candarins (0,72 taël) au titre de 90 % d'argent, comme monnaie légale. Mais le changement du gouvernement suspendit momentanément l'exécution de ce projet. Les dollars déjà frappés furent mis en circulation comme les autres pièces. La République reprit la frappe des dollars jusqu'à 1914 où les règlements de la monnaie furent promulgués et le dollar d'argent de 0,72 taël officiellement adopté comme monnaie légale au titre de 89 % de fin au lieu de 90 %. D'après une enquête, outre les nouveaux dollars il y aurait à peu près 250.000.000 de dollars divers dont 60 à 70 % seraient des pièces faibles. Puisque la forme, le poids et le titre des différents types de dollars diffèrent les uns des autres, les pièces de métal blanc ne peuvent être traitées autrement que comme marchandise, sans pouvoir constituer une mesure de la valeur des marchandises dans l'échange, et surtout dans le commerce extérieur. C'est pourquoi on fut et on est encore obligé d'employer le taël pour les comptes notamment dans les ports et pour les transactions importantes. Le taël et les dollars existent encore parallèlement chez nous. D'après la loi de Gresham, les dollars chinois de qualité inférieure ont peu à peu évincé les dollars étrangers qui, pour la plupart, sont d'une teneur en argent plus élevée et sont donc recherchés par les particuliers ou rachetés par les hôtels des monnaies pour frapper de nouvelles monnaies moins fortes. Depuis peu, les nouveaux dollars dominent de plus en plus et à Chang-hai il n'y a plus qu'une évaluation pour tous les dollars. Cela simpli-

fie donc le mécanisme du change. Et c'est un prélude de l'unification définitive.

Pour les petites pièces d'argent, il y a celles de 10 cents, de 20 cents et de 50 cents, tandis qu'un dollar représente 100 cents. Mais puisque le titre et le poids ne sont pas en rapport avec ceux des dollars, le rapport voulu entre les pièces et les dollars n'existe pas. Le change est donc encore basé sur la valeur.

En somme, la monnaie métallique chinoise est dans une situation très confuse. Un bimétallisme d'argent et de cuivre. Chaque métal comprend plusieurs groupes de monnaies. Et chaque groupe de monnaie comprend différentes pièces suivant les provinces et les époques sans aucune uniformité de titre, de poids ou de formes. On attend encore une monnaie légale comme étalon pour toute la nation. Ce qui fait que la monnaie métallique en Chine, quoique n'étant pas tout à fait une marchandise ne peut cependant être encore appelée « monnaie », au sens strict du mot.

2° *Le papier-monnaie*

Depuis la dynastie des Song on eut recours, à diverses époques de pénurie du trésor, à l'émission de billets, en papier, en étoffe. Ils eurent des appellations diverses : kyao-tseu, hwei-tseu, fei-tshyen (monnaie volante), hwei-phyao (billet de change) et tchhao-kwan ou tchhao-yin. Pendant les dynasties des Yuan et des Ming il y eut des époques d'inflation. Le système devenait donc de plus en plus mauvais. Sous le règne de Chwen-tchi (1644-1661) et sous celui de Hyen-fong (1851-1861) de la dynastie mantchoue on émit aussi

des billets du trésor pendant un certain temps mais sans résultat avantageux. A côté des billets de change des banques du Chan-si ou des effets créés par les petites banques indigènes (Tshyen-tchwang), l'argent était généralement employé comme commune mesure principale dans le commerce.

Les billets de banque furent émis pour la première fois par les banques étrangères dans les ports. Etant très commodes dans l'usage général, facilement transportables, les commerçants les acceptèrent aisément et les employèrent vite. Bientôt, les avantages du papier-monnaie ayant été généralement reconnus, le gouvernement et les commerçants chinois organisèrent eux-mêmes des banques : la Banque de Ta-tshing, la Banque Commerciale, la Banque Yu-sou, et la Banque Yu-ning, qui émirent aussi des billets de banque. Vers la fin de la dynastie mantchoue, la plupart des provinces organisèrent, elles aussi, des bureaux de monnaie et de petites banques officielles qui participèrent à cette émission. Les banques de Ta-tshing (maintenant la Banque de Chine) et la Banque des Communications furent autorisées par le gouvernement à émettre des billets de banque et à les rembourser. En 1908, les règlements sur l'organisation des banques furent publiés. Ils autorisaient toutes les banques à émettre les billets de banque nécessaires, mais ne s'occupèrent en rien de leur solvabilité et le commerce en fut troublé. L'année suivante, le gouvernement fut obligé de publier des règlements sur l'émission des billets de banque en vue de supprimer l'inflation. Il fut interdit alors à toutes

les banques ordinaires d'émettre des billets ou du moins on limita le montant d'émission permis à chacune d'elles ; et le gouvernement envoya des inspecteurs. Mais survint la révolution en 1911, le plus grand désordre se répandit partout ; tout contrôle cessa et, par suite, le gouvernement central aussi bien que les gouvernements provinciaux, manquant d'argent, émirent force papier-monnaie. L'inflation fut donc de nouveau accentuée et la valeur des billets diminua considérablement. La situation devint telle que le pays semblait ruiné. Par suite, en 1913, 1914 et 1915, le gouvernement, par tous les moyens possibles, s'efforça à diverses reprises de remédier à ce fléau qu'est l'inflation. Les conditions d'émission furent sérieusement examinées, et on parvint sinon à arrêter l'inflation, du moins à la limiter. Toutefois, vu l'instabilité à cette époque des conditions politiques et l'impuissance du gouvernement central, l'inflation continua et continue encore.

Le papier-monnaie d'usage le plus courant se divise en cinq catégories principales : 1° les billets de taëls, 2° les billets de dollars, 3° les billets de petites pièces d'argent, 4° les billets de pièces de 10-sapèques en cuivre, et 5° les billets de sapèques. Ce sont les billets de dollars qui occupent la plus grande place dans l'usage courant. Mais vu les complications des systèmes monétaires, un billet d'un taël de Chang-haï est tout différent du billet d'un taël de Péking. Et de même les billets de banque émis par les banques dans la province de Kyang-sou subissent une dépréciation dans une autre province.

Les statistiques sont assez rares en Chine ; toutefois, d'après une enquête sur le nombre des billets émis, nous pouvons avoir une idée approximative des émissions par les différents organes.

	dollars
1° Banques auxquelles l'émission des billets a été accordée par le gou- vernement central	91.685.000
2° Banques des provinces	122.873.000
3° Banques étrangères	46.212.000
£ 566.000	
10.306.000 Hongkong dollars	
\$ 14.440.000	
20.366.000 yen	
2.183.000 roubles	
28.366.000 francs	
4° Origines diverses	190.000
et 1.622.000 taëls =	2.413.000
Total	263.283.000

Certain auteur a prétendu que les chiffres précités ne sont pas absolument exacts et que le chiffre réel des billets émis aurait dépassé 3 milliards. Cela peut être vrai, car proportionnellement à la population, les chiffres donnés semblent insuffisants. Cependant, vu la faiblesse des réserves dans les banques ayant le privilège d'émettre le papier-monnaie, le danger d'une inflation est toujours menaçant.

Quant au pourcentage de billets émis par les diverses banques, on peut l'évaluer comme suit : pour

les banques autorisées par le gouvernement central, 34,8 % ; pour les banques des diverses provinces, 46,6 % ; 17,6 % pour les banques étrangères et 1 % pour les autres. Nous constatons donc qu'il n'y a que les 34,6 % de billets émis légalement, avec autorisation du gouvernement central. La plupart des billets restent hors du contrôle gouvernemental. C'est un état de désordre auquel il importerait de remédier.

D. — LE MONNAYAGE: L'ESSAI, LA FONTE ET LA PRAPPE.

La fonte et l'essai des lingots d'argent sont, en Chine, des entreprises privées. La frappe des dollars et des pièces de 10-sapèques en cuivre sont des entreprises du gouvernement.

1. *L'essai*. — Pour la fonte des lingots d'argent, nous avons des fonderies où l'on fond l'argent d'après des méthodes anciennes et rudimentaires, comme cela a été mentionné dans le chapitre précédent relatif aux organisations bancaires indigènes. Maintenant, exposons ici l'organisation des bureaux pour l'essai. Puisque l'argent diffère en qualité, en poids, en titre et en forme, suivant son origine, il y a dans chaque ville importante des essayeurs ou Kong-kou pour examiner la valeur de chaque morceau d'argent. En général, le nombre des essayeurs est limité. Généralement, une seule maison existe dans chaque ville, soit autorisée par le gouvernement, soit instituée par la guild des petites banques indigènes. Dans chaque maison, des inspecteurs sont chargés de déterminer la valeur de chaque morceau d'argent. D'abord on les pèse, puis on examine le titre et

la forme. L'appréciation du titre se fait à vue d'œil, par l'expérience due à une longue pratique : 1° d'après l'aspect ou la couleur du métal, 2° d'après la forme des petits trous existant sur le pied du lingot, 3° suivant l'apparence de petits cercles qui se forment principalement vers le centre de la face intérieure du sycee. Plus le métal est blanc, les trous petits et profonds, les cercles fins et serrés, plus l'argent est pur. Cet essai achevé, on fait un certificat que l'on attache au morceau d'argent examiné, et qui en détermine la valeur. Si la valeur est supérieure au titre, une majoration est faite ; si, au contraire, la valeur est moindre, une prime doit être perçue. Les frais d'essayage sont peu élevés et la méthode, très simple. Dans une heure, on peut examiner beaucoup de lingots. Un Japonais, après avoir comparé le résultat de l'essai pratiqué par des essayeurs chinois avec celui obtenu d'après un examen scientifique dans un hôtel des monnaies du Japon, a déclaré que les essayeurs chinois ne se sont jamais écartés de la vérité que dans une proportion de 1 p. 1000. C'est pourquoi, à Chang-hai, les banques étrangères mêmes ont toute confiance dans les essayeurs indigènes pour déterminer la valeur de leurs lingots d'argent.

2. *Hôtels des Monnaies.* — Le premier hôtel des monnaies modernes fut fondé à Canton. On commença à frapper les dollars d'argent en 1891 et les pièces de 10-sapèques en cuivre en 1900. Les autres provinces, comme le Fou-kyen, le Tche-li, le Kyang-nan, le Ki-lin, le Ngan-hwei, le Tchœ-kyang, le Kyang-

si, le Hou-peï, etc., en organisèrent ensuite d'autres successivement. Quinze étaient en fonction en 1903 et vingt, en 1905, dans 17 provinces. Dès lors, chaque province voulant bénéficier de cette entreprise, on frappa des pièces de poids et de titres divers. Le gouvernement, par suite, fut obligé de limiter le nombre de ces établissements qui fut réduit à neuf. Des inspecteurs du gouvernement furent envoyés pour les contrôler. Quant à leur organisation, elle diffère peu de celle existant dans tout autre pays. Il est regrettable que, vu divers obstacles, on n'ait pu réaliser une universalité de poids et de titre pour les dollars frappés par les neuf hôtels des monnaies dans les différentes provinces. C'est là ce qui a empêché la frappe d'une monnaie légale nationale.

E. — LE CHANGE (5).

Son système monétaire étant très imparfait, la Chine se trouve dans une situation très défavorable à l'égard du change. Le change, comme on l'entend généralement, est nécessaire pour régler les obligations internationales ou interrégionales résultant d'un échange de marchandises entre différents pays ou différentes contrées d'un même pays. Dans le premier cas, c'est le change extérieur ou le change étranger et, dans le dernier cas, c'est le change intérieur ou le change national. Dans un pays ayant un système monétaire bien établi, le change intérieur est simple et même il existe plus que pour les localités de peu d'importance. Un même étalon, une même monnaie légale existant, rendront très facile un

échange de marchandises entre les différentes régions d'un même pays. De même, si différents pays ayant des rapports économiques ont un même étalon, l'or par exemple, le change extérieur sera facilement déterminé. Quant à la Chine, le cas est différent et le processus est beaucoup plus compliqué. Vu la variété des monnaies selon les provinces et les villes, accentuée par le manque de communications, l'échange des marchandises entre les provinces ressemble à celui existant entre pays différents. Quoiqu'il y ait unité de métal, il y a toujours multiplicité d'expressions en espèces, en poids et en titre. Le commerce intérieur en Chine comprend donc un processus double, puisqu'il comprend un échange de marchandises aussi bien qu'un échange de monnaies.

De même, le change extérieur est aussi très compliqué. La Chine, ayant pour étalons l'argent et le cuivre, tandis que les pays avec lesquels la Chine a des rapports commerciaux ont adopté l'étalon or, le change est constitué donc de deux éléments. D'un côté, c'est le change propre suivant la demande et l'offre de papier : si l'importation dépasse l'exportation, comme c'est le cas actuellement, la Chine est favorisée. D'autre part, il y a un change de métal, basé sur le rapport commercial et journalier de l'or à l'argent. Puisqu'il existe des fluctuations de temps en temps entre les valeurs des deux métaux et que l'argent est de plus en plus déprécié, la situation est très défavorable à la Chine. En tout cas, un commerce entre la Chine et d'autres pays comprend tou-

jours à la fois, dualité d'expression et dualité de métal. De même si un change a lieu entre une petite ville de Chine et un pays étranger (via un certain port, Chang-hai, par exemple), le processus est encore plus compliqué. D'ailleurs, nous n'avons aucune banque propre soit en Chine, soit dans les pays étrangers à l'égard du change entre la Chine et les autres pays. Le change étranger de Chine est donc entièrement accaparé par les banques étrangères, surtout la « Hongkong Shanghai Banking Corporation ». Ce sont ces difficultés qui ont empêché l'essor du commerce de la Chine soit à l'intérieur du pays, soit avec l'étranger.

(1) Bibl. **14**; Bibl. **35**, ch. 1, sec. 2, et Bibl. **50**, pp. 218-223.

(2) Bibl. **1**, système monétaire; Bibl. **38**, ch. 2; Bibl. **50**, pp. 218-222 et Bibl. **14**.

(3) Bibl. **1**; Bibl. **14**; Bibl. **38**, ch. 1; Bibl. **50**, ch. 9, et Bibl. **19**, pp. 146-148.

(3 A) Voir l'Appendice.

(4) Bibl. **1**; Bibl. **14**, et Bibl. **38**, ch. 3.

(5) Bibl. **35**, ch. 1; Bibl. **50**, ch. 8.

TROISIÈME PARTIE

Organisation de l'Echange

Après avoir étudié l'organisation de la production et l'organisation du crédit, nous allons exposer l'organisation de l'échange.

Les fermiers qui obtiennent par leur propre travail les produits nécessaires à leur consommation familiale, récoltent en général plus que leur nécessaire. Ils envoient alors leur surproduction au marché et avec l'argent de ces ventes ils peuvent se procurer tout ce qu'ils ne peuvent produire par eux-mêmes. Il en est de même pour l'artisan qui, plus encore, travaille pour autrui, et échange le profit de son travail contre les produits agricoles ou autres nécessaires à ses besoins ordinaires. L'échange existe donc partout en Chine. D'ailleurs, à l'heure actuelle, les relations commerciales s'étendent de plus en plus et le commerce avec les pays étrangers devient très important. Aussi, après avoir considéré, dans la

première partie de cette étude, les diverses productions, dans la deuxième partie, comment sont aidés les producteurs par les organisations financières, nous envisagerons dans cette troisième partie comment sont échangés les produits.

Etudions donc le commerce intérieur, le commerce extérieur et les communications.

CHAPITRE PREMIER

Commerce

I

Le commerce intérieur

Etudier le commerce d'un pays, c'est examiner aussi bien son commerce intérieur qu'extérieur. L'une ou l'autre de ces deux branches de commerce y est plus ou moins dominante, suivant les conditions matérielles et sociales de ce pays et l'esprit plus ou moins entreprenant de son peuple. Cependant, une augmentation plus sensible du commerce extérieur dans un pays quelconque n'indique pas nécessairement que ce pays se soit vraiment enrichi ou que son peuple soit devenu plus laborieux et entreprenant. De même, l'augmentation du commerce intérieur n'est pas toujours une preuve de son progrès. L'Angleterre, par exemple, a un commerce extérieur plus développé que son commerce intérieur tandis que les Etats-Unis ont un commerce intérieur très pros-

père et que leur commerce extérieur est bien moins important que celui de l'Angleterre. Pourtant le progrès industriel des Etats-Unis est bien supérieur à celui de l'Angleterre. D'ailleurs, quoique le but principal du commerce intérieur d'un pays soit de satisfaire aux divers besoins de sa population, il n'en est pas moins vrai que le commerce intérieur est aussi un moyen d'augmenter l'importance du commerce extérieur.

En Chine, le peuple est généralement très sobre et fort simple et n'a que peu de motifs d'acheter ou de vendre sinon ce qui lui est absolument nécessaire. Néanmoins, depuis une époque très reculée, il y a un commerce intérieur : les fourrures sont envoyées du Nord au Centre ; le thé, la soie et le riz, du Sud au Nord. Mais c'est surtout pour satisfaire aux besoins et au luxe des classes riches que le commerce intérieur est assez considérable. Maintenant, accentué par l'exportation et l'importation du commerce extérieur, le commerce intérieur va s'intensifiant de jour en jour.

A. — LE MÉCANISME DES TRANSACTIONS.

Etudiant le commerce intérieur, commençons, tout d'abord, par examiner le mécanisme des transactions ; en d'autres termes, comment un objet est mis à la disposition du consommateur. En fait, un objet est mis à la disposition du consommateur de deux façons : ou bien, il passe directement du producteur au consommateur, ou bien, il lui arrive après avoir passé par des intermédiaires.

1. *La vente directe aux consommateurs.* — Pour vendre les produits aux consommateurs, il y a deux ou trois moyens principaux. Premièrement, les col-porteurs ambulants, qui parcourent les rues pour chercher la clientèle à domicile. D'autre part, très souvent, les cultivateurs, les bûcherons, les pêcheurs, etc., vendent eux-mêmes leurs divers produits en parcourant les rues et en criant à haute voix les noms de leurs marchandises afin d'attirer l'attention des acheteurs possibles.

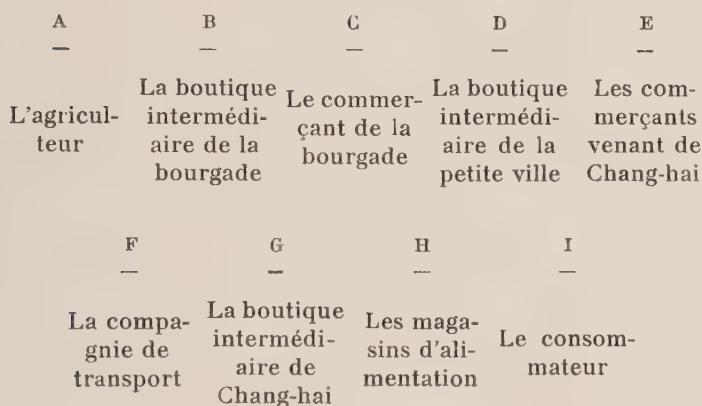
Deuxièmement, la vente sur le marché, où les différents vendeurs s'assemblent et étalent leurs produits en attendant les consommateurs. On doit remarquer qu'il y a une différence entre le marché des villes et le marché ou la foire de la campagne. Dans les villes, il y a des lieux publics désignés où les vendeurs (pour la plupart les producteurs eux-mêmes) viennent exposer chaque jour leurs marchandises. Mais à la campagne, la foire n'est pas journellement organisée. Elle a pour siège un endroit choisi au centre ou dans le voisinage de plusieurs bourgades ou hameaux. Une date est fixée pour rassembler acheteurs et vendeurs, soit deux fois tous les dix jours (comme le 1^{er} et le 6, le 2 et le 7, le 3 et le 8), soit deux ou trois fois par mois. Le jour de la foire arrivé, les paysans de chaque bourgade portent tous les produits de leurs fermes : denrées d'alimentation, cotonnades pour les vêtements, objets de ménage. Les vendeurs sont très souvent acheteurs aussi : après avoir vendu leurs produits, ils achètent à leur tour ce dont ils ont besoin.

Troisièmement, les artisans, ainsi qu'il a été dit dans la première partie, ont souvent des étalages devant leurs maisons pour vendre les objets fabriqués par eux. Alors les acheteurs vont chez les producteurs. On achète, par exemple, les couteaux et les charrues chez les forgerons, les meubles chez les charpentiers, la viande chez les bouchers.

2. *La vente par intermédiaire* (1). — Evidemment, on ne produit pas seulement pour ses voisins ou ses concitoyens. Beaucoup de marchandises sont transportées pour la consommation en des villes éloignées, et même dans les ports pour l'exportation. Du producteur au consommateur, les produits passent donc en beaucoup de mains. Et le mécanisme devient compliqué.

En voici un exemple typique : prenons du riz produit par le paysan d'un hameau dans la province de Ngan-hwei et destiné à être consommé à Chang-hai. Un agriculteur qui manque d'argent, souvent s'efforce de vendre sa récolte de riz le plus tôt possible au commerçant de la bourgade au moyen d'une boutique intermédiaire, très populaire dans le commerce chinois et qui doit déterminer le prix et apprécier les quantités. Ensuite le commerçant de la bourgade vend au marché d'une petite ville voisine, de nouveau par l'intermédiaire d'une boutique intermédiaire de cette ville où les commerçants qui viennent de Chang-hai l'achètent. Les commerçants de Chang-hai vont faire transporter leur achat par une compagnie de transport et le vendront ensuite à la boutique-intermédiaire de Chang-hai qui, à son tour,

passera le riz aux magasins d'alimentation, qui le détailleront aux consommateurs. On pourrait représenter la marche du riz par le schéma suivant :



B. — LES DIVERSES MAISONS DE VENTE

Après avoir étudié le mécanisme du commerce, exposons maintenant les organisations particulières des maisons de vente comme la boutique-intermédiaire ou le Hang, la boutique ou magasin ordinaire et la société anonyme.

1. *La boutique-intermédiaire ou le Hang.* — Les boutiques intermédiaires existent partout en Chine. Elles jouent un rôle très important dans le commerce intérieur. Leur fonction principale est d'agir comme intermédiaire entre les vendeurs et les acheteurs en fixant le prix pour les deux parties et en mesurant les quantités des marchandises. En compensation des services rendus, un certain pourcentage est attribué en commission à ces boutiques sur

le prix des marchandises. Et le paiement de la commission est effectué par moitié par les deux parties. Si une boutique est plus riche, elle peut acheter des marchandises à l'époque où le prix est bas en vue de les vendre aux commerçants des autres villes quand le prix est plus élevé. Outre ces fonctions, elles peuvent financer parfois les commerçants ou se porter garantes de la solvabilité de leurs clients. Mais, en raison de leurs possibilités financières et de leur importance comme intermédiaires, le plus souvent elles aident la partie la plus forte, le commerçant, contre la partie la plus faible, le paysan. En vue d'améliorer l'organisation de l'échange en Chine, il serait utile soit de limiter le nombre de ces boutiques-intermédiaires, soit de surveiller leur action.

2. *Les boutiques ou magasins ordinaires et l'apprentissage* (1^a). — Les boutiques sont, en général, des unités de distribution des denrées. Les petites boutiques sont souvent dirigées par les patrons eux-mêmes aidés de leur femme ou de leurs parents, qui s'occupent de toutes les transactions journalières. Mais la boutique ordinaire est organisée soit par un maître, soit par une association qui fournit le capital. Ces maîtres sont appelés Tong-kyä. Pour l'administration de la boutique, il y a un gérant qui est le chef des commis, des apprentis et des porteurs. Le gérant est toujours un homme au courant du commerce: et dans la boutique, son pouvoir est absolu. Il exerce une autorité paternelle sur les apprentis mais un peu moindre à l'égard des commis qui sont à leur tour supérieurs aux apprentis. En somme, il

y a un comptable, un courtier et des vendeurs. Tout le personnel est occupé pendant la journée et toute l'année sauf quelques jours de congé à l'occasion du nouvel an. Un travail de 12 à 14 heures par jour est exigé en général. En Chine, les employés vivent ensemble avec leurs employeurs dans la même maison. Ils sont logés et nourris par les patrons. Mais ils sont peu payés et mal nourris. Les apprentis surtout sont mal traités. Ils sont au fond les domestiques de la maison comme le sont, nous l'avons dit, les apprentis dans les maisons d'artisans. Pour apprendre un tel métier, on exige au moins trois ans d'apprentissage alors qu'en réalité quelques mois suffiraient amplement.

3. *Les Sociétés anonymes* (2). — Quoique les boutiques ou magasins ordinaires occupent encore une place prédominante surtout à l'intérieur, les sociétés anonymes à caractère moderne se développent aussi rapidement depuis quelques années. Les règlements des sociétés anonymes furent officiellement publiés par le gouvernement en 1914, où déjà de nombreuses sociétés anonymes étaient organisées. En 1914, le chiffre total des compagnies était de 1.110 avec un capital total de 90.522.171 dollars chinois, parmi lesquelles on comptait 129 compagnies de production agricole avec un capital total de 4.960.209 dollars chinois; 641 compagnies industrielles avec un capital total de 62.108.218 dollars; 201 compagnies de commerce avec un capital total de 11.688.830 dollars; et 129 compagnies de transport avec un capital de 11.764.915 dollars. Quant à la répartition des capitaux

dans chaque catégorie, 551 compagnies avaient un capital inférieur à 10.000 dollars chinois, 305 compagnies, de 10.000 à 50.000; 85 compagnies, de 50.000 à 100.000; 73 compagnies, de 100.000 à 200.000 ; 55 compagnies de 200.000 à 500.000 ; 29 compagnies, de 500.000 à 1.000.000; et seulement 22 compagnies au capital supérieur à 1.000.000 de dollars chinois. La plupart sont donc entretenues par un petit capital. Quant à leur répartition géographique c'est toujours dans les grandes villes et les ports qu'elles se trouvent, côte à côte avec les grandes compagnies étrangères.

C. — LES CORPORATIONS DE MARCHANDS
ET LES ASSOCIATIONS PROVINCIALES OU HWEI-KWAN (3)

De même que les artisans ont leurs corporations, Hang ou Kong-so, les commerçants ont les leurs sous des noms différents et remplissant les mêmes fonctions (3^a). Il y a, par exemple, la corporation des libraires (ou Chou-ye Kong-so), la corporation des banquiers (ou Tshyen-ye Kong-so) et celle des tisseurs de satin (Twan-ye Kong-so).

Mais à côté des diverses corporations organisées pour un même métier ou un même commerce, il y a une autre sorte d'organisation très caractéristique de la vie sociale chinoise. Ce sont les associations provinciales ou Hwei-kwan qu'on trouve dans presque toutes les villes, surtout dans les plus grandes. D'une façon générale, les gens originaires d'une autre province et demeurant dans ces villes, y organisent des associations. Non seulement les provinces, mais un grand nombre de villes ont aussi leurs clubs. Les as-

sociations provinciales ou Hwei-kwan sont dénommées d'après les noms des villes ou des provinces d'origine, ainsi le Hwei-kwan de Ning-po à Chang-hai organisé par les indigènes de Ning-po qui demeurent à Chang-hai.

Quel est le rôle de ces associations ?

C'est au fond un problème politique aussi bien que social. La Chine n'avait pas autrefois de lois commerciales et le gouvernement ne s'occupait pas du règlement des affaires économiques. Non seulement il ne donnait aucune aide aux commerçants, mais, au contraire, il leur suscitait parfois des difficultés par des exigences injustifiées et par des extorsions. Dans un milieu éloigné de la terre natale, on rencontre fréquemment certaines jalousies dont on ne peut se défendre que par l'union ; les gens d'un même pays se soutiennent facilement parce qu'ils se comprennent mieux et qu'ils ont les mêmes coutumes. Dans les ports, en face des commerçants étrangers, les commerçants indigènes doivent se prêter aide. En somme, l'union des efforts répond à une série de difficultés différentes.

La plupart des membres d'une association sont naturellement les commerçants que leur profession même fait sortir du pays, mais aussi on y rencontre des artisans qui gagnent leur vie, et, de plus, des gens riches, anciens commerçants, anciens mandarins fixés loin de leur pays d'origine.

Généralement ces derniers font partie également de l'association qu'ils aident par leur influence et par leurs ressources. La participation de tous les conci-

toyens dans cette organisation n'est pas obligatoire, mais celui qui n'en fait pas partie est aussi instable que la poussière aux quatre vents.

En cas de difficultés avec les indigènes ou avec les autorités locales, la richesse, l'influence des uns, le nombre des autres se prêtent un appui mutuel.

Comme les guilds d'artisans, les Hwei-kwan n'ont aucun caractère officiel, le gouvernement ni l'autorité locale n'y interviennent directement. Elles ne sont pas reconnues par la loi civile, et ne réclament d'ailleurs pas ce privilège. Elles restent entièrement indépendantes et jouissent de l'autonomie. Leur organisation est démocratique aussi bien qu'autocratique. Elle est démocratique en ce que tout le monde a le droit d'élire et d'être élu pour les postes de direction. Comme les guilds d'artisans, ils ont un comité de 3 à 12 syndics élus ou plutôt désignés de temps en temps parmi eux. En outre, ils ont un secrétaire permanent, salarié, qui, souvent, est un lettré habile à discuter les affaires avec les autorités. D'autre part, ces organisations sont autocratiques en ce que leur contrôle sur les membres est absolu. Si l'un d'eux viole les règles, on lui inflige une peine morale ou pécuniaire ou bien il est boycotté par ses confrères, et son établissement dans la région est fort compromis.

Ces corps ont un but avant tout pratique: ils sont des sociétés de secours qui défendent leurs membres contre les injures venant de l'extérieur comme nous l'avons dit. Les Hwei-kwan exercent aussi des fonctions de conciliation et d'assistance. Si deux membres sont engagés dans une dispute, les Hwei-kwan tâchent

de les concilier; si le cas est trop sérieux, on doit aller au tribunal. Les pauvres et les malades sont secourus avec les fonds recueillis par les contributions des membres et par les amendes.

Ces associations sont très puissantes parce qu'elles dirigent et canalisent l'activité de tous les immigrants d'une même province et les représentent par des autorités; si bien qu'à l'étranger, par exemple, en Indo-Chine, dans les Indes Néerlandaises, ces organismes (congrégations) traitent directement avec les autorités néerlandaises, françaises, etc. En somme, les Hweikwan sont très puissants, surtout quand ils sont aidés par les fonctionnaires du gouvernement qui sont leurs concitoyens. Car le patriotisme de province ou de ville a été de tout temps fort accusé en Chine. Ils sont puissants non seulement dans le contrôle de leurs membres et dans leur domination sur les clients indigènes et parfois dans leur contrôle sur le gouvernement, mais encore assez souvent dans la sphère des autres corporations.

A la fin de la dynastie mantchoue, l'influence et l'importance des corporations et Hweikwan diminuèrent de plus en plus. D'un côté, il y eut quelques jeunes commerçants qui ne voulurent pas être soumis à un régime si rigoureux, et qui, audacieusement, s'écarterent de leur influence. D'autre part, le gouvernement prit l'initiative de reviser et d'améliorer les organisations des commerçants et artisans. Par suite, l'organisation des chambres de commerce fut proposée. Et celles-ci ont déjà commencé de remplacer certaines guilds quoique pas mal existent encore parallèlement aux chambres de commerce.

D. — LES CHAMBRES DE COMMERCE (4)

Vers la fin de la dynastie mantchoue, après qu'il eut été constaté que l'essor du commerce était une des causes primordiales de la richesse et la puissance des pays étrangers et qu'en Chine on était indifférent à tout ce qui le concernait, le gouvernement de Péking comprit la nécessité de développer le commerce chinois. Le portefeuille du ministère du Commerce fut adjoint au cabinet du gouvernement. La législation commerciale fut élaborée. Et pour améliorer l'organisation du commerce aussi bien que pour faire naître des rapports plus intimes entre le gouvernement et les commerçants, le gouvernement proposait au peuple, en 1903, l'organisation des chambres de commerce. Grâce aux encouragements on réussit à établir la première chambre de commerce à Péking, en 1907, et de là des chambres furent établies successivement dans les différentes villes des provinces.

Généralement, il devrait y avoir une chambre de commerce dans chaque ville ou chaque bourg où le commerce est assez considérable. Ce serait la meilleure organisation parce qu'elle comprendrait tous les commerçants de la ville sans distinction d'origine. Tout différend entre eux serait ainsi évité. D'ailleurs les rapports du gouvernement et des commerçants en bénéficieraient. L'organisation d'une chambre de commerce dans une ville doit être autorisée par l'autorité civile de la région. Aux chefs-lieux et pour la capitale, on doit organiser une confédération des chambres de commerce.

Quant aux membres, les patrons des boutiques, les

représentants de chaque syndicat et les entrepreneurs indépendants de commerce et d'industrie sont tous éligibles. Comme administration il y a pour chaque chambre un président, un vice-président et un comité de 15 à 30 conseillers qui sont élus une fois tous les deux ans parmi les membres; le président et le vice-président sont élus parmi les conseillers.

Les fonctions principales des chambres de commerce sont : 1° d'élaborer des projets concernant l'amélioration et le développement du commerce et de l'industrie; 2° de proposer au gouvernement concernant leur fonction, leur réorganisation ou la prohibition des règlements inutiles imposés par le gouvernement au commerce et à l'industrie; 3° de résoudre les problèmes du commerce et de l'industrie; 4° d'établir les statistiques diverses du commerce et de l'industrie; 5° d'aider les membres dans leurs entreprises commerciales ou industrielles; 6° d'apaiser les différends qui s'élèvent entre les membres; 7° de maintenir dans la mesure du possible la bonne tenue du marché pendant les crises, et 8° d'organiser des expositions, des foires, des écoles de commerce, etc.

En outre, il est à remarquer que dans certaines villes un tribunal particulier est déjà organisé par et pour les commerçants. Ce tribunal est annexé à la chambre de commerce. Les juges sont élus parmi les membres de la chambre de commerce. Son but est d'apprécier tout différend pouvant s'élever entre les commerçants (si les deux parties consentent à s'y soumettre). Si un commerçant intente un procès à un confrère devant le tribunal civil, celui-ci demande

souvent de soumettre d'abord le cas au tribunal de commerce en vue d'obtenir un compromis. Si le compromis n'est pas consenti, le tribunal reprend le procès.

E. — DES ENTRAVES AU COMMERCE INTÉRIEUR ⁽⁵⁾

Si le commerce intérieur de la Chine n'est pas très prospère, c'est que de nombreuses entraves ont empêché son essor. Parmi les plus importantes de ces entraves, il faut noter la frugalité du peuple, qui a peu de besoins et le manque ou la difficulté des communications. On peut ajouter les deux obstacles suivants, qui sont également considérables : le « Likin » ou octroi et le désordre dans les poids et mesures.

Le « Likin » ou octroi débuta en 1853 et servit à fournir des subsides à l'armée lors de la lutte contre la rébellion des Thai-phing. Ensuite, chaque province suivit successivement la même politique pour augmenter ses ressources. Le système était le suivant : Pour chaque transit, les commerçants devaient payer un impôt pour les objets transportés. L'impôt était de 1 à 3 % de la valeur des marchandises transitées. Mais le système du likin en Chine est très compliqué. Le taux de l'impôt varie suivant les provinces. Et dans chaque province il y a de nombreux bureaux dits de likin ou kwan-kha, où s'effectue le paiement de cet impôt. Les marchandises sont souvent chargées d'impôts plusieurs fois au cours d'un même transfert. On a constaté qu'une marchandise venant de la province du Seu-tchhwan avait été imposée par une trentaine de kwan-kha avant d'arriver à Chang-hai, à travers les

provinces de Hou-peï, Kyang-si, Ngan-hwei et Kyang-sou. Ces déplorables abus ont considérablement entravé le commerce intérieur. Car bien que le prix du riz, à Chang-hai par exemple, soit \$ 10 et dans la province du Seu-tchhwan \$ 5, on ne peut transporter le riz au marché de Chang-hai sans payer \$ 4 ou \$ 5 de « li-kin » en sus des frais de transport, ce qui élève tellement le prix de revient que, dès lors, on ne ferait que perdre au transport. Le gouvernement nationaliste a pensé à abolir ce système.

Une autre grave entrave, c'est le désordre des poids et des mesures. Le système des poids et des mesures n'a jamais été uniformisé en Chine jusqu'à l'heure actuelle. Au fur et à mesure des variations des taëls suivant les provinces, les villes et même les métiers ou les syndicats, les poids et mesures varient dans les mêmes proportions. Un picul (5^e) du Chan-tong, par exemple, est différent de celui de la province du Hounan. De même, le poids d'un picul d'une certaine denrée, par exemple le riz, dans une ville donnée, est souvent plus ou moins lourd que celui d'une autre denrée. En conséquence, les transactions rencontrent de grandes difficultés, et les commerçants sont souvent démoralisés. Des statistiques exactes, d'ailleurs, pour une étude scientifique ne sont pas faciles, sinon impossibles, à obtenir. Quoique le gouvernement ait déjà fixé un étalon des poids et des mesures pour la nation entière, on ne l'a pas encore pratiqué jusqu'à présent, aussi l'essor du commerce intérieur sera-t-il toujours considérablement entravé, si l'on ne remédie point à cette lacune si importante.

II

Le commerce extérieur

Antérieurement au XVIII^e siècle, la Chine n'avait que peu de transactions avec les étrangers, et aucun règlement défini, établi par le gouvernement, ne régissait le commerce extérieur. Plusieurs ports étaient ouverts pour les va-et-vient des marchands étrangers : les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, etc. Puis, à cause de diverses raisons, la Chine abandonna sa politique de laissez-faire et adopta une politique de limitation à l'égard du commerce extérieur. Elle ne voulait donc concéder aux étrangers que la ville de Canton comme seul port officiellement désigné pour le commerce extérieur. Et dans ce port, une dizaine de marchands hannistes ⁽⁶⁾ avaient été autorisés, en 1720, par le gouvernement à négocier directement avec les factoreries étrangères. C'était au fond un monopole. Tout ce que les commerçants étrangers voulaient vendre ou acheter devait passer par les mains des marchands hannistes qui, en outre, s'occupaient aussi d'autres services, soit comme intermédiaires dans les rapports entre les étrangers et le gouvernement, soit comme interprètes, soit pour percevoir le paiement de droits divers. Ce système continua d'exister jusqu'à la fin du monopole de la Compagnie des Indes (1834). A cette date, le gouvernement anglais assumait directement la protection de ses nationaux commerçants et autres; il nomma un surintendant. Ce fonctionnaire représentant l'autorité

royale ne put accepter la situation de tributaire que les autorités chinoises imposaient depuis le XVIII^e siècle aux commerçants de Canton. Des différends au sujet de la juridiction s'étaient d'ailleurs élevés à plusieurs reprises depuis une trentaine d'années au moins. La corporation des hannistes, marchands privilégiés, avait contracté de lourdes dettes à l'égard des étrangers. Ces diverses causes menèrent à une situation de plus en plus tendue et c'est de là que sortit la guerre dite de l'Opium, parce que le premier acte d'hostilité fut la destruction des caisses d'opium saisies par ordre du vice-roi Lin. A la suite de la guerre, la Chine fut forcée d'ouvrir cinq ports au commerce extérieur et de consentir à ce que les transactions entre étrangers et indigènes soient absolument libres. La limitation concernant l'entrée des étrangers était donc abolie. C'est un fait de l'histoire chinoise digne de retenir notre attention. Car, nous fait remarquer M. Wagel, « jusqu'en 1834, la Chine était maîtresse de la situation et son commerce extérieur devait être réglé selon la volonté et la fantaisie des autorités de Chine, bien que les pays étrangers, surtout l'Angleterre, réclamassent l'égalité de traitement et condamnassent le monopole des marchands hannistes et les embarras des taxes variables. Mais par le traité de 1842 et d'autres traités conclus avec d'autres pays, la situation fut enfin complètement renversée. Dès l'année 1860 et par la suite, les pays étrangers devenaient graduellement presque les maîtres de la situation. Le commerce extérieur était et est encore manié selon la volonté des étrangers.

D'ailleurs, le commerce avait tout à fait changé de caractère. Auparavant, les étrangers étaient désireux d'acheter, mais depuis cette transformation, ils étaient et sont encore, au contraire, désireux de vendre. Auparavant, ils subissaient souvent quelque perte dans leurs transactions avec les indigènes, tandis que maintenant leur commerce prospère de jour en jour, et de beaux profits sont par eux réalisés. Par contre, les commerçants chinois sont depuis lors réduits à un état de plus en plus défavorable. »

A. — LE MÉCANISME DU COMMERCE EXTÉRIEUR (7)

En Chine, on n'emploie presque aucun crédit dans le commerce extérieur, entre commerçants étrangers et commerçants indigènes. Par suite, la complexité dans le commerce extérieur s'accroît. Le commerce extérieur est généralement concentré dans les principaux ports comme Canton, Fou-tcheou, Ning-po, Chang-hai, Thyen-tsin, Tche-feou, Nyeou-tchwang, etc. De tous ces ports, Chang-hai est l'entrepôt le plus considérable tandis que Canton est l'entrepôt le plus important dans la Chine méridionale; Thyen-tsin et d'autres sont ceux du Nord. Les marchandises importées et exportées doivent passer par ces ports.

Voyons maintenant comme exemple, quel serait le procédé à employer si un commerçant de Nanking (Nanking étant situé environ à 350 kilomètres de Chang-hai) voulait acheter 100 pièces de cotonnades à l'Angleterre. D'abord, le commerçant de Nanking enverrait un mot à son agent à Chang-hai lui exposant ses desiderata (un commerçant doit avoir un

agent à Chang-hai si l'étendue de son commerce est considérable). Cet agent va passer la commande à un courtier (les Anglais l'appellent un « broker »), intermédiaire aussi bien que négociant, qui connaît bien, en général, les conditions du marché national et international. Celui-ci va demander le prix à diverses maisons anglaises qui sont soit des agents d'usines de l'Angleterre, soit des commissionnaires anglais. Si le courtier a trouvé une maison susceptible d'un accord, au prix le plus bas, il va faire un contrat avec cette maison. Après avoir calculé lui-même le change à venir et le bénéfice qu'il entend réaliser il avise l'agent du commerçant du prix des marchandises demandées et fixe la date de livraison. Pour effectuer la livraison, le commerçant de Nanking va se procurer un mandat ou une traite d'une petite banque indigène (Tshyen-tchwang) de Nanking et l'envoyer à son agent à Chang-hai. Son agent donnera la traite à une autre petite banque indigène de Chang-hai qui l'acceptera à vue et qui émettra une autre traite pour la donner au courtier, qui, à son tour, l'acceptera. Le courtier, après avoir reçu cette traite, l'échangera, si cela est nécessaire, contre une autre d'une autre petite banque indigène bien connue des banques étrangères. La maison anglaise, après avoir reçu cette traite, va la faire viser par une banque étrangère, comme « The Hongkong, Shanghai Banking Corporation », qui va lui donner un mandat ou un crédit, et les cotonnades pourront passer maintenant au courtier qui va en donner l'argent et celui-ci va les faire transporter au commerçant de Nanking

Le paiement en argent est toujours vite réglé. Le système est donc bien compliqué. En tout cas, les petites banques indigènes jouent un rôle très important dans ces transactions comme garantes aussi bien que comme organisations donnant une aide financière à courte échéance. Le paiement doit être dans chaque cas réalisé dans les 3 ou 5 jours. Mais les banques indigènes modernes ont actuellement beaucoup simplifié ces procédés.

Pour l'exportation, le mécanisme est plus simple. Dans la première partie de ce chapitre, nous avons indiqué comment les marchandises sont transportées aux ports. En général, dans tous les ports, se trouve une guild pour chaque branche de commerce, guild des commerçants de thé, guild des commerçants de soie, etc. Supposons qu'une compagnie de Paris veuille acheter du thé de Chine. Elle envoie sa commande à une maison française du Chang-hai. Celle-ci va passer cette commande à un courtier qui verra un commerçant de thé connu pour lui demander telle quantité de thé. Si le commerçant n'a pas un stock de thé suffisant pour cette commande, il va voir ses collègues de la guild et s'arrange avec eux. A la livraison, la maison française doit donner immédiatement un chèque au courtier qui prélèvera sa commission et versera la somme consentie par avance au commerçant.

B. — L'IMPORTATION ET L'EXPORTATION (8)

Avant 1864, le commerce extérieur était fort peu important en Chine. En 1864, le chiffre total d'expor-

tation et d'importation atteignit 105.300.000 taëls : soit 51.293.578 taëls pour l'importation et 54.006.509 taëls pour l'exportation. C'est dire que jusqu'à ce moment-là on exportait encore plus que l'on n'importait. La Chine est au fond un pays agricole. En face des pays économiquement plus avancés, il lui est bien difficile de maintenir dans un état toujours favorable son commerce extérieur. C'est pourquoi, depuis 1865, au fur et à mesure de l'augmentation graduelle du chiffre d'affaires, le commerce extérieur fut de plus en plus défavorable à la Chine, l'importation dépassant presque chaque année l'exportation. Le tableau suivant permet de constater ce fait au cours de quelques années :

	Importation en taels	Exportation en taels	Chiffre d'affaires en taels
1864 . . .	51.293.578	54.006.509	105.300.087
1865 . . .	61.844.158	60.054.634	121.898.792
1875 . . .	67.803.247	68.912.929	136.716.176
1885 . . .	88.200.018	65.005.711	153.205.729
1895 . . .	171.696.715	143.293.211	314.989.926
1905 . . .	447.100.701	227.888.197	674.988.988
1914 . . .	569.241.382	356.226.629	925.469.011

Parmi les marchandises importées, les plus importantes sont les cotonnades. Elles ont toujours occupé une place prépondérante dans l'importation vu leur nécessité. Et le fil de coton pour tissage s'ajoute pour une grande part aux tissus de coton importés en quantité considérable. Outre les tissus de coton, les tissus de laine et de soie sont aussi des articles de vente courante. Puis les métaux, le sucre, le pétrole, les

charbons, les cigares et les cigarettes font aussi partie des marchandises importées. Pour se faire une idée de l'importance de chaque marchandise dans l'importation, on peut prendre comme base l'année 1914 :

Cotonnades (tissus et fil)	178.259.025 taëls
Tissus de coton et laine	2.566.878 —
Tissus de laines	3.306.047 —
Tissus divers	4.380.494 —
Métaux	28.420.632 —
Drogues (comprenant l'opium)	37.344.653 —
Marchandises diverses	302.831.299 —
Total	557.109.048 taëls

La Chine étant un pays agricole, elle importe des produits manufacturés et elle exporte des denrées, des matières premières. Parmi les denrées exportées, les plus importantes sont le thé, la soie et les fèves; au deuxième rang, les huiles végétales, les peaux, les cuirs, le coton, les œufs, la farine sont aussi exportés en énormes quantités. La Chine est très renommée pour son thé et sa soie. Non seulement la qualité de ces produits est supérieure mais ils sont aussi meilleur marché. Pourtant la Chine souffre de la concurrence de l'Inde et du Japon pour le marché du thé et lutte difficilement avec le Japon et l'Italie pour la soie. Elle a récemment fait de sérieux efforts pour l'amélioration dans la fabrication de la soie ou la préparation du thé en vue de reconquérir sur ces points sa supériorité d'autrefois. Le succès dépendra assurément de la persévérance. Par le tableau ci-dessous, on peut se rendre compte de la diminution d'ex-

portation du thé et de l'état à peu près stationnaire du commerce de la soie ;

	Thé en piculs (0,60 quintal)	Soie en piculs
1885 . . .	2.128.751	101.141
1890 . . .	1.665.396	146.000
1895 . . .	1.865.680	191.425
1900 . . .	1.630.795	116.952
1905 . . .	1.369.298	111.269
1910 . . .	1.360.800	137.779
1914 . . .	1.495.799	203.692
1920 . . .	305.906	194.263

D'autre part, l'exportation des fèves, ou des produits fabriqués avec les fèves comme le pain et l'huile, s'accroît de plus en plus. Ce sera là, croyons-nous, une marchandise appelée à une grande prospérité. En 1911, il y avait 11.038.340 piculs exportés; en 1914, 11.439.656; en 1919, 15.704.162. Et ces chiffres augmentent constamment.

Les pays qui font le plus de commerce extérieur avec la Chine sont: l'Angleterre, le Japon et les Etats-Unis. Avant la guerre mondiale, l'Angleterre occupait la première place dans l'importation, parce que les cotonnades et les tissus divers étaient pour la plupart fabriqués en Angleterre; le Japon occupait la seconde place; les Etats-Unis, la troisième; et l'Allemagne, peut-être la quatrième. Pendant la guerre, le Japon prit la place de l'Angleterre et les Etats-Unis prirent la seconde place; alors que le commerce avec l'Angleterre diminuait, celui de l'Allemagne dis-

paraissait complètement. Après la guerre, l'Angleterre et l'Allemagne firent des efforts pour ramener l'essor de leur commerce avec la Chine. Aussi ces quatre nations sont-elles peut-être celles qui joueront bientôt un rôle économique d'une influence dramatique sur le marché de l'Extrême-Orient. D'ailleurs, la Chine a aussi un commerce important avec la France, la Russie, les Pays-Bas, l'Italie, et d'autres pays encore. Mais elle a, jusqu'ici, exporté plus de marchandises vers ces nations que celles-ci ne lui en ont fourni.

C. — LA BALANCE DU COMMERCE (LE BILAN) (9)

Depuis 1865 jusqu'à l'heure actuelle, sauf durant la période de 1872 à 1876, la balance du commerce, comme le démontrent les statistiques de la douane, a été défavorable à la Chine. Et cette situation s'est accentuée dans les années toutes récentes. La Chine a toujours acheté plus qu'elle n'a vendu. Cependant, toute nation débitrice doit faire face à ses engagements. L'Angleterre, elle aussi, a une balance commerciale défavorable, mais cela lui importe peu vu le crédit énorme dont elle jouit. En effet, toute nation a un passif aussi bien qu'un actif. Mais il faut, en général, que l'un couvre l'autre. La plus grande partie du passif vient de l'importation et celle de l'actif de l'exportation, tandis que les prêts, les emprunts, les envois d'argent, les dépenses diverses qui se font entre pays forment tantôt une partie de l'actif, tantôt une partie du passif. La Chine, nous l'avons vu, a une importation supérieure à son exportation. Outre cela, elle n'a aucun crédit dans les pays étran-

gers. Pour faire face à ses engagements, elle est donc obligée d'envoyer de l'argent; et cela encore, au contraire, n'est pas toujours exporté, mais parfois bien importé. Cependant, il faut trouver des moyens pour équilibrer l'actif et le passif. Pour éclaircir ces problèmes, nous pouvons utiliser le tableau de M. Wagel, qui montre comment la balance entre l'actif et le passif a été, en 1912, réalisée en Chine. Quoique les chiffres soient fictifs, examinons sa démonstration.

PASSIF

Importation, marchandises	473.097.031 taëls
Importation, trésor ou or	54.398.120 —
Emprunts, intérêt et amortissement	51.000.000 —
Dépenses pour les légations et les consulats	1.500.000 —
Dépenses des étudiants et des voyageurs dans les pays étrangers	3.000.000 —
Envois d'argent des commerçants étrangers en Chine à leur pays	20.000.000 —
Frets et assurances	10.000.000 —
Munitions de guerre	3.500.000 —
Total	616.495.151 taëls

ACTIF

Exportation, marchandises	370.520.405 taëls
Exportation, trésor ou or	27.695.658 —
Excès de l'exportation aux douanes fron- tières	4.000.000 —
Dépenses pour les chemins de fer et les mines	20.000.000 —
Dépenses pour les légations et les consu- lats des pays étrangers en Chine	7.000.000 —

Dépenses pour la garnison	9.000.000	—
Dépenses pour les navires étrangers et leurs réparations	40.000.000	—
Dépenses pour les missionnaires, hôpi- taux et écoles des pays étrangers ...	9.000.000	—
Dépenses des voyageurs étrangers	10.000.000	—
Envois d'argent des émigrants chinois à leurs parents restés en Chine	40.000.000	—
Capitaux investis par les étrangers	50.000.000	—
Capitaux investis dans la construction des ports	30.000.000	—
Total.....	617.216.071	—

D. — LA DOUANE (10)

De même que le likin ou l'octroi est préjudiciable à son commerce intérieur, la douane est préjudiciable au commerce extérieur de la Chine. Dans les autres pays, la douane a souvent pour but de régler le commerce selon la volonté du pays, pour empêcher une importation dangereuse ou le luxe, pour encourager la production nationale, et pour maintenir une balance favorable. Alors la douane peut rendre des services. En Chine, au contraire, le système douanier a été jusqu'ici sous le contrôle des étrangers. Dès lors, pour augmenter, d'une certaine somme, le droit sur les marchandises importées, il faut avoir le consentement de toutes les puissances. Ce qui est en outre ridicule, c'est que les marchandises exportées de Chine sont soumises presque aux mêmes droits que les marchandises importées. L'inspecteur général de la douane est un Anglais. S'il est fidèle et soumis aux

ordres du gouvernement chinois, c'est bien, sinon, on souffre de la domination étrangère.

Il ne faut toutefois pas oublier dans quelles circonstances sont nées les douanes maritimes. La région de Chang-hai était en partie sous le joug des Thaïphing (1854), le taotai n'était pas en mesure de défendre la caisse et refusait de percevoir les droits de douane dont l'arriéré s'accumulait au grand déplaisir des importateurs. Une entente intervint; il fut décidé que provisoirement les droits seraient versés à une commission formée de représentants des consulats des Etats-Unis, de France et de Grande-Bretagne et présidée par le taotai. Cette gestion se montra si fructueuse qu'elle fut étendue aux autres ports et que le provisoire devint définitif. Peu à peu, la France et les Etats-Unis se désintéressèrent de la question. Un Anglais, Robert Hart, devint Inspecteur-général (nov. 1863) et organisa l'administration qui a rendu tant de services à la navigation maritime et fluviale et a fourni au gouvernement des ressources considérables et toujours croissantes.

En soixante-dix ans, la situation s'est transformée, la place tenue par les étrangers des douanes est sans doute trop large aujourd'hui. Mais ne doit-on se poser la question suivante: l'administration des douanes pour les finances de l'Etat, pour l'hydrographie, l'éclairage des côtes, pour la première organisation des postes, par exemple, a-t-elle ou non rendu des services au pays?

Pour améliorer le commerce extérieur de la Chine, le système tout entier doit évidemment être réorga-

nisé. Or, cette revision bien qu'ayant été déjà proposée à diverses reprises n'a pas encore été tout à fait réalisée.

-
- (1) Bibl. **20**, 2^e partie.
 - (1 A) Bibl. **31**.
 - (2) Bibl. **1**, Commerce.
 - (3) Bibl. **47**, et Bibl. **31**.
 - (3 A) Voir 1^{re} partie, ch. 2.
 - (4) Bibl. **1**, Commerce.
 - (5) Bibl. **21**, et Bibl. **19**, p. 122.
 - (5 A) Voir l'Appendice.
 - (6) Bibl. **24**, pp. 60-80, et Bibl. **19**, p. 108.
 - (7) Bibl. **50**, ch. 5.
 - (8) Bibl. **1**, Commerce extérieur; Bibl. **50**, Appendice B; Bibl. **35**, ch. 4, et Bibl. **19**, pp. 122-126 et 149-152.
 - (9) Bibl. **50**, ch. 7.
 - (10) Bibl. **19**, p. 117.

CHAPITRE II

Les communications ⁽¹⁾

Nous avons vu que le commerce de la Chine est loin d'être aussi prospère qu'il devrait l'être. Outre les raisons que nous en avons données, on peut citer encore le manque de voies de communication comme cause prédominante. Car, là où les communications sont insuffisantes et incomplètes, les frais, pour le transport des marchandises, sont naturellement très élevés. Par suite, le commerce est considérablement entravé. Dans ce cas, on peut même acheter à un prix moins élevé des marchandises de pays étrangers favorisés par les moyens de communication. C'est, peut-être, là également, une des causes qui favorisent une plus grande exportation. En outre, les communications sont nécessaires non seulement dans un but économique mais encore pour développer de toutes parts

la culture dans cet immense pays. Dans ce chapitre, nous nous proposons donc d'examiner les communications en Chine: routes, voies fluviales et maritimes, chemins de fer, services postaux, télégraphe, téléphone et câbles.

A. — LES ROUTES. — Avant l'apparition des chemins de fer, le commerce intérieur se faisait uniquement par les routes et les fleuves. Le système routier est fort mal dirigé et les routes mal entretenues, sauf certaines vieilles routes impériales encore praticables. Généralement, les routes reliant les bourgades ont des tracés irréguliers, escaladant les collines, de largeur variable, avec d'innombrables fondrières. Dans les provinces du Nord où la terre est couverte de loess, les routes ont une tendance continuelle à s'enfoncer. Ces routes deviennent donc impraticables surtout pendant la saison des pluies. A l'Est et au Sud, les conditions sont meilleures. Les routes sont souvent pavées avec des dalles de granit. La circulation y est permanente. Toutefois, ces routes ne sont principalement fréquentées que par les piétons, les petites chaises à porteur et parfois par les charrettes.

Mais pour les courriers et pour transmettre les messages du gouvernement, il existe une vingtaine de routes impériales carrossables. Voici les principales:

Péking, Moukden (par Chan-hai-kwan).

Péking, Jehol, Tsitsikhar.

Péking, Khailar.

Péking, Kalgan, Ourga, Kiakhta (Mongolie).

Péking, Kalgan, Oulyasouthai, Kobdo, Semipalatinsk.
 Péking, Thai-yuan, Si-ngan.
 Tchheng-tou, Ta-tsien-lou, Li-tang, Lhassa (Tibet).
 Péking, Thai-yuan, Si-ngan, Lan-tcheou, Kâchgar.
 Péking, Tchen-ting, Khai-fong, Syang-yang, Kwei-yang, Yun-nan-fou, Ta-li, jusqu'à la frontière de l'Indo-Chine.
 Péking, Tchen-ting, Khai-fong, Han-kheou, Yo-tcheou, Kwei-lin.
 Péking, Han-kheou, Canton.
 Péking, Nan-tchhang, Canton.
 Péking, Tsi-nan, Hang-tcheou, Fou-tcheou.
 Tchheng-tou, Nanking.
 Han-keou, la frontière sibérienne.
 Tsi-nan à Tche-fou et à Wei-hai-wei.

Les voyageurs circulent sur les routes diverses selon les modes de locomotion usités dans chacune des régions. Au Nord, c'est à cheval, à dos de mulet ou de chameau. On se sert aussi de la chaise à trois mules, de voitures à chevaux ou à bœufs, et de palanquins portés par des hommes. Dans le Centre et dans le Sud, on se sert souvent de chaises à porteurs et parfois de chevaux ou de mulets mais pas de charrettes. Les « pousse-pousse » (riksha) sont employés surtout dans les villes et les automobiles plus particulièrement dans les grandes villes et dans les ports.

Récemment le peuple et le gouvernement comprirent l'urgence de créer des routes à l'usage du peuple. Et on a commencé dans la plupart des provinces la construction de meilleures routes sur l'initiative soit du gouvernement, soit du peuple lui-même. Un assez grand nombre de ces routes peuvent même être utilisées par les automobiles.

B. — VOIES D'EAU (FLEUVES, LACS, CANAUX, ETC.). -- Si l'on se sert peu des routes en Chine, on se sert beaucoup des voies d'eau. La Chine a un réseau incomparable de voies d'eau, les fleuves, les rivières, les canaux, les lacs et leurs affluents sont abondants et navigables. Selon les enquêtes, les voies fluviales et leurs affluents ont une longueur de 32.625 kilomètres navigables. Sur les rivières et leurs affluents, il y a des jonques en nombre considérable et sur les fleuves et les grands lacs, il y a, outre les jonques, quantité de bateaux à vapeur. Mais la plupart de ces bateaux appartiennent aux pays étrangers. La Chine n'a qu'une grande compagnie fluviale, la « China Mail Steamship Company », et plusieurs autres moins importantes comme la Compagnie de Ning-chao et la Compagnie de Wou-thong, tandis que plus d'une douzaine de compagnies sont la possession de l'Angleterre, du Japon et d'autres pays.

Les principaux fleuves, comme nous l'avons indiqué ailleurs, sont le Yang-tseu (le fleuve Bleu), le Hwang-ho (le fleuve Jaune), le Si-kyang au sud et l'Amour en Mantchourie. Tous, à l'exception d'une partie du fleuve Jaune, sont navigables. Le « Grand Canal », d'une longueur d'à peu près 1.270 kilomètres, de Thong-tcheou à Hang-tcheou, d'une largeur de 30 mètres en moyenne, et d'une profondeur de 3 mètres en moyenne, très divers selon les régions, traverse les provinces de Chan-tong, Tche-li, Kyang-sou et Tchœ-kyang: c'est un travail merveilleux renommé dans le monde entier. Les grands lacs sont le Tong-

thing, le Pho-yang, le Thai-hou, le Hong-tsœ et le Tchao-hou. Ce sont de petites mers intérieures.

La Chine, en outre, a des côtes pour la plupart pittoresques sur 10.260 li (soit à peu près 6.000 kilomètres) avec de nombreuses baies. Si ces avantages étaient possédés par un autre pays, il est à croire qu'ils donneraient lieu à une navigation considérable. La Chine, tout au contraire, n'a qu'une vingtaine de paquebots circulant le long de ses côtes. La plupart des navires à vapeur qui circulent actuellement d'un port à l'autre appartiennent aux pays étrangers.

Quant à la navigation maritime en Chine, aucun progrès n'a presque été accompli jusqu'ici. Pendant le boycottage contre le Japon au début de la guerre mondiale, des commerçants nationaux ayant un commerce considérable avec les Etats-Unis, organisèrent une Compagnie de Navigation en Chine. Elle ne possédait que trois paquebots de 10.000 tonnes. Mais, en dépit d'une lutte vigoureuse, cette Compagnie de Navigation fut réduite à la faillite.

Comme la Chine compte dans les pays étrangers plusieurs millions d'émigrants engagés dans le commerce et que le commerce chinois est assez considérable, il faudrait qu'elle s'engage dans des entreprises de navigation, surtout de navigation maritime, et cela dès que possible.

C.— CHEMINS DE FER. — Une première tentative, du reste infructueuse, en vue de construire une voie ferrée en Chine, fut faite en 1863 à l'instigation des commerçants étrangers de Chang-hai qui proposèrent de

construire un chemin de fer de Chang-hai à Sou-tcheou. En 1865, ces commerçants obtenaient du gouvernement de Péking l'autorisation de construire une voie ferrée de Chang-hai à Wou-song. En fait, cette première voie ferrée fut établie, mais elle fut rachetée et détruite, le peuple ignorant considérant cette innovation comme néfaste.

Puis, en 1878, pour l'exploitation des charbons de Khai-phing Thang, King-sing, directeur de cette entreprise, fit construire une voie ferrée pour transporter la houille. Les effets de cette tentative furent peu à peu appréciés par le peuple et le gouvernement. Alors, fut organisée une compagnie pour la construction d'un chemin de fer. C'est le premier tronçon de la ligne Péking Fong-thyen achevée. En outre, des lignes de Péking à Han-kheou, de Thyen-tsin à Phou-kheou, de Chang-hai à Nanking furent construites successivement. La plupart des lignes actuelles appartiennent au gouvernement, quelques unes sont la propriété de compagnies privées. Le tableau suivant indique la longueur kilométrique des voies ferrées, dont les plus importantes ont été construites depuis l'époque de la transformation économique, ou plus précisément de 1894 à 1914.

1. — *Chemin de Fer en Exploitation en Chine* ⁽²⁾

Lignes	Noms Européens	Longueur en km.
Tchong-tong (Chinese Eastern Railway)		1.558
Pei-man (Chinese Eastern Railway)		214
Ki-tchhang (Kirin-tchhang-tchhwen)		128
Nan-man (South Manchurian Railway)		830

Fong-Ngan (Fentien-Antong)	305
King-fong (Péking-Fentien)	1.180
Tcheng-thai (Tai-yuen-Chi-kia-tchwan)	243
King-tchang (Peking-Tchang-kia-keou)	226
King-han (Peking-Hankow)	1.348
Tao-tshing (Tao-keou-Tshing-hwa-tcheng)	150
Pyen-lo (Khai-fong-Lo-yang)	186
Kyao-tsi (Kyao-tcheou-Tsi-nan)	453
Tsin-phou (Tien-tsin-Pukow)	1.186
Hou-ning (Changhai-Nanking)	350
Hou-hang (Shanghai-Hangchow) . . .	245
Tchou-phing (Ngan-yuen-Tchu-tcheou)	113
Kwang-san (Canton-Samshui)	52
Kwang-kyeou (Canton-Kiulong)	181
Tyen-yue (Ho-kheou-Yun-nan-fou)	465
Sin-ning (Sin-ning-Kong-mun) . . .	62
Tchhaou-chan (Swatow-Tchang-tchow) . . .	42
Nan-tsyun (Kiukiang-Nanchang)	140
Nan-tsyun (Thye-chan-pou-Hwangchœ-kang) . . .	27
Tsai-tao (Yi-hyen-Thai-eul-tchwang)	43
Total	9.727

2. — *Chemin de Fer en construction et partiellement en Exploitation*

King-tchang . . .	230
Long-hai . . .	360
Yue-han . . .	480
D'autres . . .	154
Total	1.224

Comparativement à celle des pays étrangers, la longueur de ce réseau est peu importante. Toutefois, si l'on considère les disponibilités très restreintes de la Chine et la série de crises politiques qu'elle a traversées, on peut néanmoins affirmer que cette nation

a réalisé des progrès appréciables. Le Docteur Sun Yat-sen a laissé un vaste projet pour les réseaux des chemins de fer à construire. Si l'on parvient à le réaliser, les communications en Chine deviendront suffisantes.

D. — LE SERVICE POSTAL. — Depuis longtemps déjà en Chine on correspond entre provinces par service postal. Mais ce service est fort irrégulier et mal organisé. Tandis que le gouvernement avait autrefois établi des services pour les communications officielles, le peuple n'avait que des postes privées. Les étrangers avaient organisé aussi des services postaux. Le service postal national date de 1896. D'abord on eut beaucoup de difficultés pour le développer. Mais après bien des luttes, on arriva enfin au but. En 1911, il existait plus de 600 bureaux avec un personnel de plus de 4.200 agents. En 1914, la Chine était admise au nombre des membres de l'Union postale universelle. Une coopération complète avec les autres pays s'établit ainsi. Et peu à peu, l'administration des Postes s'assimila tout le mécanisme postal moderne avec les caisses d'épargne, les mandats internationaux, etc., etc.

E. — LES SERVICES ÉLECTRIQUES : TÉLÉGRAPHE, TÉLÉPHONE ET CABLES. — Le service télégraphique débuta en 1881. En 1910 les lignes télégraphiques avaient déjà une longueur de 120.000 li et plus de 600 postes télégraphiques fonctionnaient. Quant aux câbles, on n'a jusqu'ici établi que les trois lignes de Syu-kwan à Khyong-tcheou, de Chang-hai à Tche-feou et de Tche-

feou à Ta-kou-kheou. Mais d'autres pays, comme le Japon, les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne ont, en outre, des câbles les reliant à la Chine. La télégraphie sans fil débuta en 1906. Et jusqu'en 1911, on a établi une dizaine de postes en des points divers. Le service téléphonique fut introduit à Chang-hai par les étrangers. Mais depuis 1900, le gouvernement a fait établir des postes à Péking et à Thyen-tsin, puis dans diverses autres villes. A l'heure actuelle le service téléphonique fonctionne généralement dans toutes les grandes villes et les ports chinois.

En somme, les considérations envisagées dans ce chapitre nous amènent à reconnaître que les communications sont encore très insuffisantes en Chine. Quelques-unes, comme les routes, sont rudimentaires. D'autres, comme les voies fluviales, doivent être améliorées. Et quant à la navigation maritime, elle doit être en tous points constituée. Les chemins de fer et les services électriques n'étant encore qu'à leurs débuts, verront assurément de nombreuses améliorations. La navigation aérienne commence à peine à faire son apparition; nous souhaitons que ces divers organes atteignent dans une période non éloignée leur complet développement.

(1) Bibl. **1**, Communications; Bibl. **4**, Communications; Bibl. **34**, dernier chapitre; Bibl. **50**, dernier chapitre; et Bibl. **19**, pp. 137-141 et 169-175.

(2) D'après Bouillard, voir le Génie Civil (5 avril 1919). Bibl. **40**.

Conclusion

Avant le contact avec les pays occidentaux, la Chine était demeurée dans une économie à peine nationale et dans un isolement presque absolu. Cela est dû au milieu très spécial où la plaçait sa situation particulière, matérielle aussi bien que sociale.

Au point de vue social, le système familial restreignant le libre développement de l'individualité personnelle; la politique maintenant l'ignorance du peuple suivie par presque toutes les dynasties en vue d'éviter les troubles politiques, et, enfin, la philosophie passive qui enseigne à chacun à ne s'occuper que de soi-même et à se contenter toujours de sa situation telle qu'elle est : tout cela s'est opposé plus ou moins impérativement au développement du progrès aussi bien personnel que social en Chine et a tendu à isoler cette contrée des autres pays.

Au point de vue matériel, la production abondante des terres fertiles qui satisfaisait les peuples et leur enlevait l'idée de lutter aussi bien contre la nature que contre leurs semblables; le manque de communications qui les empêchait de voir l'évolution et d'entendre les bruits des nations s'agitant dans le monde extérieur et enfin la grandeur de la Chine qui, depuis

si longtemps, la plaçait au-dessus de toute rivalité sans concurrence alors que, selon Darwin, la concurrence est la condition nécessaire au progrès: tout cela forme la base matérielle de la civilisation plus ou moins stationnaire qui existait en Chine avant le contact de son peuple avec les Européens.

C'est en raison de ce milieu que les diverses organisations économiques en Chine ont été, et sont encore, généralement, soit familiales, soit faibles. D'abord, dans la première partie de notre travail, nous avons montré que dans l'organisation de la production, la plupart des entreprises sont restreintes. Premièrement, la Chine est un pays avant tout agricole, où l'agriculture est entretenue généralement sur une faible échelle. Par suite, dans l'organisation de la production, la Chine est dominée par des entreprises pour la plupart peu importantes. En prouvant ces affirmations, nous avons pu montrer qu'en Chine l'agriculture a une place unique dans la sphère de la production, les 85 % de la population travaillant la terre. Les produits agricoles principaux sont le riz, le blé, les fèves, le thé, la soie, le coton, etc. Seulement le mode de travail est assez rudimentaire et primitif, et, par suite, les récoltes ne sont pas suffisantes pour la consommation intérieure. Quoique la population rurale comprenne une fraction supérieure aux 3/4 de la population chinoise totale, elle n'est composée que de petits cultivateurs possédant seulement des terres en petits morceaux. Et parmi toutes les catégories des cultivateurs, les classes prédominantes sont les petits propriétaires, les propriétaires-fermiers et les fer-

miers à bail. Dans le système de la tenure, nous avons montré que le rapport entre les propriétaires et les fermiers est basé généralement sur un contrat. Et le système du fermage est compliqué par des variations selon les diverses régions, les diverses conditions de travail et les diverses coutumes. Après avoir montré la composition et les catégories de la population rurale et les rapports entre les différentes catégories dans le système de tenure, nous avons étudié la famille fermière qui est l'unité de la production agricole. La famille fermière est généralement composée de 5 à 6 personnes et c'est une famille patriarcale. Dans chaque famille nous trouvons le chef mâle avec sa femme et leurs enfants accompagnés souvent de la mère du chef et parfois des frères, des brus ou d'autres parents. Comme nous l'avons montré, la ferme n'est pas, en général, très importante. Mais chaque membre apporte sa contribution à la production dans la famille, les femmes aussi bien que les hommes: la division du travail est bien organisée chez eux. Mais la distribution annuelle du travail n'est pas parfaite car ils sont souvent très occupés dans une saison et n'ont pas grand chose à faire dans l'autre. Heureusement, ils ont beaucoup de métiers familiaux accessoires pour s'occuper pendant les saisons mortes. Malgré leur travail pénible, et malgré que leur temps soit tout occupé à la production, leur vie quotidienne est très pauvre. C'est à cause de leur simplicité de vie et de leur paisible caractère qu'ils peuvent subsister malgré tout. A côté de leur vie personnelle et familiale, les paysans ont aussi des organisations

comme les communes et les clans pour le secours mutuel, la philanthropie, la défense contre les bandits, des rites religieux et des buts économiques. Enfin, nous avons touché les conditions de l'industrie forestière, de la pêche et du pâturage. Puisque ceux-ci ne sont pas encore bien développés, nous n'avons que peu de chose à en dire pour le moment.

Deuxièmement, après l'agriculture, nous avons vu les industries qui sont aussi importantes dans la production en Chine. Tout d'abord, les petites industries anciennes, encore prédominantes. On en trouve au moins cinq catégories : l'industrie familiale, l'industrie ambulante, l'industrie d'artisans indépendants, l'industrie domestique et l'industrie manufacturière. Les unités de travail sont, en général, les petits ateliers où les conditions ne sont pas favorables ni scientifiques. Leur rendement n'est pas grand. Par suite, leur vie quotidienne est pénible. D'ailleurs les conditions de l'apprentissage qui y sont attachées, sont tout à fait pitoyables et doivent être améliorées. Pour soutenir leurs intérêts communs, les artisans ont des corporations (Hang ou Kong-so), qui sont importantes dans l'organisation sociale de ce pays.

Dans la deuxième partie, nous avons remarqué que les organisations créditaires et financières sont aussi très limitées, malgré leur variété. Pour le crédit à la production des petits agriculteurs et des petits industriels, on dispose : 1° Du prêt direct et de l'achat à crédit qui sont bien courants à la campagne et dans les petites villes; 2° Il y a, dans toutes les commu-

nautés les diverses associations amicales organisées pour les secours mutuels, Yao-hwei, les associations des vieillards et d'autres pour l'entr'aide financière à l'occasion du mariage et des funérailles ; 3° Les maisons de gages comprenant les Tang, Tyen, Tche et Ya, sont très populaires en Chine pour effectuer des prêts sur gages aux pauvres ; 4° Antérieurement à l'établissement des banques modernes, il y avait, et il y a encore, beaucoup de petites organisations bancaires indigènes assez importantes, très populaires, notamment dans le commerce et dans la finance. Ces organisations, qui comprennent les Tshyen-phou, Tshyen-tchwang, Yin-hao, Phiao-hao, sont toutes organisées sur une faible échelle, adaptées seulement à une économie locale, ou à peine nationale.

Dans la même partie, nous avons, d'ailleurs, consacré un chapitre à l'exposé du système monétaire chinois. La Chine est loin encore d'avoir une monnaie aussi parfaite que celle des pays économiquement plus avancés, parce que la monnaie de Chine n'ayant pas une frappe unique, on ne peut l'évaluer que par son poids. Au début, le cuivre était l'étalon ou standard et la sapèque, l'unité. Mais vers 1910, à cause des circonstances, on adopta officiellement l'argent comme étalon et le dollar de 0,72 taël comme unité, tandis que les pièces de 10-sapèques furent les monnaies auxiliaires. Il y a de nombreuses sortes de monnaies en Chine. Parmi les monnaies métalliques, les plus importantes sont : les sapèques, les 10-sapèques, les taëls et les dollars. Malheureusement, les monnaies métalliques sont dans une situation de désordre. Chaque groupe de monnaie comprend des

pièces de diverses provinces et d'époques diverses sans aucune uniformité de titre, de poids et de forme entre eux. De même, il y a aussi un désordre dans les papier-monnaies. Quant au monnayage, à la fonte et à l'essai des lingots d'argent, ce sont en Chine des entreprises privées, des Lou-fang et Kong-kou, une unification des monnaies est donc plus difficile. Enfin nous avons montré que son système monétaire étant très imparfait et en désordre, la Chine se trouve en situation très défavorable à l'égard du change.

Dans la troisième partie, nous avons exposé l'organisation de l'échange. Depuis une époque très ancienne, il y existe un commerce intérieur assez important. Mais le mécanisme des transactions diverses est encore quelque peu rudimentaire. Pour vendre un objet fabriqué directement aux consommateurs, il y a deux ou trois moyens : les colporteurs-ambulants, la vente sur le marché comprenant le marché ordinaire et la foire à la camagne, et enfin les artisans ont souvent des étalages devant leurs maisons pour vendre les objets fabriqués. Pour vendre les marchandises indirectement, le mécanisme est plus compliqué, car un objet devrait passer par beaucoup de mains : boutiques-intermédiaires (ou Hang) et divers commerces et boutiques ou magasins. Les boutiques-intermédiaires (Hang) existent partout en Chine et jouent un rôle très important dans le commerce intérieur. Les boutiques ou magasins ordinaires sont les unités de distribution des denrées pour la consommation. Mais ces boutiques ou magasins sont, en général, peu importants en ce qui con-

cerne leur capital et leur organisation pour leur intérêt commun. Les plus importantes sont la guild des marchands et l'association provinciale. Enfin, nous avons montré que le commerce intérieur chinois n'est pas très prospère, vu les nombreuses entraves qui ont empêché son essor, parmi lesquelles nous avons mentionné le « likin » ou l'octroi et le désordre dans les poids et mesures. Outre ces raisons importantes, on peut citer encore le manque de voies de communication comme cause prédominante. Et dans le dernier chapitre, nous avons montré les conditions générales des différentes voies de communication, comme les routes et les voies d'eau, comprenant les fleuves, rivières, etc. Les routes sont pour la plupart mal entretenues. Et quoique on se serve beaucoup de voies d'eau, celles-ci sont néanmoins négligées.

C'est depuis 1842, comme nous l'avons montré à plusieurs reprises dans de précédents chapitres, que la civilisation occidentale commença à pénétrer dans l'immense pays oriental. Dès lors, on y constata une transformation intégrale, qui augmenta peu à peu et s'accrut dès 1894. Aussitôt que les ports et grandes villes furent ouverts au commerce extérieur, le peuple chinois fut mis en face des Occidentaux. Dès lors, non seulement des marchandises étrangères sont importées, mais aussi des idées et des pensées occidentales. Ainsi ce ne fut plus seulement la vie matérielle du peuple qui changea, comme elle continue encore de changer, mais sa vie spirituelle. Une grande partie des méthodes scientifiques de production, des moyens de commerce et d'organisation

des contrées occidentales fut graduellement imitée et employée avec succès. L'économie nationale se transformait donc et tendait peu à peu à devenir internationale. Notre travail concernant l'organisation simplement au point de vue économique, nous avons tenu à exposer dans les trois parties précédentes, outre les anciens aspects de l'organisation économique encore existants, les divers aspects nouveaux quant à leur origine, leur développement et leurs tendances.

Dans la première partie, en ce qui concerne la production, nous devons remarquer que devant l'influence occidentale, l'agriculture n'a fait que peu de progrès. Le gouvernement a proposé, en 1907, l'organisation d'une association de l'agriculture en vue de l'amélioration et du développement de l'agriculture en Chine. Mais le succès est encore à attendre. En revanche, il y a un grand progrès dans la sphère de l'industrie parce que l'industrie moderne a pris naissance. On compte que jusqu'à 1916, il existait déjà 16.957 usines, dont 475, les plus importantes, ont été reconnues par le gouvernement. Et parmi ces usines, les industries les plus importantes sont les filatures et teintureries de coton, les usines d'électricité, les minoteries, les fabriques d'allumettes, les fabriques de bougies et de savon, et les filatures de soie. Ces usines sont dispersées dans toutes les provinces, parmi lesquelles Kyang-sou tient le premier rang, vu qu'elle comprend Chang-hai, centre industriel et commercial de la Chine, ainsi que d'autres villes industrielles assez importantes ; Tche-li, Tchœ-kyang,

Kwang-tong et Chan-tong viennent ensuite. Seulement, dans la plupart des usines la main-d'œuvre est encore appliquée sur une grande échelle, parmi toutes les usines établies il n'y en a que 2,5 % possédant la force motrice. D'ailleurs, la plupart des usines n'ont que de faibles capitaux. Quant aux conditions du travail, durée, salaire et rendement, on n'est pas encore arrivé au point désirable. Et maintenant, on a vu aussi la naissance des trade-unions dans les grandes villes de Chine. Enfin, nous avons montré que bien que d'abondantes richesses minières offrent des perspectives très intéressantes, le développement de cette industrie n'est qu'à son point de départ.

De même, dans la deuxième partie, on doit remarquer que c'est seulement après son contact avec la civilisation occidentale qu'à côté des banques étrangères établies dans les différents ports en Chine que les commerçants et mandarins chinois ont établi des banques modernes. Avec un commencement peu important, elles ont pu obtenir maintenant un essor considérable au point de vue de leur organisation, des capitaux et du chiffre d'affaires. Les banques étrangères ont dominé les finances de Chine depuis à peu près un demi-siècle. Ce sont les banques chinoises qui les remplaceront un jour ou du moins prétendent les remplacer. Quant à la monnaie, c'est aussi après le contact avec la civilisation occidentale que les dollars furent introduits et ensuite ont été frappés par la Chine même. Les Hôtels des Monnaies furent créés ; les pièces de 10-sapèques furent frap-

pées ; l'étalon d'argent fixé ; et on prépare une unification des monnaies dans le but d'adopter ensuite l'étalon or. L'usage des billets de banque naquit ensuite, seulement sans aucun contrôle légal préalable à l'émission, lacune qui est une cause permanente de l'inflation. D'ailleurs, le change extérieur, à cause du désordre de la monnaie, est toujours encore défavorable.

Enfin, dans la troisième partie, nous avons montré que, depuis lors, le commerce est aussi stimulé. Non seulement le commerce intérieur est devenu plus prospère, mais la méthode et l'organisation subissent aussi quelques changements. Il a été établi de nombreuses sociétés anonymes et les chambres de commerce ont pris naissance. D'autre part, le commerce extérieur est aussi prospère, bien qu'il ne soit pas toujours favorable. Seulement, le mécanisme est encore quelque peu compliqué à cause de la nécessité d'employer force intermédiaires entre les producteurs d'un pays et les consommateurs d'un autre. Le chiffre d'affaires est considérable et augmente de jour en jour. Toutefois, on importe souvent plus qu'on n'exporte. Les marchandises principalement importées sont les cotonnades, les divers tissus de coton et de laine, et les métaux — en un mot, c'est toujours les produits finis qui sont importés. En revanche, la Chine n'exporte que des matières premières, le thé, la soie, des fèves et d'autres. Et forcément on peut à peine achever la balance du commerce. A la fin du dernier chapitre, on a montré qu'il s'était construit des chemins de fer, que

s'étaient établis le service postal, la télégraphie, la téléphonie et les câbles. En un mot, la Chine est évidemment entrée dans la voie de la civilisation moderne quoique n'en ayant encore franchi qu'un ou deux pas du seuil.

En terminant ce travail, nous croyons devoir remarquer encore que la transformation aussi bien sociale qu'économique de la Chine est le résultat d'une provocation extérieure plutôt que d'un développement interne et spontané de la société chinoise elle-même. Mais la provocation venant d'un agent étranger est loin d'être toujours nuisible. D'ailleurs, la provocation qui vient de l'Ouest était un fait inévitable, comme nous l'avons prouvé. Or, le problème restant à résoudre n'est plus maintenant d'écarter les influences d'autrui, mais par quelles réactions avantageuses la Chine répondra à ces influences. La Chine n'a joué encore aucun rôle vraiment positif ; le plus souvent, son état a été passif. Est-il sage pourtant d'agir toujours pour le gré ou la fantaisie d'autrui ? Ce qui est bon à l'un peut être parfois nuisible à l'autre, sinon inutile aux deux parties. Et que d'actes auxquels la Chine a consenti pour le plaisir d'autrui ! Cela ne doit et ne peut durer. Chaque individu a son individualité et doit faire tout ce qu'il faut, non seulement pour le progrès social, mais aussi pour son développement personnel. De même, une société, comme un individu, douée d'une volonté collective particulière à elle-même, doit, quoique le stimulant soit extérieur, lui répondre par son propre geste et dans son propre intérêt qui est le bonheur

de son peuple. Or, le problème, qui se pose en Chine devant nous, est justement de savoir comment et de quelle façon la Chine, en face d'un tel stimulant extérieur, lui répondra ? Est-ce que, dans son organisation économique de demain, elle adoptera le système du capitalisme individualiste, comme celui de l'Angleterre et des Etats-Unis, ou du capitalisme socialiste comme celui de la Russie ? Ou bien, si elle ne doit et ne peut imiter tel ou tel pays, adoptera-t-elle en toute indépendance un système adapté aux circonstances qui lui sont particulières, de façon à orienter son évolution naissante vers sa prospérité propre aussi bien que vers une collaboration au progrès de l'humanité ? Ce sont là des problèmes délicats. Nous ne faisons actuellement que les poser.

Vu, le 19 Novembre 1929

LE DOYEN

DE LA FACULTÉ DES LETTRES,

A. EHRHARD.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 22 Novembre 1929

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
GHEUSI.

Appendice

Anciennes mesures chinoises

(d'après le Calendrier-Annuaire, Observatoire
de Zi-Ka-Wei, Changhai)

A. — MESURES LINÉAIRES

Li	<i>li</i>	0,1 ligne	0 mm. 36
Ligne	<i>fen</i>	0,1 pouce ...	3 mm. 58
Pouce	<i>tshwen</i>	0,1 pied	3 cm. 58
Pied	<i>tchke</i>		35 cm. 8
Toise	<i>tchang</i>	10 pieds ...	3 m. 58
In	<i>yin</i>	10 tchang ..	35 m. 8

B. — MESURES ITINÉRAIRES

Pas	<i>kong</i>	5 pieds	1 m. 79
Fen	<i>fen</i>	24 kong	42 m. 96
Kio	<i>kyo</i>	60 kong	107 m. 4
Stade	<i>li</i>	180 tchang ...	644 m. 4
Degré	<i>tou</i>	250 li	161 km. 1

C. — MESURES DE SUPERFICIE

Pas carré	<i>pou-kong</i> ...	pou	3 mq. 20
Arpent	<i>meou</i>	240 pou	7 a. 69
Khing	<i>khing</i>	100 meou	768 a. 98

D. — MESURES DE CAPACITÉ

Pinte	<i>cheng</i>	0,1 boisseau .	1 l. 031
Boisseau	<i>teou</i>		10 l. 31
Hou	<i>hou</i>	5 boisseaux.	51 l. 35
Che	<i>che (tan)</i> ...	10 boisseaux.	103 l. 1

E. — MESURES DE POIDS

Li	<i>li</i>	0,1 fen	3 cg. 778
Fen	<i>fen</i>	0,1 tshyen ..	0 gr. 378
Tshyen	<i>tshyen</i>	0,1 taël	3 gr. 778
Once (taël) ...	<i>lyang</i>		37 gr. 783
Livre	<i>kin</i>	16 taëls	604 gr. 53
Picul	<i>tan</i>	100 livres ...	60 kgr. 453

N. B. — Les substances liquides ne se mesurent qu'en poids.
Monnaies (de compte).

Le taël, lyang, a pour valeurs divisionnaires: le mace, le tshyen, le candareen-fen et le cash-li. La division est toujours décimale.

Les divisions du dollar chinois sont censées également décimales : 10 cents, kyo, cent, fen et sapèque, tshyen.

En général, les parties décimales ont des noms spéciaux jusqu'à la seizième. Les seules utiles sont le ho, 1/10 de la pinte; le fen, le li, le hao qui valent respectivement 1/0, 1/100, 1/1000 du ponce, du tshyen.

La valeur du *pied* et celle du *taël* données ici sont celles de la convention franco-chinoise de 1859. Nous avons déduit du pied le kong, le meou et le li, quantités aussi variables que le pied.

Le système métrique a été adopté par la loi du 31 mars 1914 comme le nouveau système des poids et mesures en Chine. Mais il n'est pas encore appliqué.

Bibliographie

Ouvrages chinois

1. Annuaire de la Chine (China year book), publié par *The Commercial Press*. Chang-haï, année 1924 (volume de 2.400 p.).
2. Les Communes rurales, numéro spécial de *The Eastern Miscellany* (vol. XXIV, n° 16), Chang-haï.
3. Conférences de M. le Professeur Ma Yin-tchhou, vol. 1, 2 et 3. Chang-haï, *Commercial Press*.
4. Les derniers 50 ans (The Past Fifty Years, in commemoration of the Shun Pao's golden jubilee). Chang-haï, *Le Chen-Pao (Shun Pao)*.
5. Enquête sur la situation sociale et économique de 102 familles fermières à Wou-hohu, Nganhwei. Nanking, *The University of Nanking, college of agriculture and forestry*, 1914.
6. Etudes sur les communes rurales. Trad. par Tcheou Yaphing. Chang-hai, Librairie *Min Tche*.
7. L'exploitation économique des pays étrangers en Chine. Chang-hai, Librairie *Tchong Hwa*.
8. Histoire de l'industrie de la Chine. Chang-haï, *Commercial Press*.
9. KIN Thing-wei. — Industries en Chine. Chang-hai, *Commercial Press*, 1915.
10. LI Kwang-tchong. — Histoire du développement économique de l'Europe moderne (traduction). — F. A. Ogg : History of the economic development of the modern Europe. Chang-hai, *Commercial Press*.

11. LYEOU Khœ-chou. — Les traités inégaux : Chang-hai, Librairie *Thai Tong*, 1917.
12. MA Tchhao-tsyun. — Problème ouvrier. Chang-hai, Librairie *Min Tche*, 1915.
13. Les organisations paysannes. Nanking, *The University of Nanking, college of agriculture and forestry*.
14. PHAN Tchhen-ngo. — Finances de la Chine (traduction). Chang-hai, *Commercial Press*, 1908.
15. Les procédés d'arrondiser les communes rurales. Nanking, *The University of Nanking, college of agriculture and forestry*, 1917.
16. SUN Yat-sen. — Sun-yat-senisme.
17. — Comment reconstruire la Chine.
18. TCHAO Wen-yue. — Problèmes de la Chine (traduction). Chang-hai, Librairie *Tchong Hwa*, 1914.
19. TCHHEN Tshan. — Histoire du Commerce de la Chine.
20. KHYAO Khi-ming et SYU Tchheng. — Les deux importants problèmes de l'économie rurale en Chine. Chang-hai, *The China National Christian Council*, 1917.
21. KHYAO Khi-ming. — Etude sur les poids et mesures de Chine. Nanking, *The University of Nanking, College of agriculture and forestry*.
22. THANG Hai. — Problème ouvrier. Chang-hai, Librairie *Kwan Hwa*.
23. TSHI Chou-fen. — La Chine sous l'exploitation économique. Chang-hai, Librairie *Kwan Hwa*.
24. WOU Yu-kan. — Histoire du commerce extérieur de la Chine. Chang-hai, *Commercial Press*.
25. YANG Yeou-khyong. — Problèmes internationaux d'aujourd'hui. Chang-hai, Librairie *Tai Tong*, 1927.

Ouvrages en français

27. BRENIER (H.). — La mission lyonnaise en Chine 1895-1897. Lyon, 1898.

28. CORDIER (H.). — *Bibliotheca Sinica*, Paris, Ernest Leroux, 1893.
29. — Histoire générale des relations de la Chine avec les puissances occidentales. Paris, Alcan, 1901-1902.
30. — La Chine. Paris, 1921.
31. COURANT (Maurice). — En Chine. Alcan, Paris, 1900.
32. DANIEL BELLET. — L'évolution de l'industrie. Paris, 1920.
33. Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels. Tome III, *La Chine*.
34. DUBARBIER (G.). — La Chine contemporaine, politique et économique. Paris, 1926.
35. DUBOIS (Joseph). — L'Empire de l'Argent. Paris, 1906.
36. Encyclopédie (La grande). Tome onzième, *La Chine*.
37. MASPÉRO (G.). — *La Chine*, Paris 1918.
38. TILLOT et Emile S. FISCHER. — Notes sur la monnaie et les métaux précieux en Chine. Chang-hai, 1898.
39. Variétés Sinologiques, notamment 11, 15, 30, 31 et 55.
40. *Le Génie civil* (n° du 5 avril 1919). Les chemins de fer chinois, par Brouillard.

Ouvrages en anglais

41. BLACKBURN. — Chambre of commerce-Report of the Mission to China. 1898, *The North East Lane*.
42. J. LOSSING BUCK. — An Economic and Social Survey of 150 farms, Yenshan County, Chihli Province, China. Bulletin N° 13, *Publications of the University of Nanking, College of Agriculture and Forestry*, Nanking, China, 1926.
43. — Farm ownership and tenancy in China. Nanking, *The University of Nanking*, 1924.
44. — A study of types of farming, costs of production and annual labor distribution in Weihsien county. Shan-tung, *China*, 1927.
45. — Price changes in China. Nankinf, *The University of Nanking*.

46. Chinese maritime customs. Reports on trade and returns of trade.
 47. MORSE (Hosea Ballou). — The Gilds of China. Londre, 1909.
 48. ROSS E. A. — The Changing Chinese, 1914.
 49. K. M. KCHYAO and J. L. BUCK. — The Composition and growth of rural population groups in China. *University of Nanking*, 1928.
 50. WAGEL (Srinivas R.). — Finance in China. Changhai, 1914.
-

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MOTS CHINOIS

C

Chan-si	山西
Chan-tong	山東
Chàn-si	陝西
che-phing	市平
Chen-pao	申報
Chen-tsœ-men	神策門
chou-ye	書業
Chwen-tche	順治

F

fei-tshyen	飛錢
fen	分
Fong-ngan	奉安
Fong-thyen	奉天
Fou-kyen	福建
Fou-tcheou	福州

H

hai-kwan-phing	海關平
Hai-men	海門
Han-kheou	漢口
Han-yang	漢陽
Han-ye-phing	漢冶萍
hang	行
Hang-tcheou	杭州
hao	毫
Hei-long-kyang	黑龍江
Ho-nan	河南
Hong-tsœ	洪澤
hou	忽
Hou-hang	滬杭
Hou-nan	湖南
Hou-ning	滬寧
Hou-pei	湖北
Hwai-ho	淮河
Hwang-ho	黃河

hwei-kwan	會館
hwei-tseu	子會
hwei-phyao	票匯
Hyen-fong	咸丰

K

Kan-sou	甘肅
Khai-phing	開平
khou-phing	庫平
Khyao Khi-ming	喬啟明
Khyong-tcheou	瓊州
Ki-lin	吉林
Ki-tchhang	吉長
Kin ling-tao	金陵道
Kin Thing-wei	金廷蔚
King-fong	京奉
King-han	京漢
King-tchang	京張

kong-hwei

kong-kou

kong-so

kwan-kha

Kwang-hwa

Kwang-san

Kwang-si

Kwang-syu

Kwang-tong

Kwei-tcheou

Kwen-chan

Kwo Min tang

Kyang-nan

Kyang-si

Kyang-sou

kyao-tseu

Kyao-tsi

會
公
公
國
光
廣
光
廣
貴
崑
國
江
江
江
膠
佐
所
卡
華
三
西
緒
東
州
山
民
黨
南
西
蘇
子
濟

L

Lao-tseu

li

Li Hong-tchang

Li Kwang-tchong

likin

Lin

Long-hai

lou-fang

Lwan-tcheou

lyang

lyang-hou

Lyeou Khœ-cho

老子
老里
李鴻章
李光忠
厘金
林
隴海
爐房
灤州
兩
糧戶
柳克述

M

Ma Tchhao-tsyun

Ma Yin-tchhou

Mai-kao-khyao

馬超俊
馬寅初
賣糕橋

meou

Min

Min-tche

Ming

敵
閔
民
智
明

N

Nan-man

Nan-thong

Nan-tsyun

Ngan-hwei

Ngan-khing

Ning-chao

Ning-po

Nyeou-tchwang

南
南
南
安
安
寧
寧
牛

滿
通
浚
徽
慶
結
波
莊

P

pang

邦

pao

Pao-ting

Pei-man

Phan Tchheng-ngo

phing

Phing-hyang

Pho-yang

Phou-kheou

phyao-hao

Po-hyen

Pyen-lo

寶定
保滿
北承
潘訥
平
萍
鄆
浦
票
票
毫
汴
洛

S

seu

Seu-tchhwan

Si-kyang

-kyang

Sin-ning

絲
四
西
新
新
川
江
疆
寧

si-seu	細絲
Song	宋
Song-kyang	松江
Sou-tcheou	蘇州
Swei-yuan	綏遠
Syu-kwan	徐關
Syu Tchheng	徐澄
Syuan-hwa-tchen	宣化鎮

T

Ta-cheng	大生
Ta-kou-kheou	大沽口
Ta-tshing	大清
Ta-ye	大冶
tang	當
Tao-tshing	道清
tao-thai	道台

Tchang Tche-tong	張之洞
Tche-feou	芝罘
Tche-li	直隸
Tchen-tsœ	震澤
Tcheng-hyen	鄭縣
Tcheng-thai	正太
Tcheou Ya-phing	周亞平
Tchhahar	察哈爾
Tchhang-cha	長沙
Tchhao-chan	潮汕
Tchhao-hou	巢湖
tchhao-kwan	鈔貫
tchhao-yin	鈔引
Tchhen Tchhang-heng	陳長蘅
Tchhen Tshan	陳燦
Tchhong-ming	崇明
Tchhou-tcheou	滁洲
tche	質

Tchong-hwa	中華
Tchong-tong	中東
Tchou-kiang	珠江
Tchou-phing	株萍
Tchœ-kyang	浙江
Tchwang-tseu	莊子
Thai-eul-tewang	台爾莊
Thai-hou	太湖
Thai-phing	太平
Thang Hai	唐海
Thang King-sing	唐景星
Thong-tcheou	通州
thyen-hou	佃戶
thyen-myen	佃面
thyen-ti	佃底
ting-cheou	頂首
tong-kya	東家
Tong-thing	洞庭

Tsai-tchen

載振

Tsao-tchwang

載莊

Tseng Kwo-fan

曾國藩

tshao-phing

漕平

Tshi Chou-fen

漆樹芳

tshyen

錢

tshyen-phou

錢鋪

tshyen-tchwang

錢莊

Tsin-phou

津浦

Tso Tsong-thang

左宗棠

twan-ye

綬業

tyen

典

Tyen-yue

真粵

W

Wei-hyen

淮縣

Wou-han

武漢

Wou-hou

Wou-song

Wou-tchhang

Wou-thong

Wou Yu-kan

湖
滋
昌
通
堦
幹
蕪
吳
武
戊
武

Y

ya

ya-tsou

Yang Hing-fo

Yang-tseu-kyang

Yang Yeou-khyong

yao-hwei

Yen-chan

Yi-che-hyen

Yi-hyen

yin-hao

押
押
楊
揚
楊
邀
鹽
猗
嶧
銀
租
杏
子
幼
會
山
氏
縣
佛
江
炯
縣
號

yin-lou

Yong-tchheng

Yu-ning

Yu-sou

Yuan

yuan

Yue-han

Yun-nan

銀永裕沅
爐城寧蘇
漢
粵雲南

Z

Zi-ka-wei

徐家匯

Addenda

Swei-hyen

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
INTRODUCTION. — Evolution économique de la Chine. Portée de cette étude.....	5

PREMIERE PARTIE

Organisation de la Production

GÉNÉRALITÉ. — Milieu, base de la vie économique..	13
<i>Chapitre premier.</i> — Agriculture	19
Notions Générales	19
I. La Population rurale	21
A. Sa composition	21
II. La tenure	24
A. Contrats	24
B. Système de fermage	25
C. Exécution des contrats	27
D. Système de gestion	27
E. Rapports des propriétaires et des fer- miers	28
F. Durée et autres conditions de la tenure	29
III. La Famille fermière	31
A. Masse ou importance de la famille fer- mière	32

B. Sa composition	33
C. Etendue de la ferme et agrégation familiale	35
D. Division du travail entre les membres de la famille fermière.....	36
E. La distribution annuelle du travail ...	37
F. Les métiers familiaux accessoires.....	39
G. La vie quotidienne	40
H. Le fermier	42
IV. Les paysans en communautés	42
A. Communes rurales	43
B. Clans	45
C. Associations agricoles	46
V. L'industrie forestière, la pêche et le pâturage	48
<i>Chapitre II. — Industries diverses</i>	53
I. Les petites industries	53
A. Leur rôle et leur importance dans la production	53
B. Les différentes catégories	54
C. Les ateliers ou maisons de fabrication.	56
D. Le rendement du travail	58
E. La vie quotidienne des ouvriers	59
F. L'apprentissage	59
G. Les corporations ou guilds d'artisans.	60
II. Les industries modernes	62
A. Causes et histoire de leur développement	62
B. Classification des usines	66
C. Répartition des usines et compagnies industrielles	67
D. Outillage des usines	68
E. Capitaux des établissements industriels	70
F. La main-d'œuvre	70
G. Les conditions du travail dans les usines	71
H. Les nouvelles corporations ou trade-unions	74
I. Les usines étrangères en Chine	75
III. Les Industries extractives	77

DEUXIEME PARTIE

Organisation du Crédit

GÉNÉRALITÉS	81
<i>Chapitre premier.</i> — Les diverses organisations financières et de crédit	83
I. Les finances des petits agriculteurs et des petits industriels	83
A. Le prêt direct	83
B. Les associations de secours mutuels...	85
C. La maison de gage (le mont-de-piété)..	87
D. Les organisations bancaires indigènes.	89
II. Les finances des gros industriels et commerçants dans les ports et dans les grandes villes	97
A. Les banques indigènes modernes	97
B. Les banques étrangères	99
C. Rapports entre les importantes organisations financières et de crédit	102
<i>Chapitre II.</i> — Le Système monétaire Chinois	105
A. Caractéristique générale	105
B. L'étalon et l'unité	106
C. Les monnaies	108
D. Le monnayage (l'essai, la fonte et la frappe)	121
E. Le change	123

TROISIEME PARTIE

Organisation de l'Echange

<i>Chapitre premier.</i> — Commerce	129
I. Le Commerce Intérieur	129
A. Le mécanisme des transactions	130
B. Les diverses maisons de vente	133
C. Les corporations des marchands et les associations provinciales	136

D. Les Chambres de commerce	140
E. Des entraves au commerce intérieur ..	142
II. Le Commerce Extérieur	144
A. Le mécanisme du commerce extérieur.	146
B. L'importation et l'exportation	148
C. La balance du commerce	152
D. La douane	154
<i>Chapitre II. — Les Communications</i>	157
A. Les routes	158
B. Voies d'eau : fleuves, canaux, lacs, etc.	160
C. Chemins de fer	161
D. Le service postal	164
E. Les services électriques : télégraphe, téléphone, câbles, etc.	164
CONCLUSION	167
APPENDICE. — Anciennes mesures chinoises.....	179
BIBLIOGRAPHIE	181
Ouvrages chinois	181
Ouvrages en français	182
Ouvrages en anglais	183
INDEX ALPHABÉTIQUE DES MOTS CHINOIS	185

E R R A T A

<i>Page</i>	<i>Ligne</i>	<i>Lire</i>	<i>Au lieu de</i>
23	7	fermage.	métayage
25	10	systèmes d'Amodia- tion.	système de fermage
50	31	un meou = 7 ^a ,69.	un meou 7 ^a ,69
68	9	ligne répétée.	
70	1	on peut.	ont peut
75	22 et 23	à intervertir.	
90	7	en outre du change des dollars, des taëls et de l'argent mon- nayé.	en outre des dollars, des taëls, du change et de l'argent mon- nayé.
108	2	les pièces de 10 sapèques furent monnaies auxiliaires (<i>à supprimer</i>).	
115	7	exportés.	importés
121	9	la frappe.	la prappe
123	28	il n'existe plus.	il existe plus
124	18	étalon l'argent.	étalons l'argent et le cuivre
162	9	Khai-phing, Thang.	Khai-phing Thang,
182	18		à supprimer.
199	14	Systèmes d'Amodia- tion.	Système de fermage



IMP. BOSC FRÈRES & RIOU

° 42, QUAI GAILLETON ,

° ° ° ° LYON ° ° ° °



